

Le bonheur : mode d'emploi



Bernard Marcoux


La Plume d'Or

Table des matières

Chapitre I•	6
Chapitre II•	26
Chapitre III•	36
Chapitre IV•	45
Chapitre V•	46
Chapitre VI•	51
Chapitre VII•	75
Chapitre VIII•	79
Chapitre IX•	87

**Le bonheur:
mode d'emploi**

Bernard Marcoux



Conception graphique de la couverture: Elen Kolev

© Bernard Marcoux, 2015

Dépôt légal – 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-02-5

Aussi disponible au format numérique

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC

J'ai toujours pensé que les récits autobiographiques comportaient autant de mensonges que les œuvres de fiction.

L'écriture possède sa propre version des faits. Elle s'arrête sur des détails apparemment sans importance. Le plus petit caillou est susceptible de retenir son attention. Elle s'arrête tout le temps en fait.

(Vassilis Alexakis, La clarinette)

Chapitre I

Jamais elle n'est blasée. Jamais elle ne s'ennuie. Au matin, quand elle ouvre les yeux, elle sourit. Elle ne comprend ni comment ni pourquoi certaines gens peuvent se lever de mauvaise humeur. Pour elle, hier est effacé, disparu, oublié, comme s'il n'avait jamais existé. Demain, hypothétique, imaginaire, chimérique, ne l'intéresse pas non plus. Seul compte aujourd'hui: le compteur est à zéro, le calepin vierge, le ciel sans nuage, l'horizon dégagé.

En ce vendredi lui arrive justement un cadeau: un nouveau four encastré. Autour de neuf heures, l'a-t-on assurée. Elle a requis les services d'un électricien vers dix heures. Sirotant son café, elle se surprend à rêver du moment où, le four branché, l'électricien parti, elle ouvrira le mode d'emploi. Elle est toujours étonnée des gens qui ne prennent pas la peine de lire le mode d'emploi. Elle adore ces listes de directives placées dans le bon ordre. D'une part, elles permettent d'explorer un produit neuf lentement, sans se presser, pour en découvrir toutes les fonctions, toutes les utilités, toutes les finesses. D'autre part, devant un appareil dérégulé, le mode d'emploi évite de s'éparpiller et de s'énerver, comme ces gens qui, immédiatement exaspérés, se mettent à appuyer au hasard sur tous les boutons, créant un désordre là où il n'en existait pas auparavant. Suivre un mode d'emploi, c'est freiner la précipitation, diffuser l'impatience, modérer la brusquerie, étaler la découverte sur une longue durée. C'est un peu l'érotisme appliqué aux électroménagers, a-t-elle déjà expliqué en riant à des amis.

D'après elle, même Dieu a dû suivre un mode d'emploi. Il n'a pas pu créer le monde n'importe comment. D'ailleurs, la Genèse est aussi écrite comme un mode d'emploi, avec des numéros et un ordre à suivre.

1.1 Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.

1.2 La terre était informe et vide: il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux.

1.3 Dieu dit: Que la lumière soit! Et la lumière fut.

1.4 Dieu vit que la lumière était bonne; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.

1.5 Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin: ce fut le premier jour.

1.5 Dieu dit: Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.

1.6 Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus de l'étendue. Et cela fut ainsi.

«Si ce n'est pas là un mode d'emploi!» se dit-elle. Au bout du compte, Dieu est-il le créateur du monde? Elle ne le croit pas vraiment. En même temps, elle éprouve beaucoup de difficulté à adhérer à la théorie du Big Bang. Cette déflagration, à partir d'une soupe de particules élémentaires énergétiques appelée aussi fond diffus cosmologique, ne lui plaît pas du tout. Les mots *soupe* et *diffus* en particulier, synonymes d'un peu n'importe quoi, vont contre sa nature. Comment une explosion a-t-elle pu aboutir à Vermeer, Mozart, Balzac, Proust, Maria Callas ou Picasso? Comment Ringuet, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy, Réjean Ducharme, Hubert Aquin, Marie-Claire Blais, Félix Leclerc, Gilles Vigneault ou Jean-Paul Riopelle peuvent-ils être nés de particules lancées à toute vitesse dans toutes les directions? Et que signifient les expressions *bourdonnement électromagnétique des nébuleuses interstellaires* ou *fièvre biochimique exubérante de l'océan primitif* qu'elle a entendues dans la bouche de l'astrophysicien Hubert Reeves? Elles sont très poétiques, certes, mais que peuvent-elles bien vouloir dire?

Perdue dans ses pensées, elle entend à peine la sonnette de la porte. «Trente minutes de retard, constate-t-elle en jetant un coup d'œil à sa montre, pas si mal».

Puis elle ouvre.

-Madame Odile Saint-Germain?

-Oui.

-On a un beau four pour vous.

-Entrez.

Elle indique aux livreurs l'endroit où déposer leur fardeau, juste devant l'ouverture prévue pour l'instal-

lition. Elle leur donne un pourboire, pressée de les voir partir et de se retrouver seule afin de pouvoir ouvrir la boîte carrée. Même si elle sait ce qu'elle contient, c'est quand même un présent qui lui est offert. Ce four neuf aura plein de boutons, de cadrans, de contrôles, déroutants au début, certes, mais tellement attirants, fascinants et captivants. Elle se munit d'un couteau et le glisse dans les interstices tout le long du sommet de la boîte. Elle enlève le couvercle et retire les morceaux de polyuréthane, moulés expressément pour immobiliser et protéger le four. Ensuite, elle descend le couteau le long de chaque coin vertical de la boîte. Les quatre côtés tombent l'un après l'autre. Elle prend le temps de ramasser tout ce qu'il y a à jeter, dans la récupération ou dans les déchets, et passe l'aspirateur pour faire disparaître les particules de mousse répandues sur le plancher. Et voilà, tout est propre!

Elle examine l'objet. Un cube métallique à peu près carré. Seule la façade en acier inoxydable offre ce gris argent uniforme qui acquerra avec le temps une patine réconfortante. Comme les autres côtés seront invisibles une fois le four encastré, pas la peine de leur donner une finition attrayante. Aucun bouton ni poignée en relief non plus. Tout est lisse, design, comme on dit aujourd'hui, quand on veut signifier «de conception européenne». Elle ouvre et referme la porte. Qu'entend-elle? Rien, à peine un chuintement. Pas de ce grincement de ressort des fours bon marché. Lorsqu'elle referme, un bruit sourd, net, comme les portières des voitures haut de gamme. Au-dessus de la porte, elle aperçoit une fenêtre noire de forme oblongue contenant une série de symboles, mais elle cesse son inspection. Il ne sert à rien d'examiner tout ça, le four n'est pas encore branché, l'horloge ne fonctionne pas, rien n'est éclairé. Comme elle aimerait que l'électricien arrive là, tout de suite.

Elle se rabat sur le mode d'emploi. Sur la page couverture, en diagonale, on l'avertit en grosses lettres: *Please Read Before Using Your Wall Oven*. «En anglais seulement, murmure-t-elle en hochant la tête en signe de désapprobation. Nos lois ne sont pas suffisamment contraignantes». Elle repense aux publicités qu'on entend et voit à la télévision québécoise française, avec souvent des chansons en anglais. Même dans plusieurs films français, aussi. Et que dire de ces sociétés installées au Québec et dirigées par des patrons *handicapés unilingues anglophones*, comme elle les appelle. Comment est-ce possible? Dans le Québec d'aujourd'hui, ce serait la moindre des choses que les patrons parlent français et que les modes d'emploi soient en français. Personnellement, ça ne la dérange pas, elle est traductrice de métier, mais elle pense à tous les gens qui ne parlent pas anglais et qui achètent des produits sans mode d'emploi en français. «Ils ont le droit de ne pas parler anglais», conclut-elle.

Au-dessus de l'injonction, sur la gauche, elle aperçoit *Warnings* et *Notes*. Pourquoi le pluriel, alors qu'il n'y a qu'un avertissement et qu'une note? Manque de professionnalisme. De plus, *Wall Oven* ne signifie rien. Si on traduit littéralement, on obtient *Four au mur*. Le four n'est pas sur le mur, comme un tableau. Le français *four encastré* est beaucoup plus descriptif. «Mais le français est toujours plus précis», conclut-elle. Elle traduit *Warnings* et *Notes* à l'œil:

AVERTISSEMENT:

Suivre avec soin pour éviter blessures et dommages.

Puis:

NOTE:

Contient conseils et trucs utiles

Elle ouvre. À la page un du mode d'emploi apparaissent trois colonnes. À gauche, la table des matières; au centre, la rubrique *À faire*, avec dix consignes numérotées d'un à dix; à droite, la rubrique *À ne pas faire*, quinze consignes. Exactement comme la Genèse. Elle est dérangée dans sa lecture par la sonnette de la porte qui se fait entendre une seconde fois, alors qu'il est 10 h 20.

-Bonjour, Madame, je suis l'électricien, entend-elle en ouvrant. Vous avez un nouveau four à brancher?

-Oui. Bonjour. Entrez.

Pendant que l'électricien s'affaire, elle lit la première des directives *À faire*, en traduisant au fur et à mesure, en silence.

À faire

1. Assurez-vous d'abord de faire installer l'appareil, avec mise à terre, par un technicien compétent, selon les directives d'installation fournies. Demandez au technicien de vous montrer où se trouve le panneau de contrôle afin de pouvoir couper le courant, si nécessaire.

Elle jette un coup d'œil sur l'électricien qui est en train de préparer le raccordement. Il devra ménager des orifices dans l'habitacle pour le passage des fils. Il ne siffle pas, ne marmonne pas, garde un silence qu'elle apprécie. Elle ne peut supporter ces gens qui parlent ou qui chantonnet tout le temps. Au bout d'une trentaine de minutes, tout est prêt. Il soulève le four et le glisse dans son habitacle, s'assurant que le niveau est bien contrôlé. Après quelques instants, il dit:

-Excusez-moi, madame. Vous savez où est le panneau électrique?

-Oui, dans le garage, en bas.

-Merci. Venez avec moi, je vais vous montrer le disjoncteur qui contrôle votre four.

«Tout se déroule comme dans le mode d'emploi», se dit-elle, réconfortée. Ils descendent, lui la précédant, comme il se doit. Devant le panneau, il lui indique le disjoncteur 28, en position *Off*.

-Voilà le disjoncteur de votre four. J'écris *Four* vis-à-vis. Comme ça, vous le retrouverez plus facilement. Ça va?

-Oui, très bien.

-On va maintenant mettre le courant, dit-il en le plaçant à la position *On*. Allons voir si tout fonctionne.

En arrivant dans la cuisine, elle aperçoit l'horloge du four qui clignote.

-Vous voulez la mettre à l'heure? demande l'électricien.

-Oui, merci.

-Vous avez le mode d'emploi?

-Oui, évidemment.

-C'est rare.

-Quoi donc?

-La plupart des gens ne consultent pas les modes d'emploi. Plusieurs les jettent avec le reste. Vous êtes une exception.

-Ce mode d'emploi est en anglais seulement. Vous trouvez ça correct?

-Non.

-Ce n'est pas tout le monde qui parle anglais, n'est-ce pas?

-C'est vrai. Et vous?

-Oh, moi, je suis traductrice de métier.

-Ah.

-Je traduis justement des modes d'emploi.

-Ils ne vous ont pas demandé pour celui-là, on dirait.

-Hélas non! Mais pour les gens qui ne lisent pas l'anglais, que doivent-ils faire s'il y a un problème?

-Ils peuvent m'appeler, répond l'homme en riant.

-Vous savez, sans homme dans la maison, un mode d'emploi est toujours utile.

-Avec aussi, je pense. Alors, cette heure, on la règle?

-Oui.

-Vous allez trouver ça au début, j'imagine.

Après quelques secondes où ses yeux vont à droite et à gauche, elle trouve finalement la rubrique, au milieu de la page trois. Elle traduit lentement à haute voix:

-Réglage de l'heure. Premièrement, appuyez sur la touche Horloge. D'après le tableau que j'ai ici, c'est l'icône du milieu, en bas, à gauche.

-OK.

-Les chiffres clignent?

-Oui.

-AM, PM aussi?

-Oui.

-À droite, vous trouverez une flèche vers le haut qui contient le signe Plus, et une flèche vers le bas avec le signe Moins.

-Oui.

-Alors, deuxièmement, appuyez sur la touche Plus ou la touche Moins jusqu'à ce que l'heure soit juste. Puis, ne touchez plus à rien.

-Quelle heure est-il?

-11 h 10.

Elle entend une succession de bips, à mesure que l'électricien appuie sur les flèches.

-C'est fait, dit-il.

-Merci beaucoup. Je peux vous faire un chèque?

-Certainement.

-Voilà, dit-elle, après l'avoir signé.

-Merci.

Une fois l'électricien parti, elle se rassoit à sa table de cuisine pour feuilleter le mode d'emploi. Vers la fin, elle trouve la rubrique *Dépannage*.

Dépannage

Les appels de service peuvent être onéreux, frustrants et chronophages. Avant de téléphoner, consultez le tableau plus bas. Vous y trouverez une liste de problèmes potentiels, les causes probables et les solutions.

Problème

Cause possible

Solution

1. Rien ne fonctionne Le four n'est pas branché. Faites-le brancher par un électricien compétent.

Au mot électricien, elle repense à celui qui vient de sortir de chez elle. «Pourquoi lui ai-je dit que je vivais seule?» se reproche-t-elle. Elle continue à parcourir la rubrique *Dépannage*, mais ses pensées bifurquent. Sous les titres *Problème*, *Cause possible*, *Solution*, elle ne voit plus:

2. Le four ne chauffe pas. L'heure n'est pas réglée. Appuyez sur...

Mais bien:

Problème

Cause possible

Solution

1. Je vis seule. Je suis casanière. Sortir plus souvent

2. Je ne rencontre pas d'hommes. Je ne fréquente pas les bars. Internet?

3. Les hommes ne s'intéressent pas à moi. Je ne suis pas flirt. Sourire davantage

4. Je ne suis pas attirante. Je ne m'arrange pas. Je devrais me maquiller.

5. ...

Elle reste là, rêveuse, puis se secoue. «Assez perdu de temps, il est déjà 11 h 20, dit-elle à haute voix. Je n'ai rien fait de l'avant-midi et j'ai du retard à rattraper». Elle retourne devant son ordinateur pour continuer son travail de traduction. Elle traduit le plus souvent de l'anglais vers le français, mais elle fait aussi occa-

sionnellement l'inverse. À force de travailler avec l'anglais, cette langue qu'on dit facile, elle en voit tous les défauts. Par exemple, il y a quatorze façons d'écrire le son *sh* en anglais. «L'anglais semble facile parce qu'il est vague, constate-t-elle, c'est une langue dans laquelle on peut dire à peu près n'importe quoi n'importe comment. Facile aussi parce que plus de la moitié des mots viennent du français». Elle s'irrite des gens qui se gargarisent avec la suprématie de l'anglais dans le monde. Elle a déjà écrit à un magazine américain auquel elle était abonnée. Dans un numéro, un journaliste comparait la place de l'anglais avec celle du français dans le monde. Il concluait évidemment que l'anglais gagnait la bataille sur toute la ligne et que le français était une langue en pleine régression, sinon en voie de disparition. Elle avait écrit ceci:

«Dans son article, votre journaliste fournit d'intéressantes statistiques: dans le monde, aujourd'hui (début des années 2000), environ 380 millions de personnes parlent anglais comme langue première et 250 millions comme langue seconde, à comparer au français avec 113 millions et 60 millions respectivement.

Comme environ 60% des mots de l'anglais viennent du français, on arrive plutôt, d'après moi, à cette statistique encore plus renversante: plus de 800 millions de personnes dans le monde parlent français ou une langue dérivée du français.

Retirez tous les mots français de l'anglais et votre langue ne peut pratiquement plus fonctionner.

Enlevez tous les mots anglais du français et on ne s'en portera guère plus mal.

Merci.»

Pour se reposer de la traduction, elle a deux passe-temps. Le premier est relativement nouveau, même s'il a déjà occupé une grande partie de sa jeunesse. Pour ses cinquante ans, il y a un an et demi, elle a reçu un cadeau auquel elle ne s'attendait pas du tout. Un samedi après-midi, un peu avant son anniversaire, elle se trouvait chez elle avec sa fille Fabienne lorsqu'on sonna à la porte.

-Oui? avait-elle dit en ouvrant avant de se retrouver nez à nez avec un colosse.

-Bonjour, madame, lui répondit l'autre. On vient pour le piano.

-Euh... il n'y a pas de piano ici, rétorqua-t-elle, confuse.

Jetant un coup d'œil derrière l'homme devant elle, elle avait entrevu un second malabar, debout dans la boîte d'un camion, bedon saillant, les mains sur les hanches, l'air de dire: «Allez-vous aboutir?» Sa fille était alors accourue en riant:

-Oui, c'est ici, le piano!

-Comment un piano? questionna Odile. En quel honneur?

-Bon anniversaire, maman.

-Mais tu es folle!

En prenant beaucoup de précautions, les deux hommes avaient transporté le piano dans le salon, devant une porte double française donnant sur le jardin. Fabienne avait déjà dégagé l'espace pour le recevoir. Quand les hommes déballèrent leur précieux fardeau, Odile découvrit un piano à queue.

-Un piano à queue? répéta-t-elle à sa fille. Mais tu es vraiment folle!

-C'est un petit.

-Quand même, c'est un cadeau tellement extraordinaire!

Une fois le piano placé, elle donna un généreux pourboire aux deux hommes, avant de faire le tour de l'instrument, le caresser de la main et hocher la tête en souriant à sa fille. Puis elle s'assit sur le banc, faisant glisser ses doigts sur les touches, sans pianoter, passant ensuite le revers de sa main droite sur le velouté du fini.

-Tu ne peux savoir le plaisir que tu me fais, dit-elle en se levant pour prendre Fabienne dans ses bras.

-Ça fait deux ans que j'y pense. Je me demandais: qu'est-ce que je pourrais bien offrir à ma mère pour ses cinquante ans?

-C'est un rayon de lumière. Je suis très, très heureuse de ce cadeau.

-J'ai appelé un accordeur. Il viendra lundi matin à 10h 00.

-Tu penses à tout.

-Et je t'ai trouvé un professeur. La mère d'une amie française. Elle habite pas loin d'ici. Tu pourras même

y aller à pied, je crois. Tu vas voir... elle est très gentille, vous allez bien vous entendre. Elle s'appelle Maud.

-Je n'ai plus rien à faire donc.

-Sauf jouer du piano.

-Oui. Ne t'en fais. Je vais m'en servir.

Elle téléphona et commença les leçons, à raison d'une heure par semaine. Après trois ou quatre mois, elle modifia son horaire pour une heure et demie, toutes les deux semaines.

Chaque jour, toutefois, depuis plus d'un an et demi, fidèle, assidue, elle réserve au moins deux heures à la pratique du piano: une heure après le petit déjeuner, principalement les aspects techniques, gammes, arpèges, etc., et une heure avant le souper, pour les pièces en chantier. Elle est ainsi faite: quand elle s'engage dans quelque chose, pas de demi-mesure, elle le fait à fond. Une parole équivaut à une action. Lorsqu'elle se met au piano, elle oublie tout, absolument tout, et elle est chaque fois surprise de voir que l'heure est passée.

Son autre moyen de détente consiste à lire des romans québécois, surtout ceux écrits par des femmes. Elle ne sait toutefois plus pour quelle raison elle continue ces lectures: lorsque ces livres ne sont pas des *souvenirs de pouponnes humiliées*, comme elle l'avait lu sous la plume d'un critique littéraire reconnu, ils disent que le monde est laid, l'amour sale, la vie dégueulasse, les hommes dégoûtants, quand ils ne sont pas simplement des prédateurs sexuels. Dans plus d'un de ces romans, on trouve un oncle (si ce n'est pas le père avec sa propre fille) qui fait asseoir une nièce sur ses genoux et qui lui en glisse un entre les jambes. C'est là le comportement *obligé* de cet oncle, il apparaît dans le roman pour ça, il ne pense qu'à ça.

Même de jeunes femmes de moins de vingt ans, à la remorque de la malheureuse Nelly Arcan, écrivent des histoires qui parlent de haine de soi et d'envie de mort, impitoyablement, pendant des pages et des pages. Étrangement, ce sont les œuvres les plus encensées, celles qui se vendent le plus. «Est-ce la noirceur qu'on récompense ou la littérature?» se demandait une autre journaliste, dépeignant ces auteures comme la *relève dans le malheur*.

Le téléphone se fait entendre.

-Allo?

-Oui, bonjour. Je voudrais parler à madame Odile Saint-Germain, s'il vous plaît.

-C'est moi.

-Vous êtes bien traductrice?

-Oui.

-Mon nom est Édouard Rousseau. Je suis écrivain, je voudrais faire traduire des nouvelles en anglais. Vous pouvez faire ça?

-Oui, je...

-On peut travailler par Internet?

-Vous voulez dire que vous allez m'envoyer tout ça par courriel?

-Je vais vous en faire parvenir une d'abord, et je verrai ensuite.

-D'accord, mais...

-Il est évident que je vous paierai cette traduction, même si je décide de ne pas continuer avec vous. On discutera de vos tarifs plus tard. Ce n'est pas technique, vous verrez. Ce que j'aimerais, c'est une traduction qui ne soit pas mot à mot. Je voudrais que vous reproduisiez d'abord et avant tout le ton du texte. Vous pouvez faire ça?

-Je peux essayer.

-Je vous donne mon adresse courriel. Vous m'envoyez un message et je vous renvoie la première nouvelle. Elle compte entre deux mille et deux mille cinq cents mots. Ça va?

-D'accord.

-Mon adresse est Édouard.Rousseau@moncourriel.qc. Vous avez noté?

-Oui.

-J'attends votre message. Ne soyez pas inquiète. Je suis membre de l'Union des écrivains québécois. Vous pouvez aller voir sur le site de l'UNEQ.

-D'accord. Pas de problème.

-À bientôt donc.

Un peu étourdie par cette conversation à bâtons rompus, Odile raccroche et lance son fureteur. Sur le site

UNEQ, elle clique sur *Liste des membres*. Une page surgit, avec l'alphabet étalé au haut de la page. Elle clique sur le R. La page des auteurs dont le nom commence par R apparaît. Certains noms sont soulignés, d'autres non. Édouard Rousseau est souligné. Elle clique et découvre la page Édouard Rousseau. Pas de photo. Elle retourne en arrière et clique sur d'autres noms. La plupart des pages contiennent une photo et une notice biographique. Elle revient à Édouard Rousseau. Pas de notice biographique non plus. Sous *Genre(s) littéraire(s)*, elle lit *Roman(s), Nouvelles*. Elle retrouve l'adresse courriel qu'il lui a donnée. Elle clique sur celle-ci et la fenêtre familière apparaît. Elle écrit:

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet: traduction

Bonjour, monsieur Rousseau

J'attends de vos nouvelles...

Elle pouffe de rire et ajoute:

J'attends de vos nouvelles (excusez-la). ☺

Odile Saint-Germain, traductrice

Elle clique sur *Envoyer* et se lève, tout excitée. Son cœur bat la chamade. «Qu'est-ce qui m'arrive? se dit-elle. Pourquoi je ne lui ai pas dit que je traduis généralement de l'anglais vers le français? J'ai essayé pourtant deux ou trois fois. Il ne m'a pas laissé la chance. Je lui dirai plus tard. Il sera satisfait ou non, on verra».

Elle active la sonnerie de son ordinateur qu'elle garde toujours à *Muet*. Elle augmente le volume au maximum, va dans la cuisine et se fait couler un verre d'eau. Pendant qu'elle boit, elle entend *Ka-Kling*, reconnaissable entre tous, l'informant qu'un courriel arrive. Elle court à son bureau, aperçoit le message et l'ouvre.

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet: traduction

Pièce jointe: Si par une nuit d'hiver une voyageuse*.doc (55 Ko)

Bonjour madame Saint-Germain,

Voici le texte. J'espère que vous aimerez.

Vous avez vérifié sur le site de l'UNEQ? ☺

Prenez votre temps, je ne suis pas pressé.

Bonne fin de journée, on se reparle la semaine prochaine.

Édouard Rousseau

«Est-ce que j'ouvre tout de suite?» se demande-t-elle. C'est vendredi, le début de la fin de semaine, et elle ne travaille pas le vendredi après-midi. Elle sort avec sa fille. Elles font des courses, explorent les boutiques, se rendent ensuite à leur club sportif pour une heure et demie d'activités physiques. Ces sessions lui permettent de faire le vide et d'aborder la fin de semaine en pleine forme physique et mentale. Odile se fait une règle de prendre congé les week-ends. Sinon, a-t-elle déjà expliqué, on travaille tous les jours et on ne sait plus si on est la semaine ou la fin de semaine. Pour être travailleur autonome, il faut de la discipline.

Son index droit joue sur la souris. Elle se dit qu'elle va d'abord manger, elle verra ensuite. Elle se rend

dans la cuisine, prépare une salade, ne pouvant s'empêcher de penser à ce texte au titre si curieux. L'astérisque surtout la titille. Pourquoi un astérisque? Il doit y avoir une explication. N'y tenant plus, elle retourne à son bureau, ouvre le message, double-clique sur 'Si par une nuit d'hiver une voyageuse*.doc (55 Ko)'. Le texte apparaît à l'écran. Elle clique sur *Imprimer*, récupère les feuilles et entreprend la lecture. Dès le titre, son cerveau de traductrice se met en branle: *If by a winter night...* Puis un problème surgit tout de suite: comment traduire *une voyageuse*? L'anglais n'a pas de féminin pour *traveler*.

Si par une nuit d'hiver une voyageuse*

Toutes les nuits, elle passe devant la fenêtre de ma chambre.

-Toutes les nuits... Déjà, ce n'est pas exact, dis-je à voix basse.

-Si tu exagères, on ne te prendra jamais au sérieux, murmure ma mère en passant derrière moi.

Donc, je précise, ce n'est pas toutes les nuits. Par temps clair, certes. Par temps nuageux ou pluvieux, je ne la vois pas, évidemment. Alors où va-t-elle? Les gens d'ailleurs savent-ils qu'elle ne passera pas chez moi? Qu'elle va peut-être se pointer chez eux? Leur envoie-t-elle un courriel?

Je ne peux pas aller chez lui, on annonce des nuages. Donc je serai devant votre fenêtre demain matin vers une heure. Pardon? Vous dites que je ne me montre pas souvent par chez vous? Que je le chouchoute? J'essaie de vous faire plaisir, et c'est votre façon de me remercier?

Je suis certain que ça se passe comme ça. Les gens ne sont jamais contents. De plus, je vous entends d'ici. Elle? Envoyer un courriel? Vraiment? Je ne vois pas pourquoi elle ne pourrait pas être *branchée*. Elle est sûrement équipée de moyens modernes de communication. Peut-être a-t-elle même un BlackBerry.

-Qu'est-ce que c'est? demande ma mère.

-Je t'expliquerai plus tard. J'écris.

-C'est ça. Traite-moi comme une minus.

Prenons un cas de nuit claire. Même si, en me couchant, la nuit est claire, le sera-t-elle encore à une heure du matin? Rien n'est moins sûr. Et si les nuages bouchent tout au moment de me mettre au lit, comment puis-je deviner que le ciel sera dégagé quelques heures plus tard? Je répète: je ne le sais pas. Voyez la nuit dernière: je ne me suis pas éveillé vers une heure du matin. Cela n'aurait servi à rien, il pleuvait des cordes. Alors, je vais vous dire: je pense qu'elle s'arrange pour que je m'éveille au moment où elle approche.

-Voyons donc, dit ma mère en haussant les épaules. Tu as le BlackBerry dérangé ou quoi?

-Je ne croyais pas que tu écoutais.

-On ne peut rien cacher à sa mère, tu le sais bien.

Je ne vous l'ai pas dit encore, elle (ma voyageuse, pas ma mère) fréquente plutôt l'hémisphère nord. Je dis plutôt, je devrais dire seulement.

-Tu écris trop vite, intervient encore ma mère, pense avant d'écrire.

-Mais j'aime bien écrire comme ça vient et me corriger ensuite. Il me semble que le lecteur peut mieux voir comment un écrivain écrit, de quelle façon il réfléchit. C'est comme essayer différents vêtements, non?

Revenons à nos moutons du ciel. Ma fenêtre regarde vers le nord. Quand je suis couché, je regarde ma fenêtre. Donc je couche la tête au sud. Je sais, je sais, on est censé dormir la tête au nord. Ou est-ce à l'est?

- Maman, on doit dormir la tête au nord ou à l'est?
- Les deux.
- Comment peut-on dormir la tête au nord et à l'est? marmonné-je.

Mais, à cinq enfants dans la même chambre, tu prenais le lit qu'on te donnait et tu te couchais. Le Feng Shui, il faut avoir les moyens. Nous, on n'était pas assez riche.

De toute façon, si je ne couchais pas la tête au sud, comment pourrais-je la voir arriver dans ma fenêtre? Est-ce son arrivée qui me réveille? Fait-elle du bruit exprès pour me tirer de mon sommeil? Elle ne l'avouera jamais, évidemment. Les femmes...

- J'ai entendu, tu sais. Qu'est-ce qu'elles ont, les femmes?
- Rien, maman.

Donc, quand je me réveille, vers une heure du matin, ma voyageuse entre dans ma fenêtre, progressant de la gauche vers la droite. Ma fenêtre me donne un champ de vision de presque 30 degrés, c'est-à-dire trois fois la largeur de mon poing tendu. Ma voyageuse met plus de quatre heures pour la traverser. Elle n'est pas pressée. Vous avez déjà vu un porc-épic marcher?

- Tu compares les femmes à des porcs-épics, maintenant?
- Mais non, maman. Je dis seulement que les porcs-épics ne marchent pas vite.

Donc, un porc-épic, vous êtes mieux de l'observer longtemps si vous voulez le voir avancer. Ma voyageuse est pareille. Je peux fermer les yeux, me rendormir pendant quelque temps. Lorsque je regarde de nouveau, je dois me forcer pour m'apercevoir qu'elle a fait du progrès.

- Chacun son rythme, non?
- Oui, maman.
- C'est pas vos idées modernes, ça? Ne pas bousculer les gens, ne pas les brusquer, les laisser se développer à leur rythme.
- Oui, maman.

Au bout d'une grosse heure, on voit peut-être les deux étoiles du devant, pas plus. Intéressante, cette expression: une grosse heure, une petite heure.

- Combien ça prend de temps pour se rendre chez ton frère? me demande maman.
- Oh, sûrement une grosse heure, dis-je.
- Alors, on va partir vers quatre heures.
- Au retour, par contre, une petite heure et on est à la maison.
- Mais voyons: une grosse heure pour y aller, une petite heure pour revenir. Comment ça se fait?
- Je ne sais pas, c'est comme ça. La gravité, peut-être, que j'ajoute pour rire.
- Je ne crois pas à la gravité, tranche-t-elle.

Que répondre? Il y a des gens que le doute n'effleure jamais. Donc, au bout d'une heure... Vous regardez soudain et vous voyez quatre étoiles. Un coup d'œil sur le cadran: il est passé deux heures. Vous avez dormi, vous avez même rêvé: vous voyagez dans le ciel, assis dans une espèce de boîte rectangulaire, plus longue que haute.

- Oblongue est peut-être le mot que tu cherches, lance ma mère.
- Merci.
- Qu'est-ce qui est oblong?
- La boîte.
- Quelle boîte?
- Dans ma fenêtre, la nuit.

- Tu as trop bu encore?
- Mais non.
- Tu vas finir alcoolique comme ton oncle.
- Mais il prenait un verre de gin, un seul. Et le dimanche matin seulement, c'est tout.
- C'est ça que je dis.

Après deux heures du matin, je vois toute la boîte. Elle ressemble à un de ces wagonnets dont on se sert dans les mines pour transporter le minerai. Dans mon rêve, j'étais seul dans le wagonnet.

- Tu n'as jamais eu d'amis, dit ma mère. Tu es trop sauvage.
- Je ne crois pas qu'on puisse utiliser ce mot aujourd'hui, maman.
- Quel mot? Ami?
- Non. Sauvage. Ce n'est pas *politically correct*.
- Pas quoi?
- Ça ne se dit plus.
- Bon. Une autre chose que je ne peux plus dire. Bientôt, je ne pourrai plus parler. Tu seras bien avancé.

Je n'ai pas répondu. Voyons ce que nous dit l'encyclopédie au sujet de ma voyageuse. Les Indiens Cherokee, de même que les Iroquois et les Micmacs, croyaient y discerner une troupe de chasseurs traquant un ours. Les Sioux y voyaient un putois à longue queue. Pour leur part, les Chinois parlaient d'un chariot de nourriture qu'on devait répartir pendant les famines. Les Romains y apercevaient un attelage à sept bœufs et les Britanniques, le char du roi Arthur.

- Laquelle de ces interprétations te plaît? demandé-je à ma mère.
- Sont tous fous ou quoi? répond-elle.
- Pourquoi?
- Y'en a pas un qui voit la même chose.
- Les gens interprètent les phénomènes naturels selon leurs croyances et l'état des connaissances de leur époque. Alors, à quoi ça ressemble? Qu'est-ce que tu vois?
- Je dirais que ça ressemble à une petite boîte penchée par en arrière.
- Bon. Ensuite?
- En fait, c'est comme un de ces wagonnets qu'on voit dans les mines pour transporter le minerai.
- Ça fait quatre étoiles. Il en reste trois.
- Celles qui traînent derrière?
- Oui.
- On dirait des marches pour monter dans le wagonnet.
- C'est exactement ce que je suis en train d'écrire.
- Tu écris ce que je te dis?
- Pourquoi pas?
- Je serai dans un livre?
- Peut-être.
- J'ai toujours su que tu avais du talent. Attends de voir l'air de ta tante quand je vais lui annoncer ça.

Le wagonnet avance à pas de tortue dans ma fenêtre, me donnant tout le temps d'y grimper.

- C'est le moment, semble dire ma voyageuse du haut du ciel. Quand vas-tu monter?

Toutes les nuits, je reste dans mon lit à la regarder passer. Pendant ces quatre heures qu'elle met à traverser ma fenêtre, je dors, je rêve, je me réveille, elle est toujours là, jamais pressée, jamais fatiguée, jamais en rogne contre moi. Elle fait toujours le même trajet: elle couvre 15 degrés par heure et tourne autour du pôle Nord céleste en 24 heures.

-Tu veux que je te dise?
 -Quoi? demande ma mère.
 -Qui elle est réellement?
 -J'écoute.
 -Elle se nomme Callisto. Ça vient du grec et ça signifie: la plus belle. Pour l'ensemble des gens, elle se nomme Grande Ourse.
 -Ah, je connais.
 -Les Anglais, avec leur langue tellement peu raffinée, la nomment *The Big Dipper*.
 -La grosse cuillère?
 -Oui, c'est chic, n'est-ce pas?
 -Non, pas très. Parle-moi encore de cette Callisto.
 -C'était une nymphe, une très jolie jeune fille qui devait rester vierge, car elle faisait partie du cortège d'Artémis, la déesse de la chasse. Mais Zeus, le dieu suprême dans la mythologie grecque, incorrigible coureur, réussit quand même à la séduire.
 -Ah ah, Zeus le vilimeux a trempé son pinceau.
 -Maman! Une blague grivoise? Je n'en reviens pas.
 -C'est peut-être lui, *The Big Dipper*, hi, hi.
 -Et tu en remets? Mais tu es terrible.
 -N'en parle à personne.
 -Sauf dans mon texte.
 -Ça, ça ne m'inquiète pas. Personne ne va le lire. Oh, excuse-moi.
 -Toujours est-il que Callisto est changée en ourse après son aventure avec Zeus, on ne sait pas trop par qui.
 -Une vraie ourse?
 -Oui.
 -Pourquoi?
 -Pour la cacher, pour la protéger de la fureur de la femme de Zeus.
 -Mais comment a-t-elle abouti dans le ciel?
 -Encore là, il y a plusieurs versions. Mais ce serait Zeus, toujours pour la mettre à l'abri de sa femme et d'autres femmes qui voulaient toutes tuer la pauvre Callisto.
 -Toutes des jalouses. C'est la pire des choses, la jalousie. Dieu merci, je n'ai jamais été jalouse. Avec ton père, j'aurais eu bien des raisons.
 -Dieu ait son âme, il est au ciel. C'est toi qui l'as mis là?
 -Je l'aurais plutôt envoyé en enfer. Continue ton histoire.
 -La Grande Ourse est donc au ciel, mais toujours très haut. Artémis a obtenu de Poséidon, le dieu de la mer, qu'elle ne puisse jamais descendre dans l'océan. Alors la Grande Ourse tourne constamment autour de l'étoile Polaire, sans jamais pouvoir approcher de l'horizon.
 -Et pourquoi tu t'intéresses à elle?
 -Toutes les nuits, elle passe devant ma fenêtre, entre une heure et cinq heures du matin.
 -Tu restes éveillé pendant quatre heures de temps? Tu peux bien avoir les yeux cernés.
 -Je ne reste pas toujours éveillé. Je dors, je rêve, je m'éveille. Tu sais comment je l'appelle?
 -La Grande Ourse, tu me l'as dit.
 -Non. Ça, c'est son nom officiel.
 -Tu lui as donné un autre nom?
 -Oui. Avec ce wagonnet devant et ces trois étoiles derrière qui ressemblent à des marches pour y monter, et comme je ne la vois que la nuit et que je dors parfois pendant son passage et que je rêve aussi que j'y monte et que je fais avec elle le tour du pôle Nord, je l'appelle la diligence des rêves.

*Le titre de ce texte s'inspire du titre d'un roman d'Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*.

Odile pose le texte sur son bureau. Doit-elle faire un accroc à sa politique de ne pas travailler les vendredis après-midi? «Pourquoi ferais-je une exception?» se demande-t-elle. Elle ne peut répondre. Elle sent toutefois une urgence: elle veut à tout prix remettre ce travail lundi matin. Elle se met à la tâche. Après une heure, elle

obtient une première version qu'elle décide de laisser reposer. Le téléphone sonne.

-Allo?

-Bonjour, maman.

-Bonjour, Fabienne.

-Qu'est-ce qui se passe?

-Quoi donc?

-Il est déjà passé midi quarante-cinq. Tu as oublié?

-Excuse-moi, je travaillais. J'arrive.

Ces vendredis après-midi, passés toutes les deux ensemble, sont toujours agréables. Elles rient beaucoup. Sa fille, unique, née de son premier mariage, presque dans la trentaine et encore célibataire, lui narre ses rencontres avec des hommes et c'est le plus souvent tordant. La plupart ne peuvent supporter son esprit caustique et sa langue bien pendue.

-Tu sais ce qui m'est arrivé, est souvent son entrée en matière.

-Non, allons-y, pouffe Odile.

-Je sors avec ce type. Ça fait deux ou trois fois qu'on se voit, mais...

-Mais?

-Voilà, il y a toujours un mais. Les gens ont des bibittes, c'est toujours surprenant, on dirait qu'ils les inventent. On va dans un magasin pour acheter je ne sais plus quoi. Quand on revient dans la voiture, il ne veut pas partir immédiatement.

-Pourquoi?

-Parce qu'il avait payé le parcomètre.

-Et alors?

-Il voulait rester là jusqu'à l'expiration.

-Qu'est-ce que tu as fait?

-J'ai commencé par rire. Il riait aussi, mais il ne voulait rien savoir. On reste, disait-il, je ne paye pas pour les autres. On en avait encore pour trente-cinq minutes. Alors, je suis partie. De toute façon, c'était bon débarras, je commençais à en avoir assez. Tu ne me croiras pas, mais au restaurant, il payait pour les deux et, en sortant, me disait: tu me dois la moitié.

-Comme macho, on ne fait pas mieux.

-Exactement. Mais la vraie raison est qu'il n'avait pas... comment dire? Il n'avait pas le sens de la vulve, si tu comprends ce que je veux dire.

-Je comprends très bien. Comme certaines femmes qui, paraît-il, n'ont pas le sens du gland. Mais l'autre que tu voyais avant? Pixel quelque chose?

-Pas pixel, maman, Axel.

-Axel alors.

-C'est fini.

-Ah! Pourquoi? Il me semble que tout allait bien.

-Oui, sexuellement, je n'avais pas à me plaindre: lui avait vraiment le sens de la vulve. Je passais un week-end chez lui de temps en temps, dans les Cantons-de-l'Est. Je sortais de ces fins de semaine épuisée, mais ravie, comme le chante Aznavour. Deux à trois fois par nuit, chaque nuit.

-Wow!

-C'était extraordinaire. Il était inventif, infatigable, insatiable. Mais...

-Encore un mais?

-La fin est hilarante.

-Comment?

-Je parlais de mes week-ends à ma meilleure amie, comment, à partir du jeudi, je mouillais seulement à penser à ce qui m'attendait dans les jours suivants. Elle était évidemment jalouse. Elle me disait: moi, j'ai un mari, on fait l'amour peut-être deux fois par mois, et toi tu le fais trois fois par nuit, c'est injuste. C'est à cause d'elle que ma relation a pris fin.

-Pourquoi?

-Un vendredi après-midi, je me préparais à partir et elle me dit comme ça: tu t'en vas rejoindre triple Axel? J'ai évidemment pouffé de rire.

-Je comprends.

-Au matin de la première nuit, il s'est collé contre moi pour la troisième fois. J'ai immédiatement pensé à mon amie. J'ai dû me forcer pour ne pas rire. La journée s'est passée comme d'habitude, mais je ne pouvais plus m'enlever cette expression de la tête. Chaque fois qu'il m'approchait, je souriais. Il se demandait pourquoi, je ne pouvais évidemment pas lui répondre. La deuxième nuit a été la dernière.

-Pourquoi?

-Le lundi matin, mon amie me demande comme ça: et alors, ton week-end? Triple Axel est toujours aussi fringant? J'ai éclaté de rire, je ne pouvais plus arrêter. Elle me demandait: mais qu'est-ce qui se passe? Pourquoi tu ris autant? J'essayais de lui répondre, mais je ne réussissais pas. Tu sais, quand on nous montre des extraits des répétitions d'une série comique et que les acteurs éclatent de rire cinq, six ou sept fois avant de réussir la scène? Eh bien, c'était la même chose. Je commençais: cette fois-ci, il a essayé... rendue là, je devais me croiser les jambes pour ne pas pisser dans mes culottes.

-Finalement...

-Finalement, j'ai réussi à dire...

-Oui?

-Qu'il avait essayé un quadruple!!!

-Wow!

-Je riais encore plus. Il a échoué, évidemment.

-Pauvre type.

-Et toi, pas d'homme en vue?

-Non.

-Mon Dieu, maman, tu vas sécher.

-Je ne sors pas, alors je ne rencontre personne.

-Tu veux sortir avec moi, ce soir? On irait dans un bar ou deux.

-Jamais de la vie. Je vais avoir l'air d'une mémé à côté de toi.

-Ce serait amusant.

-Non, merci. Je n'ai plus l'âge. En parlant de ceux qui essaient de ne pas faire leur âge, tu as vu ton père récemment?

-Justement. Je l'ai vu dans une boîte, avec une femme plus jeune que moi, je crois. Les cheveux teints, les dents blanchies, botoxé aussi, je pense, il a l'air d'un extraterrestre.

-Pauvre lui. Il n'a jamais accepté de vieillir. Tu lui as parlé?

-Non. J'étais tellement gênée, je suis sortie avant qu'il me voie.

-Quand tu es née, ce fut comme s'il venait de vieillir de trente ans. Il a complètement paniqué. En moins de six mois, il m'avait quittée.

-Et il change de femme depuis, toujours pour des jeunes. Toi, au moins, tu restes naturelle et tu es toute belle, mince, sexy. Tu es séduisante par défaut, comme dit Marie Saint Pierre.

-J'aimerais que ce soit un homme qui me dise ça, mais certainement pas dans un bar. D'ailleurs, j'ai du travail.

-Comment du travail? Pendant le week-end?

-Je viens de recevoir un contrat d'un écrivain. Il me demande de traduire une nouvelle en anglais.

-Ça ne peut pas attendre à lundi?

-Oui, mais, je ne sais pas pourquoi, je veux la lui rendre lundi matin.

-Maman?

-Quoi?

-Il est beau?

-Comment veux-tu que je le sache? On s'est parlé au téléphone.

-Il a une belle voix?

-Je ne me rappelle pas.

-Elle ne se rappelle pas, qu'elle me dit.

-Tout ce que je sais, c'est que je suis emballée par ce contrat et je veux qu'il aime mon travail. Si je peux en faire d'autres, je serais contente. Ça va me changer des modes d'emploi. Alors je vais passer le week-end enfermée.

-Bon. Eh bien, amuse-toi bien.

De retour à la maison, Odile découvre deux ou trois messages d'amies. Elle rappelle, heureuse de tomber sur des répondeurs, prétextant une indisposition. «Pourquoi?» se demande-t-elle encore. Elle ne peut résister, elle désire travailler à cette traduction plus que tout.

Tout le week-end, elle reste ancrée devant son ordinateur, ne sortant que pour faire une marche de temps en temps. Même pendant ses promenades, ce texte l'obsède. Elle évalue des variantes, cherche de nouveaux termes, plus justes, plus imagés. Toute la journée du samedi, elle révise, retranche, modifie, peaufine, étonnée elle-même de la somme d'efforts qu'elle fournit. Pourquoi mettre autant de temps?

Le dimanche, elle décide d'arrêter de travailler à midi. «Assez, c'est assez», se dit-elle. Toute la matinée, elle relit et relit encore. À midi, elle sauvegarde l'énième version de sa traduction, éteint son ordinateur et téléphone à des amies. Elle doit sortir, se changer les idées, s'éloigner de la maison, sinon elle se rassoira devant son fichu ordi.

Lundi matin, elle écrit à Édouard Rousseau pour savoir si elle doit renvoyer la traduction par courriel. Après une dizaine de minutes, il répond:

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet: traduction

Pièce jointe:

Bonjour, madame Saint-Germain,

Merci de votre diligence. Vous pouvez envoyer par Internet, avec votre facture, évidemment. N'oubliez pas votre adresse postale.

Bonne fin de journée.

Édouard Rousseau

Cette réponse la laisse déçue. Elle écrit.

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet: traduction

Pièces jointes: Si par une nuit d'hiver.doc (55 Ko); facture.doc (24 Ko);

Bonjour, monsieur Rousseau,

Voici le travail. Finalement, j'ai dû traduire votre nouvelle pendant le week-end.

Vous trouverez aussi ma facture détaillée.

Merci et bonne journée.

Odile Saint-Germain, traductrice

16., rue B...

Montréal, Québec

H.. 2..

Au moment de cliquer sur *Envoyer*, son cœur se serre. Va-t-il aimer? Va-t-il avoir recours à ses services de nouveau? Ce travail lui a donné tellement de plaisir. Mais elle ne peut plus rien faire qu'attendre.

Lundi, mardi, elle vaque à ses occupations coutumières. Toutefois, elle a changé ses habitudes. Elle ne laisse plus la sonnerie de son ordinateur à *Muet*. Chaque fois qu'elle s'éloigne de son bureau et qu'elle entend *ka-kling*, elle se précipite, espérant chaque fois un mot d'Édouard Rousseau. En vain.

Le mercredi, elle reçoit le chèque par la poste avec un *Merci, travail très bien fait*. Rien d'autre. «Qu'est-ce que j'espérais?» se gronde-t-elle. En fait, elle aurait souhaité une autre commande. Le texte d'Édouard Rousseau était rafraîchissant, jeune, pétillant.

Le vendredi après-midi, après ses emplettes habituelles avec sa fille et son heure et demie au club sportif, elle rentre vers 16 h 15. Elle répartit ses achats: frigo, congélateur, garde-manger, chambre froide. Puis, elle ouvre une bouteille de vin. Pendant qu'elle se sert un verre, elle entend *ka-kling*. Un coup d'œil sur l'horloge lui apprend qu'il est presque 16 h 30. Elle se précipite. Dans sa hâte, elle renverse presque son verre. En arrivant à son ordi, ce qu'elle aperçoit la fait sursauter de bonheur.

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet: traduction

Pièce jointe: La corde à linge.doc (36 Ko)

Rebonjour, madame Saint-Germain,

Vous allez bien? J'ai lu et relu votre traduction et j'ai beaucoup aimé. Alors voici un autre texte.

On procède de la même façon. Ne vous pressez pas.

N'oubliez pas votre facture. Vos tarifs sont tout à fait corrects.

Bon week-end, on se reparle la semaine prochaine.

Édouard Rousseau

Cette fois-ci, Odile ne fait pas semblant. Au diable la discipline et la règle de vie du travailleur autonome. Elle double-clique et donne la commande d'imprimer. Elle ramasse les quatre pages et se rend à son fauteuil favori.

La corde à linge

Elle s'était éveillée tôt, sans raison, avait essayé de se rendormir, en vain, et avait dû se rendre à l'évidence: elle n'avait plus sommeil. Il était 6 h 15. Le soleil était déjà levé, pas un nuage sur le bleu matinal de juillet. *Que vais-je faire aujourd'hui?* s'était-elle demandé. *Il fait si beau. Je vais laver les draps et les étendre sur la corde. Ça sent si bon après.*

Aussitôt décidée, aussitôt debout. Elle enfile son peignoir de bain, attrape une serviette et se dirige vers le lac. À cette heure, il n'y a personne. Elle est heureuse de ce fait, elle aime par-dessus tout se baigner nue. *De toute façon, il n'y a jamais personne*, murmure-t-elle. *C'est à se demander pourquoi les gens achètent des propriétés au bord d'un lac. On ne les voit jamais sur leur quai.*

Descendant son sentier qui louvoie entre les arbres, elle aperçoit bientôt l'eau du lac, miroir poli. C'est son heure préférée. En mettant le pied sur son quai, elle laisse tomber son peignoir et s'assoit face au soleil. *Quelle bonne chaleur*, se dit-elle. Elle croise sa jambe gauche sur sa jambe droite, étend ses mains sur son ventre et ferme les yeux. Après un certain temps, quand elle sent les rayons du soleil lui pinocher la peau, elle se lève, place ses pieds sur le rebord du quai et plonge. Pendant qu'elle glisse sous l'eau, elle se pose toujours la même question: *vais-je nager jusqu'au radeau de mon voisin?* Aller-retour, cela représente une petite demi-heure. Tous les matins, elle tergiverse mais, chaque fois, quand elle sort la tête de l'eau, volontaire, énergique, connaissant tout le bien-être qui l'envahit après ces efforts, elle adopte le style libre et nage jusqu'au quai voisin. Quand elle arrive à destination, elle grimpe sur la plate-forme et s'assoit en petit bonhomme, pour reprendre son souffle. Le lac est toujours désert, à part son compagnon occasionnel, le huard, à

quelques dizaines de mètres sur sa droite, plongeant la tête sous l'eau à intervalles irréguliers, comme un périscope inversé. Après quatre ou cinq minutes de repos, elle se remet debout, promène son regard tout autour du lac, plonge et retourne à son point de départ.

Revenue là, elle s'essuie les cheveux et le visage, puis s'étend sur sa chaise longue pour se sécher au soleil. Elle ferme les yeux et sent bientôt son corps s'enfoncer dans le coussin. Deux minutes plus tard, elle dort. Dans son rêve, elle se hâte vers elle ne sait où. Plus elle presse le pas, moins elle semble avancer. À bout de souffle, elle entre dans une salle de théâtre, juste au moment où les coups annoncent le lever du rideau. Elle se précipite vers son siège, s'y assoit, et entend aussitôt *Madame, Madame...* Elle se retourne, cherchant qui peut bien l'appeler ainsi, à l'instant où la pièce va débiter: le théâtre est vide, elle est seule. *Que se passe-t-il?* Cette voix de nouveau, *Madame...* et des coups. *Madame...* Elle entrouvre les yeux. Elle se rappelle soudain: elle est couchée sur sa chaise longue. Au bout de son quai, comme surgissant du soleil levant, elle distingue une silhouette, un homme, qui s'adresse à elle tout en cognant sur son quai comme sur une porte.

-Madame...

Pas tout à fait éveillée encore, elle regarde le ciel au-dessus d'elle, puis ramène ses yeux sur lui. C'est son voisin, il lui semble, le propriétaire du quai jusqu'où elle nage. Début cinquantaine peut-être. Quand ils se croisent en voiture, ils se saluent, c'est tout. Il la regarde, comme s'il était inquiet.

-Ça va? dit-il.

-Oui, ça va bien, merci. Pourquoi? murmure-t-elle.

Elle ne le voit pas très bien, éblouie par le soleil du matin derrière lui.

-Je vous ai aperçue de loin, continue-t-il, je me suis demandé si vous aviez eu un malaise.

-Merci de vous inquiéter pour moi. Je me suis endormie.

Elle réalise tout à coup qu'elle est nue devant cet inconnu. Elle sourit, sans gêne et sans complexe. Elle n'a jamais été prude, exhibitionniste non plus.

-Un instant, dit-elle, se couvrant sans précipitation aucune.

-Des gens malintentionnés pourraient s'offusquer et porter plainte, poursuit-il en souriant.

-Et vous n'êtes pas de ces gens? s'enquiert-elle, se délectant de cette situation.

Il garde le silence, comme s'il réfléchissait à sa réponse.

-On ne peut pas porter plainte contre la beauté, réplique-t-il, ramenant son regard sur elle.

-Vous êtes très gentil.

-Bon, je vous laisse, bonne journée.

Prenant son courage à deux mains, elle dit:

-Écoutez, il fait si beau. Vous voulez venir prendre l'apéro, en fin d'après-midi? Nous sommes voisins, on pourrait faire connaissance. En fait, vous me connaissez déjà un peu plus que je ne vous connais, ajoute-t-elle en riant.

-Merci beaucoup. J'accepte avec plaisir.

-Vers cinq heures?

-Oui, parfait.

En deux coups de pagaie, le voilà déjà loin dans son kayak blanc, filant sur l'eau comme un patineur.

Elle revient à la maison, bien réveillée, contente, détendue. *Voilà un beau début*, se dit-elle. *Je*

sens que je vais vivre une journée extraordinaire. En entrant, elle se change, allume la radio, prépare le café. Elle esquisse même quelques pas de danse, ne pouvant contenir sa joie.

Après le déjeuner, elle défait son lit et place le tout dans le lave-linge, en chantonnant. Pendant que les cycles se succèdent, elle fait un peu de ménage, récupérant un verre de vin oublié dans le salon, remettant de l'ordre dans la maison. Elle aime le calme, la propreté, la beauté, l'harmonie.

Lorsque le lavage est terminé, elle ouvre le hublot du lave-linge et tire les draps et taies d'oreillers dans le panier. Elle saisit son panier rempli de linge humide et sort. La corde se trouve dans son jardin, entre deux poteaux juste assez éloignés pour recevoir draps et taies. Elle pose le panier sur le haut de l'escabeau à deux marches qui lui permet d'atteindre la corde. L'air est immobile, elle n'entend rien, sinon le babillage des oiseaux. Elle doit plisser les yeux tellement la lumière est éblouissante. Contemplant toute cette beauté, savourant cette paix qui l'entoure, elle s'entend dire, les yeux subitement inondés de larmes:

-Je suis heureuse, je n'ai besoin de rien d'autre.

Elle soupire, s'essuie rapidement les yeux du revers de la main, se penche, prend le linge et commence à étendre, retenant le tout de plusieurs épingles multicolores. Elle anticipe le plaisir qu'elle vivra ce soir, quand elle se coulera entre ses draps fleurant le bon air frais. Elle repense à son voyage au Portugal, à toutes ces cordes à linge, partout, parfois entre deux fenêtres, à peine un mètre de long. Elle a toujours trouvé les cordes à linge charmantes, si près de la vie. Elles lui rappellent immanquablement son enfance, ses parents. Après avoir terminé, elle s'assoit un peu sur la marche la plus haute de l'escabeau.

Au même moment, elle ressent un léger étourdissement. *Bon, ma ménopause qui me joue encore des tours*, se dit-elle. *Mes maux de femme, comme disait notre ancien premier ministre. Une chance que je suis assise.* Elle prend de grandes inspirations et après quelques instants, son léger tournoiement est chose du passé.

Elle se rappelle soudain son père, mort d'un accident vasculaire cérébral lors de ce premier voyage dont ses parents avaient rêvé, après quarante-cinq ans de travail, sans jamais manquer une journée, sans jamais prendre de vacances. En apprenant cette nouvelle dévastatrice, elle avait pensé aux héros de Balzac qui meurent toujours au moment où ils touchent à leur rêve, et aussi, à ce film américain, *Midnight Cowboy*, avec ce clochard qui grelotte tout l'hiver dans les rues de New York et qui réussit, aidé par un ami, à amasser l'argent pour se payer un aller simple en Floride, là où il pourra enfin vivre au chaud. Au moment où l'autobus arrive en Floride, quand on aperçoit les premiers palmiers et le bleu de la mer, quand le rêve du clochard devient réalité, son ami le pousse du coude pour l'éveiller, mais le pauvre clochard est mort. Voilà les réflexions que le décès de son père avait déclenchées en elle, cette vie de travail, d'assiduité, de fidélité, d'honnêteté, de constance et, quand survient le moment de jouir de tout ce labeur, la mort vient nous frapper.

Un deuxième étourdissement vient la surprendre et elle doit se tenir à l'escabeau pour ne pas tomber. Elle se penche, incline la tête sur ses genoux, essayant de se rétablir. Après une ou deux minutes, elle se sent mieux et peut relever la tête.

Les draps commencent à flotter, gonflés par la brise, et elle a l'impression de grands oiseaux cherchant à prendre leur envol. Elle se souvient de *Cent ans de solitude*, de cet épisode dans lequel Remedios la Belle, emportée par un vent surnaturel, monte au ciel avec les draps. Elle se rappelle la fin du passage: *pour se perdre à jamais (...) dans les hautes sphères où les plus hauts oiseaux de la mémoire ne pourraient eux-mêmes la rejoindre.*

Au moment où elle prononce les derniers mots de Gabriel Garcia Marquez, elle entend de la musique. Elle se retourne, cherche autour, croyant que quelqu'un vient d'allumer une radio. Non, il n'y a aucun son, le silence règne, mais elle entend toujours la musique. Elle connaît cette musique, elle en est certaine. Elle sent les larmes lui monter aux yeux au moment où un troisième étourdissement la secoue: elle doit se laisser couler par terre et s'asseoir sur la pelouse, jambes repliées sous elle, les deux mains posées sur le sol. Dans sa tête, elle entend les premières mesures de la pièce musicale. Ce début est si doux, si enveloppant. Ses étourdissements s'estompent. Une grande chaleur se répand dans tout son corps. Elle veut mettre un nom sur cette musique et, en même temps,

elle a l'impression qu'au moment où elle y arrivera, tout sera fini. La musique insiste, l'invitant, lui donnant tout le temps, ces deux notes du début, la première, courte, servant d'appui pour la seconde, celle-ci allongée, prolongée, plus haute aussi, avec cette mélodie un brin mélancolique mais pas triste, ni nostalgique, songeuse plutôt, rêveuse, méditative, contemplative.

Tout à coup, elle sait, elle reconnaît la pièce, c'est l'Automne de Glazounov, qui marquait le début de cette émission si populaire que ses parents écoutaient, et qu'elle ne pouvait jamais regarder parce qu'on la mettait au lit juste avant. Subrepticement, elle ouvrait la porte de sa chambre. Souple et silencieuse comme un chat, elle se dissimulait derrière le petit meuble de téléphone, dans le corridor reliant la cuisine au salon. De là, elle pouvait voir la télévision pendant quelques instants, le temps que son père l'aperçoive du coin de l'œil. Il se levait alors, jamais impatient, jamais irrité, venait la chercher, la prenait dans ses bras et l'emmenait dans sa chaise berçante. Là, blottie au creux des bras de son père, à l'abri de tout, protégée, invincible, bercée par cette musique si douce, elle s'endormait. Le monde lui semblait alors un paradis où tout était paisible, harmonieux, sans heurts, sans fausse note, parfait.

Où êtes-vous donc partis, parents si doux qui nous aimaient tant? réussit-elle à murmurer. *Où êtes-vous donc partis, parents si tendres que nous aimions tant?*

Elle se sent si bien maintenant, plus d'étourdissements, plus de larmes. Elle se dit: *je vais m'étendre et dormir un peu. Je dois être à mon mieux pour la visite de mon voisin.* Elle s'allonge sur la pelouse, avec le ciel bleu au-dessus d'elle. Les draps ondulent, semblant vouloir l'emporter au ciel, *comme Remedios la Belle*, songe-t-elle. Elle entend des pas qui approchent. Elle tourne la tête, c'est son père qui se penche vers elle et la prend contre lui. Elle se love dans ses bras.

Avant de fermer les yeux, elle a le temps de dire: *quel bonheur, la vie.*

Quand son voisin la trouva étendue dans son jardin, sous les draps qui ondoyaient au gré du vent, il crut un instant qu'elle dormait. Elle était couchée sur le côté droit, jambes repliées, les mains entre les genoux, un léger sourire sur les lèvres, comme au milieu d'un beau rêve.

Quel changement de ton par rapport à la première nouvelle, se dit Odile. Celle-ci est tragique, il faut bien le dire. Comment un écrivain peut-il passer d'un registre à l'autre? *La corde à linge* est tragique, oui, mais si belle en même temps. Jamais les romans à la mode et leurs histoires tordues ne l'ont touchée de la sorte. Elle décide de relire le texte, s'appliquant à se poser comme traductrice. Après sa deuxième lecture, elle se renverse sur le fauteuil. Une question la hante: comment peut-on écrire ainsi? Qu'est-ce qui déclenche le processus? Plus profondément, elle se demande qui est Édouard Rousseau. Et quel est ce talent qu'il a d'aligner des mots qui peuvent vous mettre les larmes aux yeux?

Elle retourne devant son ordinateur, ouvre sa boîte de réception, clique sur Nouveau, cherche l'adresse d'Édouard Rousseau et écrit:

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet:

Pièces jointes:

Bonjour, monsieur Rousseau,

Je viens de lire *La corde à linge*, deux fois, même. Je ne sais si je pourrai rendre ce texte en anglais.

Odile Saint-Germain

Avant de changer d'idée, elle clique sur *Envoyer*, puis pousse un soupir de soulagement. De lui avoir écrit a dissous la boule d'émotion qu'elle avait au creux de son ventre. Mais bientôt une autre boule naît: que va-t-il dire? Elle se lève et fait les cent pas dans son appartement.

La sonnerie du téléphone se fait entendre.

-Allo?
 -Madame Saint-Germain? C'est Édouard Rousseau.
 -Bonjour.
 -Vous voulez arrêter les traductions?
 -Non, non! s'exclame-t-elle.
 -Ah! ça me soulage. J'aime beaucoup votre travail et je me voyais mal chercher quelqu'un d'autre.
 -Désolée de vous avoir inquiété. Je me demandais si je serais capable...
 -Je suis certain que vous y arriverez.
 -Merci de votre confiance. Je dois vous dire que j'ai beaucoup aimé la première nouvelle et j'espérais vraiment en traduire d'autres de vous.
 -Je crois que nous allons collaborer ensemble pendant un certain temps.
 -Écoutez. Le téléphone et les courriels, c'est bien beau mais, si nous devons travailler ensemble, j'aimerais bien vous rencontrer.
 -Si vous voulez.
 -Ce soir, vous pouvez?
 -Un instant, je vérifie.
 -Excusez-moi. Je vous bouscule peut-être. On peut se reprendre une autre fois.
 -Non, non, ce soir, ça va. Huit heures et demie au resto?
 -D'accord.
 -Je vous envoie les détails par courriel.
 -Merci. À ce soir.

Elle raccroche, heureuse, légère, toute angoisse disparue.
 C'est son premier rendez-vous depuis... depuis quand, donc? Elle ne se souvient pas de la dernière fois qu'elle est sortie avec un homme. Le téléphone sonne encore.

-Allo?
 -Encore ta fille. Je crois que tu es partie avec certaines choses que j'ai achetées au supermarché.
 -Madame, je ne sais pas de quoi vous voulez parler. Veuillez ne plus m'importuner, réplique Odile.
 -Maman?

Après quelques secondes, Odile éclate de rire.

-Tu me sembles bien de bonne humeur, dit sa fille.
 -Ma grande fille est bien assise?
 -Oui.
 -Je sors.
 -Wow! Avec un homme?
 -Avec qui veux-tu que ce soit? Je ne suis pas devenue lesbienne.
 -Qui est-ce?
 -L'écrivain qui m'a contactée par Internet pour des traductions. Il m'a envoyé une deuxième nouvelle.
 -Comment s'appelle-t-il?
 -Il se nomme Édouard Rousseau.
 -Connais pas. Quel âge?
 -Plus vieux que moi, je pense. Comme il semble qu'on va travailler ensemble, il est normal de se rencontrer.
 -Bon, eh bien, bisous. Passe une belle soirée avec ton écrivain.
 -Bisous, ma chérie.

Elle se fait couler un bain, s'allonge dans l'eau, ferme les yeux. De temps en temps, elle rajoute de l'eau chaude. Après une vingtaine de minutes, elle sort de la baignoire et s'étend sur son lit pour se faire sécher. Elle s'endort bientôt. Elle s'éveille vers 18 h 15. Elle sourit: «Je sors avec un homme. Espérons que la soirée sera belle», murmure-t-elle en se levant.

Elle entreprend d'explorer sa garde-robe, repassant dans sa tête le mode d'emploi de toutes les femmes se retrouvant dans sa situation.

Problème

Solution

1. Je n'ai rien à me mettre.

Il ne m'a jamais vue.

2. Robe ou pantalon?

Robe, évidemment.

3. Soutien-gorge?

Non. Mes seins sont encore très bien.

Dans la glace, elle se regarde, s'examine, se maquille, se démaquille, met du rouge à lèvres, l'enlève, choisit telle robe, puis telle jupe. Elle rage un peu. Elle trouve finalement quelque chose de seyant.

Chapitre II

Elle se rend au restaurant indiqué par Édouard Rousseau. Elle arrive à 20 h 25, cherche un endroit pour se garer, repasse deux ou trois fois par les rues avoisinantes: rien, pas une place. «J'aurais dû venir en métro», se sermonne-t-elle. Elle commence à s'énerver. Après un troisième tour, elle dénicher un espace libre. Elle y laisse sa voiture et se hâte vers le restaurant. À 20 h 40, elle entre. Très bien, se dit-elle, dix minutes de retard, c'est juste chic.

Soudain, elle se souvient qu'elle n'a jamais vu Édouard Rousseau. Il n'y avait pas de photo sur son site de l'UNEQ. Elle ne sait pas du tout à quoi il ressemble. Plusieurs personnes sont déjà là. De loin, elle voit un homme seul à une table, chevelure poivre et sel, fin cinquantaine, estime-t-elle. Il feuillette une revue. «Ça doit être lui, il a le profil écrivain, décide-t-elle, et il est très beau. C'est ma fille qui va être contente». Un garçon approche.

-Bonsoir, madame.

-Bonsoir, on m'attend, je crois, dit-elle. M. Édouard Rousseau.

-Suivez-moi, s'il vous plaît.

Le garçon la guide vers l'homme qu'elle avait déjà repéré.

-Bonsoir, monsieur Rousseau.

-Madame Saint-Germain? répond-il, posant la revue sur la table et se levant.

-Oui.

-Bonsoir, dit-il, lui tendant la main et la regardant droit dans les yeux.

Sa poignée de main est ferme, directe, franche. Pas de moiteur non plus. Elle déteste ces mains molles et humides que tendent certains hommes.

-Désolée du retard. Je ne trouvais pas de parking.

-Oui, je sais, c'est l'enfer. Asseyez-vous, je vous en prie.

-Merci. Vous venez souvent ici?

-Oui, je connais très bien cet endroit. Vous avez faim, j'espère?

-Oui, j'adore manger.

Un garçon arrive avec les menus. Ils prennent le temps de choisir, Édouard suggérant certains plats.

-Je peux vous poser une question? commence-t-elle, une fois qu'ils se retrouvent seuls.

-Oui, certainement.

-Pourquoi me demander à moi de traduire vos nouvelles en anglais? Je veux dire: pourquoi pas avec un éditeur? Vous êtes un écrivain établi.

-Je savais que vous me poseriez cette question. La réponse risque d'être longue.

-J'ai tout mon temps.

-Alors, allons-y, soupire-t-il en souriant tout de même. Premièrement, même si j'ai publié quelques romans et nouvelles, je ne suis pas un auteur à succès. Mes romans ne seront jamais traduits en anglais. Vous ne me demandez pas quel genre de romans j'écris?

-Je devrais?

-La plupart des gens me posent cette question. Ils aimeraient un qualificatif: historique, humoristique, intimiste, futuriste, érotique, féministe, masculiniste, autofiction, etc., ce que j'appelle l'obsession du *bottom line*. Ils pourraient ainsi se faire une idée de ce que j'écris sans lire mes œuvres.

-Je comprends.

-Mes histoires se passent aujourd'hui, dans le monde actuel, avec des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Vous avez lu mes deux nouvelles. Mes romans sont un peu de la même eau. Les lecteurs d'aujourd'hui aiment mieux les romans à scandales qui les titillent, ou les romans historiques qui les ramènent dans le passé.

-Les éditeurs aussi, j’imagine... à voir le nombre de ces œuvres et les chiffres des ventes.

-Les gens adorent le passé. Le sociologue Marshall Macluhan, je crois, disait que le progrès est un train lancé à grande vitesse, dans lequel l’immense majorité des gens regardent vers l’arrière. Pour en avoir lu quelques-uns, ces romans historiques sont de simples relations d’événements, remplis de détails authentiques, certes, mais sans souffle, sans envol, sans émotion et sans dimension épique.

-Je suis d’accord.

-Deuxièmement, sur le plan personnel, et c’est probablement la raison la plus importante, j’ai deux fils. L’un vit à Toronto, marié à une Anglaise. L’autre vit en Californie, marié à une Américaine.

-Vous les voyez?

-Très peu, mais là n’est pas la question. Je suis et j’ai toujours été indépendantiste. Pour mes fils, cette question de l’indépendance du Québec est une perte de temps. Ils se déclarent citoyens du monde.

-Façon commode de ne pas se compromettre, ne peut s’empêcher de dire Odile.

-Vous avez raison. Mes fils disent que nous sommes... que je suis nostalgique, passéiste, que nous nous occupons de problèmes philosophiques inutiles. En passant, vous savez que le Québec est la seule province avec une devise: Je me souviens. Les autres n’ont que des slogans publicitaires.

-Quels sont les idéaux de vos fils?

-Vous employez là un mot qui, je le crains, ne fait pas partie de leur vocabulaire.

-Mais que veulent-ils dans la vie?

-Faire de l’argent.

-Et leur identité, leur langue?

-De la bouillie pour les chats. Ils me disent que l’avenir est en anglais, qu’à vouloir conserver notre langue, on livre un combat d’arrière-garde. Ils me traitent presque de raciste.

-C’est bien triste tout ça.

-N’est-ce pas? Dans les années soixante, lors de la Révolution tranquille, nous avions des rêves de société, un projet collectif: améliorer les conditions de travail, augmenter les salaires pour tous, éliminer la pauvreté, créer des politiques sociales, sauvegarder la langue française, etc. On ne pensait pas à soi en tant qu’individu, mais comme membre d’une collectivité.

-Ils sont contre tout ça?

-Ils ne sont pas contre. Ils n’en ont pas conscience. Ils ont embrassé *l’american way of life: Get rich quick, take the money and run*, et autres devises aussi exaltantes.

-Mais vous ne faites pas traduire vos nouvelles pour eux.

-Non, je les fais traduire pour que mes petits-enfants puissent les lire un jour. Mes fils ont chacun deux enfants. Ils ne pourront certainement pas les lire en français.

-Je comprends que ces enfants parlent anglais en dehors de la maison, mais...

-À la maison aussi, ils ne parlent qu’anglais. *Hors de l’anglais, point de salut*, semblent penser mes fils. Ils disent qu’ils doivent s’intégrer au maximum. Ils sont comme ces anciens fumeurs qui deviennent plus intolérants que ceux qui n’ont jamais fumé: ils veulent paraître plus anglophones que les vrais. Quand je les vois agir, je ne peux m’empêcher de songer au poème *Speak White*, de Michèle Lalonde. Vous connaissez?

-Oui, attendez... *Speak white il est si beau de vous entendre parler de Paradise Lost ou du profil gracieux et anonyme qui tremble dans les sonnets de Shakespeare...*

-... *et pardonnez-nous de n’avoir pour réponse que les chants rauques de nos ancêtres et le chagrin de Nelligan*. Quelle mémoire vous avez! Comment se fait-il que vous sachiez ça par cœur?

-J’ai vu Michèle Lalonde le déclamer. Mon père m’avait emmenée. Nuits de la poésie, 1970, non?

-C’est extraordinaire! J’y étais aussi. Quel hasard incroyable de se rencontrer quarante ans plus tard.

-J’avais 10 ans. C’était la première fois que je voyais mon père pleurer. Je ne comprenais pas pourquoi. Je lui ai pris la main. À la fin, tout le monde était debout et les applaudissements ont duré je ne sais combien de temps. En sortant, je lui ai demandé pourquoi il avait pleuré. Il m’a dit: parce que c’était beau.

-Effectivement, c’était magnifique. Et Michèle Lalonde le récitait de façon admirable, avec juste assez d’émotion dans la voix, sans cris, sans exagération. J’en ai encore la chair de poule.

-Quand le Parti Québécois a été élu en 1976, je l’ai appris par cœur et je le lui ai récité. Il a pleuré encore. Et maintenant, c’est à mon tour, dit-elle, sortant un mouchoir pour essuyer ses yeux.

Ils restent silencieux pendant quelques instants, Édouard Rousseau se contentant de la regarder.

-Autant vous le dire tout de suite, explique Odile en murmurant presque, vous allez mieux comprendre ma réaction. J'ai été élevée par mon père. Ma mère est morte quand j'étais jeune. J'étais la seule fille, avec deux frères plus âgés que moi. Quand j'étais petite, le samedi soir, je regardais le hockey assise sur mon père. Je m'endormais toujours avant la fin. Quand il me portait dans mon lit après la partie, je lui demandais parfois si le Canadien avait gagné. Et il répondait presque toujours, en parlant des adversaires: «*Y'ont pas touché à pock*». Je n'ai jamais oublié. Aujourd'hui, je ne peux pas entendre cette phrase sans penser à mon père.

-Il est mort?

-Oui, il y a quelques années. Ma fille Fabienne, toujours libre à presque trente ans, me raconte ses aventures avec les hommes et les classent selon ces deux catégories apprises de son grand-père: «*Y'a pas touché à pock*» ou «*Y niaise pas avec la pock*». On rit comme des folles.

-Vous avez seulement une fille?

-Oui.

Le garçon arrive avec les entrées, Odile ayant choisi les gnocchis et Édouard les penne. Ils attendent que le garçon reparte et Odile poursuit:

-Bon, revenons à nos moutons. Je dois vous avouer quelque chose. Quand vous avez téléphoné, j'ai essayé de vous le dire, mais je n'ai pas pu.

-Allez-y.

-Premièrement, je travaille essentiellement de l'anglais vers le français. Deuxièmement, je traduis presque seulement des modes d'emploi. Ça vous déçoit?

-Pas du tout. Ça m'étonne, plutôt. Vous avez le talent, c'est évident. Puis-je vous demander pourquoi seulement des modes d'emploi?

-Ça s'est fait avec le temps. J'aime bien le défi de clarifier le baragouin anglo-américain, comme un linguiste français qualifie l'anglais. C'est une langue tellement imprécise, peut-être même la plus vague au monde. La grammaire anglaise est, au mieux, ambiguë. Parfois, je ne comprends pas ce qui est écrit. Alors je demande à rencontrer les gens qui ont écrit le mode d'emploi en anglais. Quand je leur pose des questions afin de préciser certaines choses, il leur arrive d'être incapables de répondre. Et ils ont écrit le texte eux-mêmes.

-Surprenant, en effet.

-On nous dit que l'anglais est plus facile que le français. Au contraire, c'est une langue très difficile à maîtriser, avec peu de règles et tout plein d'exceptions. Vous connaissez le vin californien SIMI?

-Non.

-Ça se prononce comme en français, SIMI. Si on vous demande de l'épeler en anglais, que direz-vous?

-Esse aille emme aille, murmure-t-il après un moment de réflexion.

-Voilà. Aucune logique.

-Absurde, en effet.

-Absurde? Voici encore plus absurde: leur nomenclature des jeux. Dans *Baseball*, le mot *base* désigne les coussins autour desquels on doit courir. Dans *Softball*, *soft* fait maintenant allusion à la dureté de la balle, mais les joueurs courent autour des mêmes coussins qu'au baseball. Et on a aussi *Fastball*, où le mot *fast* indique maintenant la vitesse de la balle, qui va certainement moins vite qu'au baseball. Vous me suivez?

-Oui, dit Édouard en riant.

-Mais le comble, c'est évidemment...

-Quoi donc?

-Le *Football* américain, où le mot *foot* désigne évidemment le pied, alors que quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps, le ballon se trouve dans les mains des joueurs.

-C'est vrai.

-Et que pensez-vous de: *Somebody arrives and they ask you*? Le singulier, une seule personne, devient tout à coup pluriel. Ou: *The United States IS...*? Ou *The Police ARE*? Sujet pluriel, verbe singulier, sujet singulier, verbe pluriel. Et on reproche aux Québécois de mal parler quand ils disent: Le monde, sont malades. Au bout du compte, l'anglais est une langue essentiellement familière.

-Vous êtes bien sévère.

-Vous croyez? J'écoute parfois la radio en anglais, Radio Two, pour être plus précise. Musique classique, seulement. Les animateurs parlent de Jean-Sébastien Bach et le nomment en disant DJÉ ESSE Bach, comme

s'il était un joueur de hockey. C'est horrible, non?

-Je suis d'accord.

-La première fois que j'ai entendu ça, je me suis étouffée. Un des fils de Bach se nomme Jean-Christien. Sur Radio Two, on l'appelle DJÉ SI Bach. Ça m'horripile tout simplement.

-Je ne vois pas notre animateur Edgar Fruitier dire une chose pareille, rit Édouard.

-Bon, assez parlé contre cette pauvre langue anglaise. Je ne sais pas comment sont vos romans, mais je ne me verrais pas traduire certaines œuvres québécoises en anglais.

-Pourquoi?

- Les romans d'aujourd'hui, surtout ceux écrits par des femmes, sont désespérants. Non seulement le bonheur n'existe pas dans ces livres, mais il ne faut pas qu'il existe. À la fin de ces livres, on aurait pratiquement besoin de consulter un psy tellement c'est noir. La grande majorité de ces romans sont des modes d'emploi du malheur. Au bout du compte, j'aime mieux continuer à traduire mes modes d'emploi. Avec un mode d'emploi, si vous respectez toutes les étapes, vous arrivez toujours à un bon résultat, ça finit mieux que tous ces romans noirs, dit Odile en riant.

-Quand vous avez terminé de lire *La corde à linge*, même si ça finit mal, comme diraient certains, qu'est-ce que vous avez ressenti?

-J'ai immédiatement eu le goût de la relire.

-Merci. J'ai donc réussi.

-À la fin, je ralentissais. Je ne voulais pas que ça finisse. En fait, je l'ai relu plus d'une fois.

-Merci encore, je suis ravi. Quand un lecteur me dit qu'il a lu mon livre une deuxième fois, je sais alors que j'ai écrit un bon livre. Être relu signifie que son livre contient plus que l'histoire, que le lecteur a ressenti un plaisir qu'il veut revivre. Alors, même s'il connaît l'histoire, même s'il sait la fin, il va relire. Le plaisir est donc ailleurs que dans l'histoire. Finalement, un livre, pour prendre une autre comparaison, c'est comme un gâteau... au chocolat, disons. Si vous n'avez pas le goût d'en reprendre un deuxième morceau, c'est que le gâteau n'est pas assez bon. Quand le lecteur lit la dernière phrase d'un livre, il doit être habité par une seule pensée: recommencer pour retrouver l'état de bonheur dans lequel il se trouvait. Même si la mort est présente, même si la mort est montrée, le texte doit vous donner le goût de relire.

-Vous avez toujours été écrivain?

-Hum! Bonne question. Quand j'y pense, j'écrivais déjà à treize ou quatorze ans. Mais jamais je n'ai pensé devenir écrivain, en faire un métier.

-Pourquoi?

-D'abord, je ne savais pas que je savais écrire. Personne ne me l'avait jamais dit. Lorsqu'on me l'a dit pour la première fois, j'étais rendu à l'université. Je ne savais pas non plus qu'on peut «décider» d'être écrivain. Par exemple, dans un roman de John Irving, l'héroïne sait, dès son jeune âge, qu'elle veut devenir romancière. Pour moi, une telle précocité reste un mystère. Avec ce professeur donc, j'ai appris que j'écrivais bien certains types de prose. Toutefois, je n'ai découvert que beaucoup plus tard que je pouvais aussi écrire de la fiction.

Odile le regarde, attendant la suite.

-Ces gnocchis sont excellents, commente-t-elle.

-N'est-ce pas? Mon plat aussi. Je suis content que vous aimiez.

-Alors, vous n'êtes pas devenu écrivain.

-Non, reprend Édouard en la regardant, cela ne faisait pas partie des options. Dans le monde où j'ai été élevé, ce n'était pas un métier envisageable. Il aurait fallu beaucoup de courage pour m'opposer à mon éducation, courage que je n'ai pas eu.

-Qu'est-ce qu'un écrivain, donc?

-Si j'écris toutes sortes de choses sans jamais les faire lire par d'autres, suis-je un écrivain?

-Je dirais que non.

-Pourquoi?

-Un écrivain est quelqu'un qui est lu, j'imagine.

-Voilà! Vous avez mis le doigt dessus. Un écrivain n'est pas seulement quelqu'un qui écrit, c'est quelqu'un qui est publié, dont on peut acheter les livres.

-Combien de livres?

-Autre bonne question. Je dirais trois. Trois romans publiés devraient faire de vous un écrivain. Je ne dis

pas célèbre. Vous savez, je les vois, les gens au Salon du livre. Ils passent devant moi, regardent le titre de mon livre. On voit immédiatement dans leurs yeux une lueur d'intérêt. Mais, tout de suite, une ombre vient éteindre cette étincelle.

-Quoi donc?

-Dans leurs yeux, on lit cette phrase, littéralement: «Personne n'en a parlé, il n'est pas célèbre, donc je ne l'achète pas».

-C'est injuste, non?

-Peut-être, mais c'est la vie. Si on écrit pour être populaire, on n'écrit pas pour la bonne raison. Il y a quelques mois, j'ai eu un problème avec ma voiture. On a dû la remorquer chez le concessionnaire et ça m'a coûté près de cinq cents dollars pour trois heures. Le lendemain, j'ai reçu un chèque de mon éditeur pour mon dernier roman: un peu plus de trois cent cinquante dollars pour sept mois de vente. Pourtant, ce roman a exigé plus d'une année de travail et beaucoup de sueurs.

-Dans votre cas, travail au noir prend son véritable sens.

-Très juste. Les auteurs de fiction comme moi sont victimes de la prédominance actuelle du fait vécu. Il suffit d'écrire sur la couverture d'un livre, ou au sujet d'un film: inspiré d'un fait vécu, et les gens se précipitent. Comme si fiction signifiait faux. Un vrai romancier a plusieurs longueurs d'avance sur les historiens, les sociologues et autres «-logues». La seule façon de connaître la vraie vie des gens de Saint-Henri au début de la guerre 1939-1945 est de lire *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy. Mais revenons à vos romans noirs. Vous dites qu'ils sont des modes d'emploi du malheur. Y a-t-il un mode d'emploi du bonheur?

-Oui.

-Vous répondez bien vite, réplique Édouard au moment où le garçon revient avec les plats principaux.

Il pose devant Odile un osso buco au fumet irrésistible tandis qu'Édouard, pour sa part, a choisi du veau au parmesan.

-Bon appétit, dit-il une fois le garçon reparti.

-Merci. À vous aussi.

-Donc, le mode d'emploi du bonheur existe?

-Le premier mode d'emploi du bonheur est celui que nos parents nous enseignent, non?

-Comment?

-Vous connaissez la chanson de Ferré quand il dit: «*Les mots des pauvres gens, Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid*». N'est-ce pas là un mode d'emploi?

-Sans doute.

-Mais on n'écoute jamais. On se croit toujours plus fins. Alors, on fonce et on se fait mal.

-Alors, le bonheur existe?

-Encore oui.

-Vous le vivez?

-Être en vie est déjà un bonheur, non?

-Vous voulez dire que vous n'avez pas besoin des autres pour être heureuse?

-Besoin n'est pas le bon mot. Disons que mon bonheur ne dépend pas des autres.

-Êtes-vous donc immunisée contre les peines?

-Non. J'en ai vécu et j'espère en vivre encore d'autres.

-Vous espérez?

-Oui, cela signifie que je serai tombée amoureuse une autre fois. Beaucoup de gens qui ont vécu un certain bonheur et qui ont eu mal se replient sur eux-mêmes.

-Ils deviennent méfiants, vous voulez dire?

-Pire. Ils se referment et refusent même de prendre un risque, si petit soit-il. Ils ne se feront pas *avoir* une autre fois, comme ils disent. *Se faire avoir*... quelle expression. Il n'y a pas d'autre façon de vivre l'amour, vous ne croyez pas? Il faut prendre le risque de se *faire avoir*. Ceux qui ne veulent plus se *faire avoir* s'administrent un traitement de canal de l'amour. Ils s'assurent ainsi de ne plus avoir mal. À mon avis, ils choisissent de mourir tout de suite.

-Vivre une peine, c'est donc quand même vivre?

-Exactement. Je vais vous raconter quelque chose. C'était après mon deuxième mari. Je me trouvais à Orvieto, en Italie, avec une amie. On était arrivées près de la fameuse cathédrale au moment où on y célébrait

un mariage. Tout le village était en fête. Nous attendions dehors, avec les autres curieux. Quand les jeunes mariés ont fait leur apparition sur le parvis, au son de la marche nuptiale de Mendelssohn, je n'ai pu m'empêcher d'avoir les larmes aux yeux. Moi-même, j'ai été surprise de ma réaction. Comment se fait-il que je sois encore touchée par cette musique? me suis-je demandé. Après deux mariages ratés, les déceptions, les pleurs, pourquoi suis-je autant émue? J'avais quand même quarante-cinq ans passés. Je me suis écriée tout en pleurant: «*Que la vie est belle!*» Mon amie n'en revenait pas de me voir toute retournée par cette musique.

-Expliquez-moi.

-Cela signifiait que je n'étais pas amère, pas cynique. J'étais encore vivante.

-Donc prête à vous tromper encore.

-Oui. Vaut mieux se tromper et vivre, que de se protéger et se rabougrir jusqu'à la mort. Chaque fois qu'on se marie, c'est le début du monde, vous ne trouvez pas? C'est l'espoir d'un ordre nouveau, celui de l'amour, seulement de l'amour.

-Peut-on dire que vous êtes naïve?

-Non, je ne suis pas naïve. Romantique, oui.

-Et prête à retomber en amour?

-Évidemment. Y a-t-il une autre raison de vivre?

-Probablement que non.

-Vous savez, les gens se contentent de ce qu'on leur offre, autant dans leur vie amoureuse que dans leur vie matérielle. Ils capitulent de leurs rêves, oublient leurs idéaux. On dit que la majorité des hommes n'épousent pas la femme qui les attire vraiment. Ils préfèrent plutôt choisir la mère de leurs enfants. Évidemment, ils se réveillent à quarante-cinq ans déçus, frustrés et amers.

-C'est à peu près ce que mes fils ont fait. Je ne sens aucune passion dans leur vie de couple. L'un d'eux surnomme même sa femme Hitler, parce qu'elle est sévère avec les enfants. Comment pouvez-vous éprouver du désir pour une femme que vous appelez Hitler?

Le reste de la soirée se déroule sans heurts. Ils sourient, rient, toujours à l'aise. À la fin, ils se retrouvent seuls dans le restaurant, à déguster une grappa. Passé minuit, ils se lèvent de table, un peu obligés par les serveurs qui leur font sentir qu'il est temps de partir.

-Déjà minuit? lance Odile. Je croyais qu'il était peut-être 10 h 30.

-Je ne vous ai pas ennuyée avec mes histoires de famille?

-Non. Et moi, avec mes questions?

-Pas du tout. Alors, j'attends votre traduction?

-Oui.

Il la raccompagne jusqu'à sa voiture. Ils se serrent la main une dernière fois. Odile le retient un peu.

-Vous savez, quand j'ai traduit votre première nouvelle, je ne suis pas sortie de la fin de semaine, mais c'était par choix.

-Pourquoi?

-Je ne sais pas. Ce travail m'a absolument passionnée, je me sentais comme en transe, je voulais absolument vous le remettre lundi matin. Je voulais surtout que vous soyez heureux du résultat.

-Je le suis. Je vais vous faire parvenir un autre texte. Il s'intitule *L'écrivain analphabète*. Bon, je ne vous retiens plus. Bonne nuit.

-Oui, vous aussi. Merci pour la belle soirée. À bientôt.

Au volant de sa voiture, Odile repasse les derniers événements dans sa tête. «Qui est donc cet homme? se demande-t-elle. Est-il marié? Veuf? Divorcé? Il a eu deux fils. Où est leur mère? Il n'a pas donné d'indices sur sa vie personnelle».

Arrivant chez elle, elle s'aperçoit qu'elle chantonne en descendant de sa voiture et en grimpant les marches de sa maison. Il y a longtemps qu'elle a passé une si belle soirée. En riant, elle repense à son mode d'emploi personnel.

<u>Problème</u>	<u>Cause probable</u>	<u>Solution</u>
1. Je vis seule.	Je ne sors pas.	Sortir plus souvent
2. Je ne rencontre pas d'hommes.	Je ne fréquente pas les bars.	Internet?

«Que pourrais-je écrire, maintenant? Quelle serait la nouvelle version de mon mode d'emploi?» Avant d'aller au lit, elle ouvre sa messagerie et découvre un nouveau message d'Édouard Rousseau. «Déjà», se dit-elle. Elle double-clique.

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet:

Pièce jointe: L'écrivain analphabète.doc (39 Ko)

Bonsoir, madame Saint-Germain,

Voici le texte dont je vous ai parlé. Pourquoi attendre à demain matin? me suis-je dit.

J'ai passé une très belle soirée. J'espère qu'on recommencera.

Bonne nuit.

Édouard Rousseau

Curieuse, surprise, heureuse, Odile double-clique sur L'écrivain analphabète.doc. Pendant que son imprimante travaille, elle va se servir un petit verre de grappa. Elle revient, récupère les feuilles et s'installe dans son fauteuil préféré. L'écrivain analphabète

L'écrivain analphabète

Il n'écrivait pas.

Cependant, chaque fois qu'il entreprenait la lecture d'un roman, il commençait, dans sa tête, la rédaction d'un autre roman. Il lisait ces lignes écrites par des inconnus et se disait: «Je pourrais écrire moi aussi». Il parcourait ces pages et, peu à peu, il voyait, il entendait des mots, des phrases, siennes, cachées derrière celles du livre. À l'intérieur de lui-même se dessinait alors la ligne mélodique de son propre roman qu'il voulait écrire et ne commençait jamais. Parfois, des phrases entières s'agençaient, offrant cette tonalité qu'il aimait. Pour lui, les mots étaient d'abord des sons, des bruits qui, placés dans un certain ordre, charmaient et emportaient le lecteur dans une vague d'émotion. C'était tout ce qui l'intéressait: émouvoir avec les mots. Et il n'écrivait pas. Bien sûr, il avait conscience que l'on ne parvient à écrire qu'en écrivant. Il savait, il avait assez lu, que la majorité des écrivains s'imposent un horaire, respectent une discipline, n'attendent pas la chance de l'inspiration, la créent plutôt par un travail constant. Il se souvenait avoir lu quelque part, peut-être dans l'admirable *Mort à Venise* de Thomas Mann, que l'artiste doit un jour tourner le dos au monde pour créer le sien. Il avait entendu dire tellement souvent que l'inspiration est le fruit du travail, et non l'inverse. Il savait tout cela et il n'écrivait pas.

Il n'écrivait donc pas de roman, sinon dans sa tête. Il avait toutefois cette certitude qu'il écrirait un jour (qui ne l'a pas?). Il attendait le bon moment (n'arrive-t-il jamais?). En fait, c'était comme s'il voulait sauter toute cette période de tâtonnements, d'essais ratés, de romans entiers jetés au panier. Pour lui, ne pas écrire semblait constituer une période d'apprentissage, il croyait apprendre à écrire en n'écrivant pas. Oh, il écrivait parfois de petits textes de rien du tout, généralement autobiographiques. Là s'arrêtaient ses efforts. Il ne voyait pas comment il pourrait un jour produire un

roman de trois cents pages. Il lisait alors, s'obligeait à fréquenter tous les romanciers importants: Russes, Espagnols, Chinois, Français, Allemands, Américains, Québécois.

Pour se justifier, il se disait qu'il écrirait au moment où il aurait tout lu. Il se voyait un peu comme l'Autodidacte de *La nausée*, de Jean-Paul Sartre, qui a entrepris la bibliothèque à la lettre A et s'est mis en frais de tout lire jusqu'à Z. Il apercevait évidemment toute la futilité de cette entreprise: il avait conscience de faire comme Sisyphe, de recommencer toujours au début un travail qui ne finirait jamais.

Il décidait parfois de se fixer des heures d'écriture, mais il ne passait jamais aux actes. Il se disait qu'il avait le temps. Et il continuait sa vie mondaine. Là aussi, il se répétait qu'il quitterait le monde le jour où il en aurait fait le tour, lorsqu'il aurait le dégoût de cet «exil inutile» loin de lui-même. Dans sa tête remplie de lectures, il savait qu'il avait mieux à faire que de jouer aux échecs, au backgammon, au bridge, au golf, ou de regarder la télévision. Toutefois, il ne faisait rien pour changer tout cela.

Ce qui l'arrêtait toujours, lorsqu'il se mettait à écrire, c'était l'inconstance du ton. Son ambition était d'écrire tout un livre sans jamais que le ton initial ne faiblît. Il croyait que, le jour où il serait enfin prêt, ses doigts sur le clavier de son ordinateur agiraient comme un dévidoir. Les mots, les phrases, les paragraphes se succéderaient alors, prolongeant toujours la même note, gardant toujours la même vibration, et le lecteur, subjugué, serait incapable de se soustraire au charme. À la fin de sa lecture, rencontrant un ami qui lui demanderait ses impressions sur le livre, ce lecteur aurait la surprise de n'en pouvoir rien dire. Il se verrait contraint de relire le roman et il retrouverait le même plaisir, doublé puisque revécu. Il croirait alors pouvoir expliquer à son ami ce qu'il en était de ce roman, mais il se retrouverait encore une fois muet, ne pouvant dire que: «Il faut que tu le lises». Interloqué, le lecteur retournerait une troisième fois au roman afin de pouvoir enfin en parler. Mais la troisième lecture le laisserait encore plein et vide à la fois.

Son livre aurait donc cette particularité de communiquer quelque chose d'incommunicable. Ou plutôt, il serait écrit de telle sorte que ce qui était communiqué n'aurait pu l'être que par ce choix et cet ordre de mots particuliers. Son livre serait donc à la fois ouvert et fermé, limpide et hermétique, clair et obscur. On ne pourrait en parler ni en faire le tour. On devrait le citer, l'apprendre par cœur.

Ce caractère de nécessité qu'il exigeait de son livre constituait finalement l'obstacle majeur qui l'empêchait d'écrire. Il voyait tant de livres inutiles, il entendait tant de textes qui ne servaient à rien. Ses essais lui donnaient toujours l'impression de déjà-vu, et il perdait très vite le goût de continuer. Il possédait sûrement plusieurs des traits requis pour être écrivain. Il aimait les mots, savait écrire, était perspicace, devinait les gens, pouvait imaginer ce qu'ils ressentaient, ce qu'ils vivaient. Il voyait des rapports cachés sous les choses et les êtres. Il avait ce que l'on peut appeler une vision du monde. Il possédait tout cela et pourtant, tous ces talents restaient comme éparpillés, sans lien. Il manquait, pour les cimenter, un élément quelconque, et ce défaut paralysait toutes les parties de la structure. On pouvait sans doute dire que l'élément absent était la volonté, ou l'ambition. Ces deux formes de talent lui faisaient gravement défaut. Et il se connaissait assez bien pour le savoir.

Ce qui le rassurait toutefois, c'était d'entendre parler d'écrivains qui avaient commencé à écrire tard dans leur vie. Il apprenait parfois qu'un tel s'était mis à l'écriture à quarante ou cinquante ans, et il se convainquait alors qu'il lui restait encore du temps. Quelquefois, aussi, pour se donner bonne conscience, il se disait que toutes ces activités diverses de sa vie, toutes ces passions successives représentaient en fait des distractions qu'il multipliait pour repousser le jour où il n'aurait d'autre choix que d'écrire. Chaque fois, il s'était lancé à fond dans ces occupations et chaque fois, il avait connu du succès. Chaque fois, aussi, il avait atteint un point où son intérêt avait peu à peu diminué. S'insinuait en lui à ce moment-là le sentiment de pouvoir faire le tour de sa passion en y consacrant simplement du temps. Cette sensation suffisait pour qu'il cherche ailleurs quelque chose qui le comblerait. Au fond, il refusait d'être totalement dominé par une passion, quelle qu'elle soit. Il se laissait conduire un certain temps, pour apprendre et connaître, puis se reprenait. C'est cette attitude, fondamentale chez lui, qui l'empêchait probablement d'écrire. Il savait qu'en se mettant à écrire sérieusement, il devrait céder du terrain ailleurs et son éclectisme viscéral s'y refusait.

Mais la vie allait décider pour lui. Un jour qu'il était assis devant son ordinateur, une vague le submergea et ces mots surgirent sous ses doigts:

«L'œil, d'abord, aurait aperçu la chevelure, le reflet du soleil dans la chevelure, ou aurait deviné un mouvement, là, vers la droite, peut-être ce geste si gracieux d'une femme qui replace ses cheveux de la main, ou qui secoue la tête en l'inclinant un peu vers l'arrière, pour dégager son front, et sans doute ses yeux, pour mieux écouter la personne qui lui parle, ou alors parce qu'elle s'était penchée pour regarder quelque chose dans une vitrine, une robe, un sac, des souliers, soudain à l'ombre, au frais, sous la marquise, à l'abri du soleil, et ses cheveux libres seraient alors retombés de chaque côté de son visage, comme des œillères, afin qu'elle puisse mieux se concentrer sur ces objets, babioles, bagatelles, brimborions, colifichets, peut-être ces délicieux dessous de dentelle de Lise Charmel, affriolants balconnets ajourés et sexy slips rétro échancrés, fauves ou safran, ou ces nouveaux Aubade de Paris, fini velours, transparents, mats ou scintillants, noirs, rouges, bleuet, griotte, ivoire, avec ces broderies variées, ou même des feuilles d'or, qui auraient attiré son regard, qu'elle aurait aimé recevoir de son mari, de son amant, et elle serait restée là, à hésiter, à se demander si elle devait entrer, tout le poids de son corps sur le pied gauche, le droit reposant sur la pointe du talon haut, le bout en l'air, oscillant de gauche à droite, métronome de ses désirs, envies, réflexions, tentations, et elle serait soudain ressortie au soleil, surgissant de l'ombre comme une apparition, tache de couleur en mouvement dans la rue, attirant et faisant se retourner tous les hommes et même certaines femmes, incapables de ne pas regarder, de ne pas contempler un instant, fascinés, subjugués, sa chevelure tignasse châtain à la fois indomptable et pur artifice, et qui détourneraient ensuite le regard, avalés par la rue, happés par la vie, mais hochant la tête, incrédules devant tant de beauté, partageant tous la même impression, la même émotion, le même ébranlement profond, et si on leur avait demandé à ce moment-là ce qu'ils ressentaient, saisis dans ce court instant de pur ravissement, émerveillés, le souffle coupé, ils n'auraient sans doute pas su que répondre, interloqués, un peu étourdis, impuissants à mettre des mots sur leurs impressions, mais si on leur avait cité Paul Morand lorsqu'il dit d'une femme que «le lit lui va mieux que la plus belle robe», ils auraient été sans doute surpris que l'on puisse lire si bien leurs pensées profondes et, en rougissant un peu, heureux de partager leur bonheur tout en s'éloignant rapidement tant les gens ne savent plus s'arrêter, ils auraient murmuré *Oui, oui, exactement*».

Il dut faire une pause. Il se leva, fit quelques pas, inspira plusieurs fois. Quel était donc cet état dans lequel il se trouvait soudain? D'où venait ce flot irrésistible? Il revint devant son écran. Toute la journée et tous les jours ensuite, il travailla à ce texte, envahi par cette musique venant du fond de lui-même, cette mélodie qu'il devait mettre en mots. Son écran était devenu une partition où il devait inscrire, comme autant de noires, de blanches, de croches et de doubles croches, les noms, les verbes, les adjectifs, les virgules et les points qui, placés au bon endroit et dans le bon ordre, recréeraient cette musique qu'il entendait en lui.

Dans les semaines qui suivirent, il fit une autre découverte: la nuit, quand il s'éveillait, ses pensées étaient tout de suite occupées par son texte, qui était peut-être enfin le roman qu'il voulait écrire depuis toujours. Les mots, les phrases, les paragraphes tournaient dans sa tête et il devait se lever pour aller noter, sous peine de les oublier pour toujours, une pensée, une expression, une image, un souvenir, une tournure, une parole. Tous les jours, il écrivait, obsédé maintenant, captivé, irrémédiablement envoûté. Son roman s'organisait dans sa tête. Il s'aperçut qu'il n'avait pas besoin d'élaborer un plan détaillé. Il avait toujours admiré les gens qui ont de la méthode. Il aurait aimé pouvoir inscrire dans un cahier, événement par événement, rebondissement par rebondissement, réplique par réplique, toutes les étapes de son livre. À la fin d'un chapitre, il n'aurait qu'à consulter son plan pour savoir comment poursuivre. Comme ce doit être rassurant, se disait-il. Mais il s'aperçut qu'il ne travaillait pas comme ça. Il voyait dans sa tête tout le déroulement de son roman, mais il n'écrivait pas nécessairement les chapitres dans un ordre linéaire. D'ailleurs, dès le deuxième mois, il écrivit la fin, le dernier chapitre. Il n'était donc pas non plus comme ces romanciers qui disent entreprendre la rédaction d'un roman sans savoir ce qui va se produire, comme s'ils allaient de surprise en surprise. Lui savait déjà comment son roman allait se terminer. Cette fin agissait comme une cible qu'il devait atteindre. Son roman lui-même devenait ainsi comme la trajectoire d'une flèche. Il devait évaluer la distance à parcourir, puis viser quelque part dans le ciel, plus haut que la cible. Il devait donner à son roman une courbure, ses chapitres devaient décrire un arc qui emmènerait le lecteur bien haut

et le ramènerait doucement sur terre à la fin.

Il était emballé, absorbé maintenant par son écriture. Il n'avait plus besoin de rien d'autre. Il chercha et trouva le passage exact de Thomas Mann dans *Mort à Venise*:

... il est certain que la sévère et mélancolique volonté des jeunes gens d'aller jusqu'au bout du savoir pèse peu auprès de cette résolution profonde de l'âge viril où l'artiste devenu un maître dit non au savoir, l'écarte, le dépasse, tête haute, s'il est de nature à amoindrir la volonté, à décourager de l'action, ou même à ôter de la grandeur à sa passion.

Tout son temps et toute son énergie passaient dorénavant à écrire. Il cessa effectivement de lire. La boucle était bouclée. Auparavant, il lisait tout en imaginant qu'il pouvait écrire. Maintenant qu'il écrivait, il ne pouvait plus lire. En fait, il ne voulait plus lire. *Voilà donc le prix à payer*, découvrit-il, *voilà le terrain que je dois céder: la lecture*. Mais ce processus se faisait tout seul, comme s'il n'avait plus le choix, comme s'il n'avait pas voix au chapitre. La décision se prenait en dehors de lui, comme si l'écriture lui disait:

-Tu as perdu assez de temps, je t'attends depuis trop longtemps.

Il accrocha au mur, devant son bureau, une reproduction du tableau de Vermeer, *l'Art de la peinture*, où l'artiste en train de peindre tourne le dos au spectateur, comme pour signifier qu'il renonce au monde afin de se consacrer à son œuvre.

Il était arrivé à destination, il était écrivain.

Odile dépose le texte sur la table de côté. Elle sirote sa grappa. Il est 1 h 30. Elle a hâte au lendemain pour se mettre au travail. Elle cale le reste de son verre et se dirige vers sa chambre, enlevant ses vêtements au fur et à mesure qu'elle avance vers son lit.

«Édouard Rousseau m'accompagnera-t-il un jour jusqu'ici? se demande-t-elle en riant. Il a plus de soixante ans, je pense. Revoyons mon mode d'emploi».

Problème

1. Est-ce que je lui plais?

Solution

Pendant la soirée, il m'a regardée dans les yeux quelquefois. Je crois que j'ai rougi.

2- Est-ce qu'il embrasse bien?

Je pense que oui. Il est gourmand, ne chipote pas dans son assiette. Il a de belles lèvres et un sourire tellement chaleureux.

3. Est-il encore actif sexuellement?

On voit qu'il prend soin de lui.
Mince, propre, bien mis, sexy.
Il est sûrement prêt et disponible.

4. Ai-je le goût de coucher avec lui?

Je ne dirais pas non.

Elle se souvient de son père parlant de la fin de sa sexualité, se comparant à un capitaine de bateau qui, après une longue et rude traversée, entre en rade au soleil couchant, heureux de laisser derrière lui la mer et ses eaux agitées. Elle et son père s'étaient regardés un moment en silence et les deux, en même temps, s'étaient esclaffés:

-Oui, mais quel voyage fabuleux!

Odile ne peut se voir comme ces femmes qui privilégient la tendresse au lieu de l'amour. Elle a aussi lu un article qui disait que les Québécoises aimaient mieux la conversation que le sexe. «Elles veulent un père, pas un amant, se dit-elle. Elles sont comme les Américaines qui préfèrent le chocolat à l'amour. Elles sont obèses aussi, s'exclame-t-elle en se glissant nue sous les couvertures». Vingt secondes plus tard, elle s'endort.

Chapitre III

Il est midi. Après avoir terminé la traduction de *L'écrivain analphabète*, qu'elle a reçu quatre jours auparavant, Odile a découvert qu'elle a le goût de voir Édouard, tout de suite, ce soir. Elle a donc décidé de l'inviter à souper. Elle a hésité quand même: était-ce trop tôt? Elle a conclu qu'à leur âge, il était hors de question de perdre du temps. «De plus, il se demande peut-être si je suis libre», a-t-elle pensé. Elle lui a téléphoné et il a accepté immédiatement. Elle a senti que cela lui faisait vraiment plaisir.

Elle passe le reste de la journée en préparatifs. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est mettre la table. Tout doit être agréable à l'œil, les détails doivent charmer, surprendre, faire sourire, piquer la curiosité. Pour elle, dresser une table, c'est inventer un espace nouveau, un lieu de plaisir, c'est recréer un paradis terrestre. Toute sa vie se passe ainsi: elle refuse de subir, de s'ennuyer. Elle modifie sans cesse son environnement pour le rendre conforme à son idée de bonheur.

Édouard Rousseau arrive vers 19 h 30, une orchidée à la main. Elle rougit un peu en acceptant. Une orchidée, si on en prend soin, peut durer des années. «Comme l'amour», pense-t-elle.

- Merci beaucoup, dit-elle. Elle est magnifique.
- Ça me fait plaisir.
- Vous avez pu vous garer facilement?
- Je suis venu en taxi.
- Bonne idée.

Elle lui fait faire le tour du propriétaire, lui indique où elle travaille. Édouard note tout de suite la présence du piano.

- Wow! Un piano à queue. Il est magnifique.
- C'est un cadeau de ma fille pour mes cinquante ans.
- Beaucoup de gens ont un piano, mais c'est plutôt décoratif. Vous jouez?
- Oui. J'ai fait dix ans de piano quand j'étais jeune.
- Vous voulez me jouer quelque chose?
- Volontiers.
- Excusez-moi, je ne voulais pas vous forcer. Ça ne vous gêne pas?

-Non. Je n'ai pas d'orgueil, réplique Odile en riant. Je ne me sens pas humiliée si je me trompe. Je veux jouer devant des gens. Ça fait partie de l'apprentissage. Il faut se mettre dans des situations où on doit bien jouer. Plus on joue en public, plus on s'améliore. Je suis en train d'apprendre une très belle pièce de Bach, une cantate transcrite pour le piano. Mais je ne suis pas vraiment prête à la jouer. Je vais plutôt vous jouer une Gymnopédie d'Éric Satie. Vous connaissez?

-Oui. Et j'aime beaucoup cette musique. J'ai entendu ça, je devais avoir douze ou treize ans, et ça m'avait tout de suite charmé.

-Je vais donc essayer de vous charmer encore, si je ne me trompe pas trop, fit Odile. C'est la Gymnopédie no 1. Je joue seulement des pièces relativement lentes. Je n'ai pas la technique pour jouer des morceaux compliqués ou rapides. Si je traverse ce Satie sans trop le massacrer, je vous jouerai ensuite une petite étude de Clermont-Pépin, un compositeur québécois.

Elle s'assied et commence. Édouard écoute, debout près d'elle. Il voit les doigts d'Odile qui tremblotent parfois, hésitent avant de toucher la bonne note. Elle joue sans arrêter, sans se reprendre, souriant chaque fois qu'elle fait une erreur. Elle termine en disant:

- Désolée pour les maladresses.
- Mais non. C'est très bien, l'assura Édouard.
- Merci, vous êtes gentil.
- Vous me jouez autre chose?
- Si vous voulez. C'est une petite étude de Clermont-Pépin.
- Ça, je ne connais pas, avoua Édouard.
- C'est toujours la même chose, n'est-ce pas? On connaît les étrangers et on ignore qu'on a d'excellents

compositeurs ici, au Québec. Voici donc.

Quand elle termine la pièce de Clermont-Pépin, elle se lève en riant et dit:

-Bon! On fête, maintenant.

-C'est très joli, cette pièce de Clermont-Pépin.

-Merci. J'aime beaucoup ça. En fait, j'adore ça. Ma fille m'a fait le plus beau cadeau pour mes cinquante ans. Vous voulez aller sur la terrasse? J'arrive.

-D'accord.

Odile rejoint bientôt Édouard avec deux verres, une bouteille de vin blanc et différentes bouchées. Après une petite heure à converser de tout et de rien, profitant du soir si doux, ils se rendent à la table. Elle a tout préparé elle-même. Elle explique brièvement ce qu'ils mangent. La soirée passe comme un rêve. La conversation ne languit jamais, ils sont toujours à l'aise, touchant nombre de sujets, comme s'ils se connaissaient de longue date. Vers la fin du plat principal, Odile décide d'aborder la littérature.

-Je me demandais, commence-t-elle, combien de temps vous mettiez pour écrire une nouvelle?

-Ça dépend. Prenons *La corde à linge*. Combien de temps, pensez-vous?

-Je ne sais pas. Quelques jours?

-À peine une heure.

-Seulement une heure?

-Le premier jet, oui.

-Mais comment avez-vous eu l'idée?

-C'est le choc de deux incidents. Une amie m'avait demandé le titre d'une pièce musicale qu'on entendait lors d'une émission de télé dans les années 1960. C'est la musique de Glazounov dont parle le texte. Quelques jours plus tard, elle soupe chez moi. Elle me dit que, ce jour-là, elle étendait du linge sur la corde; il faisait beau, et elle a eu soudain les larmes aux yeux tellement elle était heureuse. À l'instant où elle a prononcé ces paroles, les deux événements se sont soudés dans mon esprit et le texte m'est apparu, du début à la fin. Je me suis levé de table et j'ai griffonné quelques mots. Le lendemain, j'ai écrit le tout.

-Et *L'écrivain analphabète*?

-Me croirez-vous? Plus de vingt-cinq ans. La première partie a été écrite quelque part dans les années 1980.

-Et vous avez mis vingt-cinq ans avant de trouver la suite?

-Oui. Parfois, ça va tout seul, comme *La corde à linge*. D'autres fois, on a une idée, mais la première phrase ne vient pas. La première phrase, c'est comme le Big Bang. Elle contient tout en germe. Vous ne pouvez imaginer le bonheur qu'on ressent quand surgit cette première phrase. Quelquefois, c'est un paragraphe. On sait alors qu'on en a pour des mois, des années parfois, à mettre patiemment au jour tous les trésors qu'il recèle.

-Ça doit être grisant, en effet. Excusez-moi, demande Odile, vous avez bien mangé?

-Oui, merci. C'était excellent.

-Vous voulez un petit dessert? Ne dites pas non, vous rateriez quelque chose.

-Allons-y donc pour un dessert.

Quelques minutes plus tard, Odile revient avec des fondants au chocolat, accompagnés d'un sorbet aux bleuets. Après un certain temps, elle constate qu'Édouard Rousseau est devenu silencieux.

-Tout va bien?

-Oui, oui, ne vous en faites pas. Vous avez bien fait d'insister, ce dessert est absolument délicieux. C'est vous qui l'avez fait?

-Oui. Je fais tout moi-même. Je n'achète jamais de produits industriels.

-Ça paraît. On a le goût d'en demander une deuxième fois.

-Comme vos textes.

-Comment?

-Oui. Vous m'avez déjà expliqué qu'à la fin d'un texte ou d'un roman, si on n'a pas le goût de le relire tout de suite, ça signifie que le roman n'est pas vraiment bon.

-Oui, je me souviens. Donc, je prendrais bien un deuxième dessert.

-Je reviens. Ça va prendre un peu de temps.

-Ce n'est rien.

Odile va dans la cuisine et, après quelques minutes, rapporte un second dessert.

-Excusez-moi d'insister, mais vous semblez soucieux quand même, dit-elle en s'asseyant.

-J'ai quelque chose à vous dire.

-Il me semblait, aussi, vous n'étiez plus le même. Pas de mauvaises nouvelles, j'espère?

-Non. Je ne vous ai pas fourni toutes les raisons, l'autre jour.

-Quelles raisons?

-Celles qui me poussent à faire traduire mes nouvelles. Il en reste une.

-Et quelle est cette raison cachée? questionne Odile.

-C'est complètement absurde, mais je n'y peux rien. Vous allez peut-être trouver que ce sont des enfantillages.

-Je vous écoute, répond-elle en souriant.

-Je me lance, dit-il en prenant une lampée de vin. J'ai soixante-deux ans. Toute ma vie, j'ai écrit. Des lettres, des essais, à des cinéastes, des dramaturges, des chansonniers, des journalistes. Parfois, je ne leur écrivais pas à eux personnellement, j'envoyais un texte à un quotidien au sujet d'une pièce, d'un roman, d'un événement, comme la mort de mon beau-père, par exemple. Certains à qui j'ai écrit directement m'ont répondu, d'autres non.

Édouard Rousseau fait une pause, hoche la tête, souriant un peu, comme s'il ne croyait pas au sérieux de ses paroles.

-Une fois, par exemple, j'ai écrit un long papier comparant *Starmania*, de Luc Plamondon, à *Pélagie-la-charrette* d'Antonine Maillet. La Presse avait publié tout le texte. J'ai aussi écrit à Sydney Pollack, le cinéaste américain, au sujet de l'un de ses films. J'avais écrit le texte en français et j'avais demandé ensuite à un de mes amis de le traduire en anglais. Je lui avais dit la même chose qu'à vous, de traduire le ton, pas le mot à mot. Deux ou trois semaines plus tard, Sydney Pollack m'a répondu. Si je vous dis la suite, vous allez rire de moi.

-Allez-y.

-Chaque fois que je voyais Sydney Pollack aux Oscars, je me disais qu'il parlerait peut-être d'une lettre qu'il avait reçue, un jour, d'un inconnu vivant au Québec. Il expliquerait qu'il avait fait un film décrivant une réalité qui le touchait de près et voilà qu'un pur étranger, un francophone par-dessus le marché, lui envoyait une lettre de l'autre bout du continent pour lui dire que son œuvre l'avait touché. Ça doit être très gratifiant, je pense. Vous vous demandez où je veux en venir?

-J'ai tout mon temps, l'invite à poursuivre Odile en prenant à son tour une lampée de vin.

-Je n'ai pas accordé d'importance au phénomène au début. En fait, je trouvais la chose excitante. Mais, vers la fin des années 1990-début 2000, je me suis rendu compte que ces gens à qui j'avais écrit ou au sujet de qui j'avais écrit...

-Oui?

-Eh bien, ils arrivaient dans ma vie. Je les rencontrais quelque part. Je leur parlais. J'ai ainsi rencontré Gilles Vigneault dans une fête champêtre, Luc Plamondon sur la plage à la Barbade, le sociologue Jacques Grand'Maison dans un dîner, le journaliste Georges-Hébert Germain...

-Pourquoi Georges-Hébert Germain?

-Il avait écrit un très bon article sur Beau Dommage, quelque part vers 1975-1980. Il faisait des liens très pertinents avec la réalité des années 1970 et ça m'avait beaucoup impressionné. Alors je lui avais écrit pour lui dire tout ça.

-Et?

-Vingt ans plus tard, je l'ai rencontré et nous avons parlé. Je lui ai rappelé ma lettre. Il ne s'en souvenait pas, c'est tout à fait compréhensible.

-Vous avez encore ce texte?

-Hélas, non. À l'époque, j'écrivais sur une machine à écrire. Comme je n'ai pas le complexe *scrapbook* et que je suis assez négligent, je n'en ai pas de copie.

- Donc, vous rencontrez de ces gens à qui vous avez écrit ou de qui vous avez parlé. Et puis?
-Je n'ai jamais dit ça à qui que ce soit. Vous serez la seule et unique personne à connaître mon secret.

Édouard Rousseau hoche la tête de droite à gauche, en faisant une moue qu'Odile commence à connaître. «Ce qu'il est charmant», songe-t-elle. Son cœur accélère et elle perçoit en elle, reconnaissable entre toutes, ancienne et pourtant neuve, fraîche comme la première fois, cette chaleur fondante qui naît et croît au creux de son ventre.

-Alors voici, se décide Édouard en prenant une grande inspiration. Je me dis que, quand j'aurai rencontré tous ces gens de qui j'ai parlé ou à qui j'ai écrit, quand ils auront tous réapparu dans ma vie, quand la liste sera épuisée, eh bien... je... je mourrai.

Il lève les yeux vers elle, essayant de sourire. Odile ne dit rien. Pour rien au monde, elle ne voudrait briser ce moment magique entre eux. Ils sont là tous les deux, seuls dans cette bulle si fragile. Elle observe Édouard Rousseau.

- Vous me trouvez ridicule? murmure-t-il.
-Pas du tout, souffle Odile, au bord des larmes.

«Suis-je en train de tomber amoureuse?» s'interroge-t-elle, émerveillée.

-Vous avez déjà lu *La peau de chagrin*, de Balzac? demande Édouard après une pause.

-Non.

-Dans ce roman, un jeune homme ruiné reçoit d'un vieillard une peau magique ayant le pouvoir d'exaucer tous ses vœux. Dans un premier temps, le jeune homme se lance dans de folles dépenses. Toutefois, il se rend compte bientôt que, chaque fois qu'un de ses désirs se réalise, la peau rétrécit. Il comprend alors que, quand la peau disparaîtra, il mourra. Il en vient donc à vivre en reclus, cherchant à fuir toute occasion de formuler quelque vœu que ce soit. Vous avez déjà essayé d'éviter toute phrase commençant par *Je veux*, ou *J'aimerais*, ou *Je voudrais*?

-Ça doit être impossible.

-Exactement. Ce jeune homme ne peut donc plus aimer. Il mourra, foudroyé par un dernier désir.

-Ce n'est pas votre cas.

-Non, effectivement, ce n'est pas une question de désir. Je n'ai aucun contrôle sur le fait que ces gens réapparaissent dans ma vie.

-Vous pourriez vivre en reclus, comme ce jeune homme?

-Ce n'est pas mon genre. Et ce serait contraire à mes convictions. On peut dire que je ne crois à rien. Ni à la religion ni à l'astrologie ni à la réincarnation ni à la superstition.

-Il reste combien de personnes sur votre liste?

-Voilà un autre problème: je n'en ai aucune idée. Sydney Pollack est mort, donc je peux le biffer. Mais les autres, je ne sais pas. Il y a sûrement des gens que j'ai oubliés. Avant que j'aie un ordinateur, j'ai écrit certains textes dont je n'ai plus copie. Alors, je vais peut-être arriver au bout de la liste sans le savoir.

-C'est absolument fascinant.

-Vous trouvez?

-En même temps, on sait très bien que ça ne tient pas debout.

-C'est ce que je me dis. Alors, avant d'arriver au bout de la liste, je vais vous demander de traduire d'autres nouvelles.

-Je suis disponible. J'aime beaucoup faire ce travail. Vous avez rencontré des gens de votre liste, dernièrement?

-Ça doit faire presque un an, je crois.

-Qui?

-Le commandant Piché, au Salon du livre. J'en avais parlé dans un roman publié un an auparavant.

-Excusez-moi de mon indiscrétion. Vous vivez seul?

-Oui.

-Votre femme?

-On a divorcé il y a plus de quinze ans.

-C'était la première?

-Oui. Il ne se passait plus rien entre nous.

Odile hésite avant de poser la question qui lui brûle les lèvres.

-Vous croyez que le désir peut rester vivant toute la vie? poursuit-elle, à mi-voix, comme si elle craignait de demander. Pour une même personne, je veux dire.

-Sommes-nous idéalistes en pensant que oui?

-Probablement.

-Alors, nous sommes vraiment dans le champ.

-Pourquoi?

-J'entendais l'autre jour un expert. Il donne des conférences aux jeunes et leur explique que les hormones sécrétées par le coup de foudre durent dix-huit mois.

-Donc, nous sommes vraiment, vraiment dans le champ, conclut Odile en riant.

Ils restent silencieux, se regardant en souriant. Odile voudrait bien qu'Édouard ne parte pas, mais la soirée achève, il est déjà près de minuit.

-Une petite grappa sur la terrasse? offre-t-elle. La nuit est belle.

Elle devine qu'il aimerait accepter, mais il lui répond plutôt:

-Écoutez, il est tard. Je pense que je vais y aller. On se reprendra.

-Je le souhaite, s'entend dire Odile.

-Je peux appeler un taxi?

-Oui, évidemment.

Après le téléphone, elle le raccompagne à la porte. Au moment où elle lui tend la main, il se penche vers elle et lui donne un baiser sur la joue.

-Bon, alors, bonsoir, dit-il, rougissant comme un adolescent surpris par sa propre audace. Merci encore, j'ai passé une très belle soirée.

-J'ai passé une magnifique soirée, moi aussi. À bientôt.

-Ah! J'allais oublier. Je vous ai apporté une autre nouvelle. Je crois que vous serez contente.

-Merci beaucoup.

«Quel homme fascinant, quand même», se dit Odile, un instant après avoir refermé la porte. Elle laisse le temps au taxi de repartir, puis elle sort sur sa terrasse. Elle n'a pas du tout sommeil. Elle sent encore la douceur des lèvres d'Édouard Rousseau sur sa joue. Elle danse, les bras écartés, tournant sur elle-même, riant toute seule. «Quelle adolescente je suis!», songe-t-elle. Trop excitée, elle rentre et décide de téléphoner à sa fille.

-C'est mieux d'être important, entend-elle.

-Il est charmant.

-Qui?

-Mon écrivain. Il sort d'ici.

-Vous avez déjà couché ensemble?

-Mais non. J'ai quand même quelques principes.

-Appuyez-vous sur vos principes, disait je ne sais plus qui...

-Ils finiront bien par céder, je sais.

-Mais, maman, il est vieux.

-Non. Tu me vois avec un gringalet de trente-cinq ans?

-Pas vraiment, non.

-Édouard...

-Parce que tu l'appelles seulement Édouard, maintenant?

-Pas devant lui, non. Édouard, donc, est mince et soigné. Il n'a pas engraisé de la face, comme tu dis.

-Est-il beau?

-Il est prévenant.

-Je répète, maman: est-il beau?

- Oui, là, il est très beau.
- Bon, enfin, la vraie vérité! Tout le reste est littérature. Tu me laisses dormir, maintenant?
- Il m'a embrassée.
- C'est incroyable. On dirait que c'est toi l'adolescente et moi la mère à qui tu apprends que ton premier chum t'a embrassée.
- Je suis tout excitée.
- Ça va passer, crois-moi.
- Tu es donc casseuse de party!
- Je travaille demain, maman. Bonsoir.
- Bonne nuit, ma chérie. Je t'aime.

Elle pose le combiné, ressort sur sa terrasse et reste là à contempler le ciel. Une étoile filante griffe le firmament et elle se prend à formuler un vœu. «Je suis vraiment une adolescente!», murmure-t-elle. Puis, elle se souvient: la nouvelle! Elle va la récupérer et retourne sur la terrasse. Elle déploie le parasol pour se protéger du serein, allume la lampe de table et s'installe. Ça semble une suite de la première nouvelle qu'Édouard lui a envoyée. Que se passera-t-il donc, maintenant? Le cœur battant, elle lit:

Si par une nuit d'hiver une voyageuse (2)

- Tu n'y es pas du tout, murmure-t-elle.

Mon souffle devient court, la tête me tourne et un vent de panique se lève au creux de mon ventre. Comment ne pas frémir en entendant ces mots? Moi qui pensais avoir appris, qui croyais finalement bien faire, je ne sais alors plus rien, j'en oublie même mon nom. Après toutes ces années, semble-t-elle dire, tu ne sais pas encore.

- Non? dis-je en avalant difficilement.
- Qu'est-ce que tu as? demande-t-elle.
- Moi? Rien.
- Tu sembles déstabilisé.

J'ai toujours détesté ce mot. En fait, ce que je n'aime pas, c'est qu'on applique ce mot à l'être humain. Ce mot vient du vocabulaire politique ou économique, et il a sans doute été emprunté par les psychologues. Comme l'horrible *résilience*. Les psychologues manquent-ils tellement de vocabulaire français qu'ils empruntent continuellement à l'anglais? Ou ils lisent seulement des livres en anglais? Ou alors ils sont simplement ignorants et répètent ce que disent les autres. Pourquoi *résilience*, anglais et si passif, au lieu de *ténacité*, français et tellement actif? Pourquoi l'affreux *déstabilisé* au lieu de *désarçonné*, tellement naturel, tellement français?

Un homme qui tient une femme entre ses bras et qui entend ces mots, *tu n'y es pas du tout*, reçoit un tel choc qu'il tombe de cheval justement.

- Non... Oui, euh... je suis un peu démonté.
- Ça ne paraît pas, souffle-t-elle, remuant son bassin et mordillant mon cou.

Là, je suis vraiment mêlé.

- J'y suis ou j'y suis pas?
- Pas du tout.
- Mais tu sembles... aimer...
- Mais de quoi parles-tu?
- Tu dis que je n'y suis pas du tout.
- Non, tu n'y es pas du tout.
- Mais alors...
- Alors quoi?

-Je ne comprends rien, dis-je.
 -Tu parais décontenancé.
 -Quel homme ne le serait pas quand une femme, au beau milieu, lui dit: *tu n'y es pas du tout?*
 -Tu pensais que je parlais de ça, maintenant, entre nous?
 -Évidemment.
 -Mais les hommes ne pensent donc qu'à ça?
 -Quand une femme entre nos bras dit: *tu n'y es pas du tout*, à quoi veux-tu qu'on pense, sinon qu'on n'y est pas du tout, justement?
 -Vous êtes donc si fragiles?
 -Dans ces choses, oui.
 -Mais, tu es un amant extraordinaire.
 -Alors, pourquoi tu me dis: *tu n'y es pas du tout?* Tu ne peux pas savoir la panique que tu as déclenchée en moi.
 -Pauvre chou, tu es adorable et je veux faire l'amour avec toi toujours, toujours.
 -Donc, je n'y suis pas du tout, mais dans quel domaine?
 -La Grande Ourse.
 -Qu'est-ce qu'elle a, la Grande Ourse?
 -Je la vois, justement, par cette fenêtre dont tu parles dans ton texte.
 -Ah, elle est là?
 -Oui.
 -Pendant qu'on fait l'amour, tu regardes le ciel?
 -Bon, il se sent encore menacé.
 -Ben là...
 -Tu me fais voir des étoiles, c'est extra, non?
 -Oui, j'imagine.
 -Ce n'est pas un chariot avec des marches derrière, comme tu dis dans ton texte avec ta mère.
 -Non?
 -Non.
 -C'est quoi, alors?
 -Tu ne vois pas?
 -Non, je te regarde, elle est dans mon dos.
 -Idiot. Tu sais comment elle est faite, non?
 -Oui.
 -Donc tu n'as pas besoin de la voir.
 -Alors j'ai écrit tout ce texte et tu me dis maintenant que je suis dans les patates avec mon chariot?
 -Ton chariot et les marches pour monter sont trop penchés par en arrière, il me semble.
 -Tu trouves?
 -Oui. La Grande Ourse est presque à la verticale. Tu ne vois rien d'autre?
 -Puis-je me retourner?
 -Oui, mais ne me quitte pas.

Pivoter avec une femme assise sur soi n'est pas évident. Il me faut d'abord m'allonger puis, m'appuyant sur mes coudes, soulever mon bassin par petits coups, sans me séparer d'elle, pour placer mon corps parallèle à la fenêtre. Pendant ces sauts de puce, elle appuie ses mains sur mon thorax, évidemment, pour ne pas perdre l'équilibre. Elle a beau ne pas être lourde... Après quelques moments, beaucoup d'efforts et deux ou trois fous rires, nous voilà dans la bonne position.

-Regarde bien, dit-elle.
 -Je regarde, dis-je, contemplant plutôt les deux magnifiques globes incarnats de sa poitrine.
 -Pas moi, la Grande Ourse.
 -J'aime mieux ces belles planètes, dis-je, tendant les mains.
 -Pas touche. Regarde le ciel.
 -Bon, je regarde, dis-je, tournant la tête vers la gauche.

-Ton chariot penché par en arrière...

-Oui?

-En fait, c'est un losange.

-Si tu veux, dis-je, prêt à tout concéder.

-Ce n'est pas *Si je veux*, c'est comme ça.

-D'accord, c'est comme ça, capitulant tout de suite et me relevant pour prendre sa bouche.

-Tout doux. Dis-moi que c'est un losange.

-Oui, c'est un losange.

-Tu es gentil. En fait, si tu regardes bien, ça ressemble davantage à un cerf-volant.

-Pas mal, dis-je, en jetant un autre coup d'œil vers le ciel.

-Et les trois étoiles derrière, comme tu dis...

-Oui?

-C'est la corde qui tient le cerf-volant.

-Oui, oui, je vois.

-Cette corde est-elle tendue?

-Non.

-Elle décrit même une ligne brisée.

-Effectivement.

-Donc plus personne ne tient la corde du cerf-volant. Le cerf-volant s'élève dans le ciel, abandonné à lui-même.

-Mais tu as tout à fait raison, dis-je, tellement séduit par son explication que je commence à me dégager.

-Mais que fais-tu?

-Je veux regarder comme il faut.

-Mais tu veux me laisser comme ça, au beau milieu?

-C'est de ta faute, avec ton cerf-volant, dis-je, me libérant pour me lever et me diriger vers la fenêtre.

-Et il se lève en plus? Quel mufle!

-Excuse-moi, ton explication est tout à fait juste, ce n'est pas un chariot, c'est un cerf-volant, dis-je maintenant, debout devant la fenêtre.

-C'est bien beau, les étoiles, mais moi?

-Quoi toi?

-Tu me laisses toute seule.

-Je devrai écrire un autre texte.

-Pas tout de suite, j'espère?

-Non? Ce serait vraiment le temps pendant que l'inspiration est là.

-Mais tu n'y es pas du tout.

-Bon, encore cette phrase.

-Non, tu n'y es pas du tout. Tu ne me laisseras pas comme ça, à moitié du chemin.

-Mais...

-Tu ne comprends pas?

-Non.

-Le cerf-volant.

-Qu'est-ce qu'il a, le cerf-volant?

-C'est moi, maintenant.

-Comment toi?

-Les hommes ne comprennent vraiment rien.

-Je suis fatigué de ces phrases à l'emporte-pièce au sujet des hommes.

-Tu es fâché?

-Un peu.

-Écoute-moi, murmure-t-elle, maintenant toute douce. Tu ne comprends pas?

-Non.

Je l'ai regardée. C'était à son tour d'être incertaine, perplexe, troublée.

-J'étais ton cerf-volant, et tu me faisais monter au ciel. Maintenant, tu m'as abandonnée. J'ai besoin d'être rattachée à toi pour m'envoler. Viens.

J'ai tourné le dos au ciel, aux étoiles, à la Grande Ourse, au monde entier.

À la fin de sa lecture, Odile dirige son regard vers les étoiles. Elle se lève et cherche la Grande Ourse dans le ciel. Elle la trouve vers le nord-est. C'est bien un cerf-volant avec la queue pendante, comme le décrit l'héroïne de la nouvelle qu'elle vient de lire. Odile lui envoie un baiser en disant: «Serai-je bientôt cette femme qui monte au ciel comme un cerf-volant?»

Elle revient vers sa chaise longue, éteint la lampe, se couche, étend une couverture sur son corps, ferme les yeux et s'endort.

Chapitre IV

À sa leçon de piano bimensuelle, Odile joue, pour la première fois devant sa professeure, la cantate BWV 208 de Bach, pièce à laquelle elle travaille depuis plusieurs semaines. Le piano semble tellement facile lorsque de grands pianistes exécutent cette transcription qui, selon les interprètes, dure entre cinq et six minutes. Odile a pratiqué beaucoup, ne comptant pas les heures, essayant de la jouer sans faute, mesurant le temps qu'elle prend, cherchant le rythme qui lui convient. Elle a finalement trouvé qu'à son niveau, un peu plus de six minutes représentait le tempo où elle se sentait le plus à l'aise, où elle avait le contrôle de ses gestes, où elle pouvait mettre de l'émotion dans son jeu. Quand elle s'assoit pour jouer devant Maud, elle ressent habituellement de la nervosité. Aujourd'hui, à son grand étonnement, ses mains ne tremblent pas, son cœur ne s'emballa pas. C'est plutôt un grand bonheur qui descend sur elle et qui envahit tout son être.

Elle commence et tout se déroule comme dans un rêve. Elle a l'impression qu'elle pourrait jouer les yeux fermés tellement ses doigts voient les notes. Le rythme est bon, la mélodie parfois si émouvante qu'elle sent ses yeux s'humecter. À la fin, elle ralentit, ses doigts touchant à peine le clavier, maintenant la pédale au fond pour prolonger les derniers accords. Après quelques secondes, elle retire ses mains, libère la pédale et laisse le silence s'installer. Sa professeure ne dit rien, attendant qu'Odile la regarde. Celle-ci ne bouge pas, émerveillée d'avoir pu jouer toute la pièce sans se tromper. Finalement, elle se tourne vers Maud, heureuse comme une enfant, s'applaudissant elle-même tellement elle est contente.

-Tu n'as jamais joué comme ça, dit Maud.

-C'était bien? demande Odile, émerveillée d'avoir pu réussir ce qui ressemble à un sans-faute.

-C'était mieux que bien. Il t'est arrivé quelque chose?

-Euh... non, rien de spécial, balbutie Odile.

-Déjà, quand tu es entrée, tu avais un air que je ne t'ai jamais vu.

-Ah!

-Il ne t'est vraiment rien arrivé? Tes cheveux, tes yeux, ta démarche, ta façon de jouer, même... tout est différent. Excuse-moi d'être directe. Tu es amoureuse?

Odile est soufflée par la question.

-Euh..., commence-t-elle en rougissant.

-Je le savais, dit Maud, tout sourire.

-Je n'y avais pas pensé en ces termes, murmure Odile, les yeux dans l'eau.

-Ne pleure pas, c'est magnifique.

-C'est un écrivain. Je traduis certaines de ses œuvres en anglais. Je l'ai vu seulement deux fois. Il est venu souper chez moi il y a quelques jours.

-Ça s'est bien passé?

-Pendant la soirée, il parlait et, à un moment donné, je crois que je me suis rendu compte que je tombais en amour. Mais de se le faire dire par quelqu'un d'autre, on dirait que ça devient plus réel, davantage vrai.

Au sortir de sa leçon, Odile doit se retenir pour ne pas valser jusqu'à sa voiture. Ce sont souvent des étrangers qui nous connaissent le mieux, qui remarquent tout de suite un changement que nos proches ne voient pas. Comme ces satellites qui, prenant des photos à des centaines de kilomètres de la terre, nous montrent, enfouis dans le sol que nous foulons tous les jours, des trésors que nous ignorions.

Chapitre V

-Allo? dit Odile en décrochant le téléphone.

-Bonjour, petite sœur.

-Jean-Pierre! Tu es revenu quand?

-Il y a quelques jours.

-Tu vas bien? Tu as fait un beau voyage?

-Oui. Madrid est toujours aussi magnifique.

-Et les Espagnoles?

-Toujours aussi belles. En Espagne, on redécouvre que les femmes ont des jambes et des seins. Et elles ne se gênent pas pour les montrer. Sur les plages, elles se promènent les seins nus, et pas seulement des jeunes, des vieilles femmes, aussi. Je trouve qu'elles ont une attitude très saine sur ce sujet. Tu serais très heureuse sur ces plages. Mais...

-Il y a toujours un mais, n'est-ce pas?

-Oui. Elles fument toutes.

-Ouach!

-Oui, très ouach! Coudonc, y paraît que t'as un nouveau chum?

-Bon! Qui t'a dit une chose pareille?

-Ta fille. Je suis allé faire quelques menus travaux, hier, chez elle et elle m'a un peu raconté ta vie.

-La chipie! Attends que je lui parle! Je l'ai vu deux fois, ce type. C'est un écrivain qui m'a contactée pour des traductions.

-Je te taquine, tu sais bien. Comment s'appelle-t-il?

-Ma pie de fille ne te l'a pas dit?

-Elle m'a seulement dit Gérard quelque chose.

-Gérard... vraiment! J'ai un style pour sortir avec un Gérard?

-Peut-être pas, rit son frère.

-Il s'appelle Édouard Rousseau.

-Hum!

-Quoi, hum?

-Quel âge?

-Début soixantaine.

-Ce nom me dit quelque chose.

-Depuis quand tu fréquentes les auteurs québécois?

-Il me semble que papa en avait parlé un jour.

-Quand donc? s'écrie Odile. Je sais que tu as une mémoire d'éléphant, comme papa, mais quand même.

-Ce n'est pas quand le Parti Québécois a pris le pouvoir?

-Quand je lui avais récité *Speak White*?

-C'est ça, non? C'est lui qui a écrit ce texte?

-Non.

-Alors, c'est quelque chose qui s'est passé à ce moment-là.

-Tu es certain?

-Pas mal, oui. Il me semble que papa avait vu son nom quelque part.

-Comment se fait-il que je ne me souviens pas de ça?

-Tu étais trop jeune ou... en amour!

-C'est ça, ris de moi.

-Demande à ton autre frère.

-Raymond? Je ne lui parle plus depuis longtemps.

-Moi non plus, d'ailleurs. Dans son cas, il s'est peinturé dans un coin, comme on dit en anglais.

-C'est gentil de me téléphoner. Tu devrais venir me voir aussi.

-Bientôt.

-Tu dis toujours ça.

-Hasta luego, la petite.

- La petite!!! J'ai cinquante-et-un ans.
- Pour moi, tu en as toujours dix-sept. Y'a pas encore touché à pock, ton écrivain?
- Non. Ma fille et toi êtes pareils: vous pensez seulement au sexe.
- Y'a que ça dans la vie, petite sœur.
- Je sais, frérot. Ciao.

Odile ferme la ligne et se surprend à réfléchir: «Édouard Rousseau serait donc passé une deuxième fois dans ma vie: la première lors de la Nuit de la poésie, en 1970, et la seconde en 1976. C'est quand même incroyable».

«Il y a une seule solution», murmure-t-elle, résignée. La plupart du temps, elle s'arrange pour éviter ces occasions, mais cette fois, elle devra y passer. Elle se rend au sous-sol, dans la chambre à débarras. Quand elle a affaire dans cette pièce, elle évite de jeter un coup d'œil dans la direction de la boîte, assez volumineuse sans être lourde, contenant des choses ayant appartenu à son père. Si ses yeux se posent sur la boîte, même un instant, les larmes se mettent à couler tout de suite et elle ne peut plus s'arrêter. Elle n'a donc jamais vraiment inventorié le contenu de la boîte. Chaque année, depuis la mort de son père, elle repousse la décision de faire l'inventaire complet de ces souvenirs. Aujourd'hui, elle est obligée, mais elle va se limiter au strict minimum.

Arrivée dans la pièce, elle ne perd pas de temps. La boîte tout de suite localisée, elle s'en empare d'un geste décidé, éteint, ferme la porte, grimpe les marches et se dirige vers le salon. Elle pose la boîte par terre, s'assied en indien selon son habitude et entreprend de sortir tous ces objets que ni elle ni ses frères ne savaient que leur père avait conservés: cartes postales envoyées de leurs lieux de voyage, petits cadeaux rapportés, des photos d'elle et de ses frères au chalet, sur la patinoire derrière la maison, à vélo, avec les tantes, les oncles, leur graduation, les mariages de ses frères et les siens, les baptêmes, etc. Elle classe le tout sur le plancher autour d'elle: photos à gauche, babioles devant, souvenirs à droite. Après une bonne demi-heure où elle doit à plusieurs reprises se secouer pour sortir de sa rêverie et continuer son exploration, ses yeux se posent sur une boîte à chaussures couchée au fond de la boîte. Elle l'ouvre et y découvre des coupures de journaux, toutes jaunies, des articles de revues, des lettres de toutes sortes, regroupés par année, que son père avait gardés. Pourquoi? se demande-t-elle. Chaque paquet est daté à la main, de cette écriture qu'elle connaît si bien, inclinée vers la gauche. «Pauvre papa», dit-elle en étouffant un sanglot. Son frère lui a parlé de 1976, au moment où le Parti Québécois a pris le pouvoir. Elle va directement à cette année. Le paquet n'est pas volumineux. Elle défait l'élastique et parcourt des yeux les coupures, cherchant seulement une signature, un nom, son nom. Soudain, au bas d'une de ces coupures, elle lit: Édouard Rousseau. Son cœur s'arrête: «Mon Dieu, murmure-t-elle, c'est vrai». Elle reconnaît l'écriture de son père, qui lui tord l'âme, avec la date: La Presse, 1/11/76, notation française en vigueur à l'époque, remplacée aujourd'hui par celle qu'on dit internationale et qui est simplement la notation anglaise. Tremblant de partout, grelottant, elle commence à lire. La Presse avait titré: En quête de l'art véritable.

«L'accession d'un groupe humain à un état bourgeois a toujours pour conséquence une certaine stérilité biologique. Cette dénatalité a pour effet d'augmenter la valeur de l'individu, qui devient plus important que la masse dont il est issu. Quand l'individu privilégie sa vision du monde contre celle de l'humanité, on l'appelle un artiste, si ses moyens d'expression sont socialement acceptés.

L'art est donc toujours bourgeois puisqu'il implique une distance par rapport au réel, retrait de ce réel pour tenter de le saisir, de le montrer. La représentation ainsi obtenue s'appelle traditionnellement œuvre ou création, et celui qui y appose sa signature reçoit le nom d'artiste ou de créateur.

Orson Welles, dans son film Vérités et mensonges, s'est interrogé sur le sens profond de cette signature, et la dernière image du film, montrant la cathédrale de Chartres, proposait une réponse. Construite par les mains anonymes de générations successives, sans signature, la cathédrale de Chartres est pourtant une œuvre d'art. Et Orson Welles se demandait si ce n'était pas là l'art véritable, le seul, celui qui n'a pas d'auteur, celui qui sort plutôt de la multitude anonyme, de la multiplication patiente de l'effort quotidien, parcellaire, éloigné de toute vision d'ensemble, humble. L'art authentique, c'est alors, non plus les œuvres individuelles, si grandes et si géniales soient-elles, mais la vie elle-même, le travail de la masse humaine, ce grouillement sans nom à travers les siècles, la vie qui se transmet d'homme à homme, dans la petitesse et la grandeur du quotidien. Paradoxalement, dans ce contexte, l'art traditionnel de la représentation signée devient presque un

signe de stérilité. La vraie fécondité, la seule, ne peut être alors que la chaîne biologique, obstinément perpétuée par l'homme, indépendamment des conditions extérieures, toujours recommencée par chaque couple qui s'unit pour créer la vie.

Le 15 octobre 1976, avant l'aube, est décédé à Oka un homme qui était en ce sens un artiste éminent. Pendant cinquante ans, il a été ce que l'on appelait anciennement, et qu'on appelle encore aujourd'hui, nostalgiquement, un médecin de campagne, un médecin de famille.

Sorti en 1926 de l'université Laval avec une moyenne de 97% pour ses cinq années de médecine, cet homme, apparemment promis à un brillant avenir, était allé s'installer à Oka, petit village des Laurentides, et il y est resté cinquante ans à soigner les gens, à essayer de corriger la vie par un travail incessant. Accouchant d'un village entier, puisqu'il a mis au monde deux mille sept cents enfants, ce médecin est sûrement l'une de ces mains anonymes qui, dans la quotidienneté, ont accompli une œuvre profondément créatrice. Pourtant, aucune signature ne le fera passer à la postérité, seuls quelques proches sauront que c'est lui qui a posé telle pierre de l'édifice.

C'est là une injustice profonde, mais c'est là aussi la grandeur de l'être humain. Et je ne peux que songer à mon père, à nos parents, eux aussi gens du quotidien, de courage et de ténacité.

Orson Welles, réfléchissant tout haut à cet anonymat séculaire, rendait hommage, en fin de compte, à cette humanité courageuse qui, malgré les difficultés de la vie, malgré la misère, malgré la mort, continue son chemin, têtue et obstinée, chaque homme prenant le relais de celui qui vient d'abandonner.

N'est-ce pas là le grand art, la vraie grandeur?

Édouard Rousseau, Montréal

Odile a de la peine à se rendre à la fin du texte, à la fois émue à la pensée de son père et touchée par les mots d'Édouard. Elle a reconnu tout de suite son style, cette capacité qu'il a de choisir les mots et d'aligner des phrases qui amènent des larmes aux yeux du lecteur. «Il y a déjà plus de trente ans, se dit-elle, admirative, avant qu'il ne sache écrire, comme il dit dans *L'écrivain analphabète*, il savait écrire».

Elle replace le tout dans la boîte, conservant seulement la lettre d'Édouard. Elle descend la boîte, la remet à sa place dans le sous-sol et remonte à son bureau. «En a-t-il une copie? se demande-t-elle. Peut-être que non. 1976, c'était avant les ordinateurs maison. Je vais transcrire son texte et le lui envoyer». Au bout de quelques minutes, elle a terminé. Elle ouvre la boîte de dialogue.

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet: souvenir

Pièce jointe: novembre76.doc (23ko)

Bonjour, monsieur Rousseau

Reconnaissez-vous ceci?

Odile

Elle clique sur *Envoyer*, se lève et va dans la cuisine. Comme à son habitude, quand elle est émue ou énervée, elle s'asperge le visage d'eau froide. Elle a à peine le temps de s'éponger que le téléphone sonne. Elle court à son bureau.

-Allo?

-Oui, bonjour Odile. C'est moi, dit Édouard, visiblement excité. Où avez-vous trouvé ce texte?

-Dans les papiers de mon père.

-Mais comment?

-Quand j'ai dit votre nom à mon frère, ça lui a rappelé quelque chose qui s'était passé en 1976, juste avant l'élection du PQ.

-C'est extraordinaire. Je n'avais pas de copie de ce texte.
-C'est ce que j'ai pensé. Avant les ordi et pas de complexe *scrapbook*, comme vous m'avez dit au souper chez moi, rigole Odile.
-Exactement. Ce texte porte sur la mort de mon beau-père.
-Vous l'aviez mentionné chez moi, non?
-Peut-être. Il est mort le 15 octobre 1976, un mois jour pour jour avant l'élection du PQ. À l'époque, je m'étais dit que ce n'était pas par hasard.
-Pourquoi?
-C'est comme dans les romans de Balzac. Je parle souvent de Balzac, mais que voulez-vous, c'est le plus grand romancier. Chez Balzac et dans la vie aussi, je crois, les gens ne meurent pas n'importe quand: ils meurent quand ils doivent mourir, quand leur temps est venu. Mon beau-père était partisan de l'Union nationale, de Maurice Duplessis. C'était un homme, et un parti, d'un autre siècle, de ceux que la Révolution tranquille a contestés pour finalement entrer dans le 20^e siècle. Il n'aurait pas compris, je pense, l'élection d'un parti indépendantiste, laïc, progressiste, ouvert sur le monde. Il était très fermé, très conservateur. Lui, représentant le 19^e siècle du Québec, on pourrait dire, est donc mort à l'aube d'une nouvelle ère pour le Québec.
-Je comprends.
-Ce fut une période très difficile pour ma femme et moi. En octobre, elle a perdu son père et sa mère est morte deux mois plus tard, juste avant Noël.
-Pas facile, en effet.
-Après l'enterrement de son mari, ma belle-mère recevait les gens dans son salon et elle leur montrait la coupure de presse contenant ma lettre. Elle était très fière. Elle a pris le lit un mois après et ne s'est plus jamais relevée. Ça fait tellement longtemps, on dirait que c'était il y a deux siècles.
-Vous êtes content d'avoir retrouvé ce texte?
-Oui, beaucoup. On s'est donc frôlés deux fois avant notre rencontre. Quand vous aviez dix ans et quand vous aviez seize ans. C'est absolument extraordinaire.
-Étrange, n'est-ce pas?
-Votre frère a une excellente mémoire.
-Une mémoire d'éléphant, comme mon père. Il se souvient de détails de notre vie, c'est incroyable.
-On était dus pour se connaître, donc. Merci infiniment, Odile, vous m'avez fait un grand plaisir, aujourd'hui.
-Vous n'oubliez rien?
-Euh... je ne sais pas. Quoi donc?
-Vous voulez que je traduise ce texte?
-Eh bien... j'oubliais, en effet. Je ne sais pas... oui, je pense. Vous seriez très gentille de faire ça. Mes petits-enfants pourront le lire en anglais quand ils seront plus grands, si jamais ils veulent savoir qui était leur grand-père.
-OK, ce sera fait. Bonne journée.
-Oui, vous aussi. Et merci encore.

Odile se rassoit à son ordi et tape.

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Jean-Pierre Saint-Germain

CC:

Objet: souvenir

Pièce jointe: octobre76.doc (23ko)

Bonjour Jean-Pierre,

Tu avais raison. J'ai trouvé plein de choses dans la boîte où je garde des souvenirs de papa. La lettre d'Édouard Rousseau y était. Je la lui ai envoyée. Il n'en avait pas de copie.

Odile

Deux minutes plus tard, le téléphone sonne.

-Allo?

-Oui, c'est moi.

-Ah, Jean-Pierre. Ça va?

-Oui, très bien. Tu vois bien que tu ne dois jamais douter de ce que je dis.

-Jamais plus, grand frère.

-Qu'est-ce qu'elle contient cette boîte?

-Tu n'as jamais fouillé dedans?

-Non. Je peux aller la chercher?

-Certainement. Ça va un peu m'arranger. Quand je dois aller dans le débarras, j'essaie d'éviter de la voir, car je pleure à tous les coups. Mais tu me la rapportes, n'est-ce pas?

-Oui, n'aie pas peur. Tu as épluché ce qu'elle contient?

-Non. J'ai simplement cherché 1976.

-Je vais passer tantôt. Tu seras là?

-Oui. Pas de problème.

-À tantôt.

Chapitre VI

En cette fin d'après-midi de juillet, Odile sirote un verre de vin blanc, assise sur sa terrasse. Elle vient de terminer la traduction de deux autres nouvelles d'Édouard. Le matin, elle a traduit la première intitulée *La vieille dame et la mort*. Édouard lui a raconté que, comme souvent, la nouvelle écrite est la conséquence d'un événement réel. Il avait effectivement rencontré la vieille dame dans une réception et lui avait fait un compliment. Le produit final est évidemment autre chose, l'imagination de l'écrivain prenant le dessus pour créer de la beauté et de l'émotion. Quant au titre, il s'inspire d'une pièce musicale de Schubert, intitulé *La jeune fille et la mort*.

La vieille dame et la mort

Elle est couchée sur un lit d'hôpital depuis quelques jours. Autour d'elle, on parle de repos, de patience, on lui adresse des signes d'encouragement.

Toutefois, ce matin, elle s'est éveillée avec cette certitude: *Aujourd'hui, je vais mourir*. Elle est prête. Ce n'est pas sa vie bien remplie qui lui donne cette sérénité. Ce n'est pas non plus le fait qu'elle a été fidèle, qu'elle a aimé son mari, qu'elle a élevé ses cinq enfants du mieux qu'elle le pouvait. Non, ce n'est pas le sentiment du devoir accompli. Ce n'est pas la foi non plus. Depuis longtemps, elle ne pratique plus que par habitude, pour ne pas avoir à répondre aux questions, pour avoir la paix.

À quatre-vingt-trois ans, elle meurt et elle n'a que faire de tous ses souvenirs. En fait, tout cela est maintenant vague dans son esprit. A-t-elle vraiment vécu toutes ces années? Elle n'en est plus certaine.

Se peut-il que je n'aie jamais vécu? se demande-t-elle. Se peut-il que tous ces gens qui m'entourent, cet homme près de moi, qui me tient la main, et tous ces autres plus loin, ces femmes tristes, si âgées, plus âgées que moi, il me semble, se peut-il que j'aie rêvé tout ça? J'ai l'impression que je ne les connais plus, que je n'ai plus rien à leur dire. Ils m'ennuient, en fait, je trouve leur conversation tellement pénible. On dirait que c'est eux qui sont morts, ils n'ont pas d'enthousiasme, pas de gaieté, pas de vie. Je suis plus vivante qu'eux.

Son mari est là, avec sa petite moustache d'une autre époque, toujours souriant, auprès d'elle depuis plus de soixante ans. Il y a aussi ses sœurs, quelques-uns de ses enfants, mais pas de petits-enfants ni d'arrière-petits-enfants. On lui a donné toutes sortes d'explications pour justifier leur absence, mais elle connaît très bien la raison: on ne veut pas leur montrer la mort en face. *C'est l'époque, se dit-elle, ce refus de la mort, ce refus de la réalité, ce puritanisme insidieux de la modernité.* Elle ferme les yeux et se laisse aller.

S'est-elle assoupie? Il lui semble qu'elle s'éveille d'un court sommeil. Les gens se sont déplacés dans sa chambre, et elle n'a rien entendu. Ils sont maintenant près de la fenêtre, marmonnant entre eux, l'air compassé. Elle ne dort plus, mais elle garde les yeux fermés. Elle veut la paix, elle veut pouvoir retrouver cet unique souvenir qu'elle chérit maintenant, le seul qu'elle veut revivre, une dernière fois. Ensuite elle pourra mourir. Voilà, elle voit maintenant la suite, et la fin: lorsqu'elle aura retrouvé ce souvenir, lorsqu'elle l'aura revécu, elle mourra.

Elle veut éviter tous ses autres souvenirs, elle veut s'en débarrasser, ils sont devenus un obstacle à sa rêverie. Ce qu'elle cherche, c'est cette émotion qu'elle a ressentie il n'y a pas longtemps, cette ultime fois où elle a senti battre son cœur, si vivace, si vivant, si jeune, intact, vierge, immortel. Aujourd'hui, elle sait que c'était déjà la mort qui l'avait frôlée, touchée, même.

C'était il y a deux mois. Elle était avec son mari à une fête. Mon Dieu, toutes ces fêtes de personnes âgées, comme elle en avait vécu. Elle s'était préparée par routine, par habitude. *Encore une fête de vieillards, s'était-elle dit en soupirant.* À leur arrivée, ils avaient salué des gens, serré des mains, elle avait reçu des baisers sur les joues, comme d'habitude. *Dieu que c'est ennuyant, s'était-elle dit.* Puis ils avaient été invités à rejoindre des amis qui les attendaient pour l'apéritif, quelque part, dans une suite privée.

Les visiteurs dans sa chambre sortent un par un, elle est si heureuse qu'ils s'en aillent tous, elle

pourra rêver en paix. Voilà, le dernier ferme doucement la porte.

En même temps, dans son souvenir, la porte de la suite s'ouvre et elle entre. Elle le revoit très clairement, cet homme d'à peine soixante ans, un gamin, vraiment, qui les avait accueillis, elle et son mari, et qui lui avait dit:

-Vous êtes tellement belle.

Elle l'entend encore, elle revoit ses yeux, ce souvenir occupe tout son esprit, si clair, éclatant, lumineux, un soleil. Voilà ce qu'elle veut revivre, cet instant où il lui a dit ces mots: *Vous êtes tellement belle*. Son cœur avait sauté un battement, plusieurs battements. C'était tellement inattendu, il y avait tellement longtemps qu'un homme lui avait offert un tel compliment qu'elle avait senti naître dans son ventre ce puissant désir.

Dans son demi-sommeil, elle sourit. Elle est seule, elle va mourir, mais elle est heureuse. En fait, elle n'est pas seule, elle est avec son amant. Cet instant où il lui avait tenu la main, elle l'avait regardé et lui avait dit:

-Je t'embrasserais bien... et tu sais très bien comment, n'avait-elle pu s'empêcher d'ajouter.

Comment avait-elle pu se retenir de le prendre dans ses bras et de l'embrasser là, longtemps, devant tous ces gens? Pourquoi ne l'avait-elle pas fait? Pourquoi?

Elle s'approche de lui. Il la regarde en souriant, ouvre ses bras. Elle voit sa bouche qui avance vers elle, elle lui offre la sienne.

Elle entend une rumeur dans le corridor.

Mon dieu, ils reviennent, se dit-elle. *Vite, aime-moi. Au diable tous ces gens, même mon mari. Prends-moi!*

Il s'approche, se colle contre elle, embrasse sa bouche. Jamais elle n'avait cru pouvoir revivre de tels moments.

Elle entend des froufrous près de son lit; ils sont là, tous. *Que vont-ils dire?*

Elle n'a plus chaud, elle n'a plus froid. Elle sent son amant en elle, elle sait qu'il ne la quittera plus jamais.

-Elle a l'air tellement bien, entend-elle à son chevet.

-Elle dort?

-Oui, je pense.

-Elle sourit, dit un autre, son mari peut-être.

Elle est morte. Son cœur ne bat plus. Il s'est arrêté lorsque son jeune amant l'a prise.

Après le lunch, un ou deux téléphones à des amies, Odile a fait une petite marche. Dès son retour, elle a entrepris la traduction de la seconde nouvelle. «Celle-ci est inventée du début à la fin, lui a confié Édouard. Rien de ce qui s'y passe n'est réellement arrivé. La seule chose vraie est que je fais du ski de patin depuis plusieurs années dans le parc linéaire des Laurentides».

Les eaux de mars

Ils s'étaient rencontrés dans le parc linéaire du *Petit train du nord*, la piste de ski de fond qui serpente de Saint-Jérôme à Val-David.

Lui effectuait généralement le trajet suivant: départ à Sainte-Adèle, km 32, au croisement de la route 370 et du parc linéaire, montée jusqu'à Val-David, km 42, et retour, plus ou moins 20 kilomètres, trois ou quatre fois par semaine. Lorsqu'il se sentait bien, il descendait quelques kilomètres de plus vers Mont-Rolland, d'où il devait revenir évidemment, augmentant son trajet à 25 ou 26 kilomètres. D'autres fois, au retour de Val-David, il arrêtait à Val-Morin, km 38, retournait au kilomètre 42 et redescendait vers son point de départ, pour un total d'environ 28 kilomètres.

Elle, il l'avait vue passer à quelques reprises, parfois dans le même sens, parfois en sens inverse. Il avait noté ses cheveux blonds libres, un simple bandeau protégeant ses oreilles du froid, son visage fin, triangulaire, des lunettes de soleil cachant sans doute de beaux yeux, la souplesse

féline de ses mouvements. Peut-être l'avait-elle remarqué aussi. Tous les hommes se posent la même question, mais avec les femmes, comment savoir?

Ce matin-là, il l'avait rejointe juste après le km 33. Entendant arriver quelqu'un derrière, elle s'était rangée sur sa droite afin de laisser la voie libre, mais lui, l'ayant reconnue et enfin seul avec elle, avait décidé de la suivre, au milieu du silence de la forêt, dans la lumière tamisée par les arbres bordant la piste. À cette heure, il n'y avait personne, sinon elle et lui. Le mercure oscillait entre moins cinq et moins dix, température idéale pour le ski de patin. Le fartage, impeccable, assurait une glisse parfaite. C'était vraisemblablement le dernier week-end pour faire du beau ski et il se comptait chanceux d'être finalement en sa compagnie.

Restant derrière elle, il avait réglé sa cadence sur la sienne et, après quelques instants, comprenant qu'il ne voulait pas la doubler, elle s'était replacée au centre de la piste. De toute façon, elle maintenait un bon rythme et il n'y a pas plus grande griserie que le ski de patin à deux: en synchronisme parfait, on plante les bâtons, on se propulse sur le ski gauche puis, profitant de cet élan, on transfère le poids sur la jambe droite et on glisse sur le ski droit. On inspire en glissant sur le ski droit, on expire en poussant avec les bâtons et en glissant sur le ski gauche. Gauche, droite, gauche, droite: sur le plat, on règle l'allure pour ne pas s'essouffler et, peu à peu, on ne sent plus l'effort, on atteint le nirvana et on se déplace avec la grâce d'un pur esprit.

Vers le km 34, on se trouve sur une ligne droite entre des arbres puis, au sortir de ce passage couvert, on entrevoit une clairière au sommet de la montée. On arrive bientôt à une courte passe entre deux rochers qui met fin à l'ascension. Après ce bref défilé, les skieurs, qui grimpent depuis deux kilomètres s'ils sont partis de la route 370, se redressent pour relaxer un peu. La piste descendant doucement sur quelques dizaines de mètres, ils se laissent porter, profitant de l'erre d'aller, et les muscles des cuisses cessent de chauffer pendant un moment.

Elle s'était retournée et lui avait souri en disant:

-Vous voulez passer?

-Non, c'est très bien comme ça.

Après le km 35, il y a une belle ligne droite où on se retrouve presque sur le plat, et ils reprirent ce rythme commun, jambes et bras en accord, tangage, bercement, deux corps s'imitant, se répétant, copies conformes, exacte chorégraphie. Au km 37, on arrive au lac Raymond où il vente toujours un peu. Il faut alors se pencher davantage, s'asseoir un peu plus sur ses skis, pour lutter contre le vent de face, et il lui avait dit:

-Laissez-moi passer devant, je vais vous couper le vent.

Ravie de sa prévenance, et aussi de cette occasion de le suivre et de l'examiner à son tour, elle avait accepté. Il était mince, souple, agile, puissant. Simplement à le voir skier, elle savait qu'il aurait pu aller beaucoup plus vite qu'elle. Elle comprit évidemment qu'il voulait skier avec elle, et sans doute flirter. Pourquoi pas? se dit-elle.

À Val-Morin, au km 38, on doit arrêter et enlever ses skis pour traverser la route. Ce faisant, on reprend un peu son souffle.

-Je vous ai déjà vue, je crois, sur cette piste, avait-il commencé, en train de défaire ses fixations.

-Oui, je viens toutes les fins de semaine.

-Il me semblait, aussi.

-Je ne me souviens pas vous avoir vu, pourtant, ajouta-t-elle, lui adressant son plus beau sourire, les yeux toujours cachés derrière ses verres fumés.

Elle resplendissait dans le soleil matinal. Elle pouvait avoir une quarantaine d'années, estimait-il, cet âge où elles sont en pleine possession de leurs moyens, où elles se savent belles, attirantes, où elles sont de plus en plus séduisantes, de plus en plus charmantes.

-J'y suis aussi toutes les fins de semaine, et parfois même la semaine, avait-il répondu, tout en se disant qu'elle mentait tellement bien qu'elle en était encore plus adorable. Généralement, le samedi et le dimanche, vers 9 h 00 et même avant, pour éviter les marcheurs.

-Effectivement, les marcheurs gâchent toute la piste, il vaut mieux passer avant eux.

-Vous connaissez la rivière Doncaster?

-De nom, oui.

-Demain matin, si vous voulez, je vous y emmène. Vous verrez, c'est très exigeant, mais c'est superbe. Vous venez demain?

-Peut-être.

-On annonce un soleil magnifique, insista-t-il.

-Écoutez, je ne sais pas. Pour l'instant, j'arrête ici, je dois retourner à Sainte-Adèle. Au revoir.

Il n'eut pas le temps de rajouter une parole qu'elle était déjà repartie, rapide, gracieuse, volant littéralement sur la neige, mince silhouette bleuâtre aspirée bientôt par toute cette blancheur scintillante. Cent mètres, et voilà, il ne la voyait plus, elle avait tourné à gauche et il se retrouvait seul, déçu, un peu vide.

Lorsqu'on fait du ski de patin et qu'on arrête, il est toujours difficile de repartir. Pendant qu'on skie, même si c'est très exigeant, on atteint éventuellement une zone de confort, un deuxième souffle, comme on dit, et il semble qu'on pourrait skier sans fin, sans jamais se fatiguer. La vitesse acquise abolit la gravité et donne la sensation de voler. Repartir demande donc un gros effort pour relancer son poids vers l'avant, pour vaincre l'inertie.

Il décida de ne pas changer sa routine et traversa la route. De l'autre côté, il remit ses skis et reprit sa promenade vers Val-David. Il avait perdu un peu de son entrain, mais peu à peu, il retrouva cette griserie, cette sensation de bien-être qu'il aimait tant.

À Val-David, il arrêta pour reprendre son souffle, mais au bout de quelques minutes seulement, le petit froid transperçant sa mince combinaison trempée de sueur, il sut qu'il était temps de repartir. Le retour se fit rapidement. Il jetait quand même un coup d'œil sur chaque skieuse qu'il croisait. Tout à coup elle serait revenue. Il aperçut bientôt le panneau du km 34, qui marque le début de la descente finale vers le km 32, et il put se laisser aller à fond, retrouvant comme chaque fois cette impression d'échapper à la gravité, à son état de simple mortel. Il arriva à regret à la fin de son parcours, enleva ses skis en pensant à cette belle skieuse qu'il espérait bien revoir le lendemain.

Dimanche matin, il est là vers 8 h 30. C'est une autre magnifique journée: soleil aveuglant, pas un souffle de vent, neige parfaite. Profitons-en pendant que ça passe, se dit-il. Mars est imprévisible. Il fait ses exercices d'échauffement, vérifie son équipement, jetant parfois un coup d'œil vers le stationnement. Viendra-t-elle? Tout à coup, il voit une voiture arriver. Son cœur s'emballe, c'est elle. Elle descend, attrape ses skis et se dirige vers la piste.

-Bonjour, dit-il.

-Bonjour, répond-elle.

-Vous allez bien?

-Oui, très bien, merci. Et vous?

-Oui, très bien, merci. Vous venez à la Doncaster?

-Je ne sais pas. C'est difficile?

-Oui, assez. En fait, je dois dire très difficile, mais il n'y a jamais personne. Surtout pas de marcheurs. Et, quand on arrive au haut de la colline, c'est vraiment magnifique.

-D'accord. On y va.

Ils partent lentement, lui devant, réglant la cadence. La piste passe sous le saut-de-mouton de la route 370, puis remonte, et on se retrouve bientôt sur un faux plat qui descend en pente douce vers Mont-Rolland. Il y a trois kilomètres à faire pour se rendre au km 29.

-Ça va? demande-t-il en se retournant.

-Oui, oui, tout va bien. C'est très relax.

-Vous voulez passer devant?

-Non, ça va comme ça, merci.

Ils skient le corps presque droit, se laissant porter par la gravité, faisant le minimum de gestes: on plante les bâtons en faisant osciller légèrement le haut du corps, un peu comme un métronome,

et ça avance tout seul. Ils croisent un ou deux skieurs, toujours en technique patin. Ceux-là savent qu'on doit se lever tôt pour profiter de la piste quand elle est à son meilleur.

Ils arrivent enfin au pied du sentier qui monte vers la Doncaster. Après une petite pause, ils se lancent à l'assaut de la première montée. Celle-ci dure plusieurs dizaines de mètres, mais ils en voient bientôt le sommet et sentent un regain d'énergie. Arrivé à ce premier plateau, il se redresse un peu sur ses skis et se retourne:

- Ça va? Vous voulez arrêter un peu?
- Non, tout va très bien, répond-elle.
- OK, on continue.

Après un plat juste assez long pour reprendre un peu leur souffle, ils attaquent la seconde montée, en cadence, dosant leurs efforts. On doit toujours conserver des réserves.

Deux kilomètres plus loin, après une série de faux plats, ils arrivent à la dernière montée. Un ultime effort, les derniers mètres semblent plus difficiles tellement on a hâte d'arriver, et ils atteignent finalement le sommet. Il n'a pas besoin de lui indiquer: elle découvre, à droite, une rivière qui louvoie lentement entre des hauts-de-forme de neige, tous un peu de guingois, coiffant les îlots rocheux et, tout autour, des conifères pensifs, des feuillus dénudés implorant le ciel, un spectacle à couper le souffle.

- C'est très beau, dit-elle. Ça valait vraiment la peine.

Elle ramène son regard sur lui, ses yeux toujours derrière ses lunettes de soleil.

- Et on est vraiment seuls, ajoute-t-elle, avec un sourire extraordinaire.

Charmé, subjugué, il se demande: *Se joue-t-elle de moi?* Elle sourit toujours. Elle enlève lentement ses lunettes de soleil, en silence, curieuse de connaître la suite. *Les hommes, réfléchit-elle, ils sont tellement maladroits. Il va probablement s'embrouiller, dire les choses de la mauvaise façon, en tout cas, pas de la bonne.*

Lui promène son regard autour, admirant le paysage.

- C'est peut-être la dernière fois qu'on skie cette année.
- Vous croyez?
- Avec le mois de mars, on ne sait jamais.
- Je suis contente d'être venue ici, avant la fin de l'hiver.
- Vous ne m'avez pas un peu détesté pendant la montée?
- Pas vraiment.
- Vous êtes dans une forme splendide. Plusieurs ont abandonné en cours de route.
- Vous en avez amené plusieurs ici?
- Des femmes, vous voulez dire?
- Oui.
- Non. Vous êtes la seule.
- Pourquoi moi?
- Eh bien, si vous voulez savoir la vérité, je vous ai croisée plusieurs fois et je me disais chaque fois: *Allez, vas-y, parle-lui.* Alors hier, quand je vous ai vue skier devant moi...
- Vous avez dit: *Voilà ma chance.*
- Exactement.

Ils se regardent encore pendant quelques instants, sans rien dire.

-C'était vraiment difficile, poursuit-elle, mais, une fois en haut, on oublie tout. Il faut se dépasser, parfois.

- Oui. Dans la vie, il faut oser, n'est-ce pas?

Sur ce, il se penche vers elle et pose un baiser sur sa joue. Un peu étonné lui-même de son audace, il recule, lui jette un coup d'œil, ne sachant à quoi s'attendre. A-t-il commis l'irréparable?

Sifflera-t-elle entre ses dents: *Pour qui vous prenez-vous?* Ou pire: *Pour qui ME prenez-vous?* Mais elle sourit, les yeux maintenant fixés sur sa bouche. Il se penche de nouveau vers elle, lentement, la regardant dans les yeux.

Quelle bouche prend l'autre? Quelle langue s'enroule la première autour de l'autre? Quelle eau se mêle d'abord à l'autre?

Les yeux fermés, il n'entend plus que leurs respirations accordées, comme quand ils skiaient, et la musique de la Doncaster à côté, cristalline, clavier bien tempéré, sonnailles, bélières ou clarines signalant au passage, sur ces routes de Suisse ou d'Italie, la présence d'un troupeau invisible. En même temps, il a le souvenir d'une autre musique, au soleil couchant, à la Barbade, un tintement joyeux qu'il avait pris pour les grelots d'une sleigh. *Les criquets*, lui avait-on répondu quand il avait demandé. Voilà. Sa bouche est un mélange parfait de chaud et de frais, de giboulée et de soleil, d'eau de source et de boisson des tropiques, de musique d'hiver et de musique d'été.

Ils se laissent lentement, ne voulant ni l'un ni l'autre que ce bonheur cesse. Elle sourit toujours; *Tellement, mais tellement belle*, se dit-il, se remémorant la chanson de Richard Desjardins.

-On redescend? demande-t-elle.

-Attention, ça descend vraiment vite. Descendre est plus difficile que monter, tous les chanteurs d'opéra vous le diront.

-Et mettre fin à un baiser est plus difficile que de le commencer, répond-elle, tout sourire, les yeux de nouveau cachés derrière ses lunettes de soleil.

Le lendemain, et toute la semaine qui suivit, il plut. Il ne la revit jamais.

Odile n'a pas le temps de se dire que cette nouvelle est vraiment jolie que la sonnerie du téléphone se fait entendre.

-Allo?

-Bonjour, Odile. C'est Édouard. Ça va?

-Oui, très bien, merci. Je viens justement de terminer la traduction des deux dernières nouvelles que vous m'avez envoyées.

-Vous avez aimé?

-Oui, comme toujours.

-Vous êtes libre ce soir?

-Eh... oui.

-Vous voulez m'accompagner à un concert à l'église Notre-Dame?

-Oui. C'est gentil de penser à moi. Qui est là?

-Louis Lortie. Le concert commence à 7h30. Je passe vous prendre vers 6h30?

-Je vous attends.

-On annonce une très belle soirée. Après le concert, on pourrait marcher un peu et aller manger?

-D'accord.

Dès qu'elle a raccroché, Odile saute de joie. Ces concerts d'été à l'église Notre-Dame, c'est magnifique. On écoute la musique avec le bruissement des oiseaux comme accompagnement de fond. Et quand on sort sur le parvis, vers 21h00, il fait encore clair. Magiques soirées de juillet à Montréal. «Et avec Édouard Rousseau, ce sera encore mieux», se dit-elle.

Le téléphone sonne encore.

-Allo?

-Bonjour, maman.

-Bonjour, ma Fabi d'amour! chantonne Odile.

-Bon, qu'arrive-t-il encore?

-Je sors.

-Avec ton vieil écrivain?

-Il n'est pas vieux, et ce n'est pas MON écrivain.

-Où allez-vous?

-À l'église Notre-Dame, pour un concert.
 -Et tu frétilles comme une jeune fille?
 -Exactement.
 -Mais quel âge il a?
 -Soixante-deux ans.
 -Et tu en as cinquante-et-un.
 -Aucun homme de mon âge ne me regarde. Ils cherchent tous des femmes plus jeunes.
 -Lui aussi, puisque tu as onze ans de moins que lui.
 -Tout ce que je sais, c'est que je suis très bien avec lui et je crois que lui aussi apprécie ma compagnie. Avec lui, je me sens femme, voilà. Ça fait des années que je ne me suis pas sentie comme ça. Je m'arrange, même.
 -Et coquette en plus! Je lui donne une semaine avant qu'il tombe dans ton lit.
 -Je ne dirais pas non. Ça fait pas mal longtemps.
 -Je suis heureuse pour toi. Je te souhaite une belle soirée.
 -Merci.
 -Arrange-toi pas pour te faire mal.
 -Qui ne risque rien n'a rien, n'est-ce pas? J'aime mieux me faire mal. Au moins, je vis.
 -C'est ce que tu m'as toujours enseigné. Mais je t'aime, tu sais.
 -Je sais, ma chérie. Je t'adore. Bisous.

Édouard arrive à l'heure prévue. Odile descend pendant qu'il lui tient la portière. Le trajet vers le Vieux-Montréal se fait doucement, Édouard se révélant un excellent conducteur. Arrivé près de l'église Notre-Dame, il fait le tour des rues avoisinantes. Il trouve un parking un peu loin, mais la soirée est si belle. Ils cheminent vers l'église. Le parvis est déjà animé, les gens restant à l'extérieur pour profiter du beau temps. Après une quinzaine de minutes, Odile et Édouard entrent et se rendent à leur banc. Deux femmes arrivent et s'assoient dans le même banc qu'eux, une âgée et l'autre plus jeune, certainement la fille de la première tellement elles se ressemblent. Édouard hoche la tête, en faisant une petite moue qu'Odile reconnaît immédiatement.

-Qu'y a-t-il? lui chuchote-t-elle à l'oreille.
 -C'est Françoise Faucher, la comédienne, murmure Édouard.

Odile le regarde, haussant les épaules pour signifier «*Et alors?*»
 -Elle est sur ma liste.

Odile n'a pas le temps de réagir que Louis Lortie entre en scène sous les applaudissements nourris des spectateurs. Il salue, puis s'assied au piano, laissant le silence s'installer. Le concert commence. Au début, les toussotements dérangent, mais Odile parvient à en faire abstraction, concentrant son regard sur le pianiste. De temps en temps, elle jette un coup d'œil à Édouard qui lui aussi garde les yeux fixés sur le soliste.

La première partie consiste en pièces plus ou moins courtes et passe assez rapidement. Vers 8h15 arrive l'entracte. Ils se lèvent pour se dégourdir les jambes et après quelques minutes, Édouard se tourne vers Françoise Faucher.

-Excusez-moi. Madame Françoise Faucher?
 -Oui.
 -Mon nom est Édouard Rousseau. Je suis écrivain, dit-il en lui tendant la main.
 -Bonsoir.
 -Vous souvenez-vous d'un téléthéâtre dans lequel vous avez joué, quelque part vers 1975-1976, je crois... une pièce de Louise Maheux-Forcier?
 -Oui. *Un arbre chargé d'oiseaux*.
 -La critique de La Presse n'avait pas été tendre.
 -Hélas, je me rappelle.
 -J'avais écrit une lettre pour défendre la pièce. Je louangeais aussi votre performance. Deux ou trois semaines plus tard, vous m'avez envoyé une très gentille carte pour me remercier.
 -C'était vous?
 -Oui.

- Je me souviens très bien. Vous ne pouvez savoir quel bien ça nous avait fait, à Louise et moi.
- Madame Maheux-Forcier m'avait écrit un merci très chaleureux avec un exemplaire dédié de sa pièce.
- Vous le méritiez bien. C'est incroyable de se rencontrer plus de trente ans après. À bien y penser, j'ai peut-être cette coupure de presse quelque part, dit Françoise Faucher.
- Vraiment? s'étonne Édouard. Comme j'ai déjà expliqué à madame Saint-Germain, Odile, que je vous présente...
- Bonsoir, mesdames.
- Bonsoir, madame Saint-Germain.
- J'écrivais à l'époque sur une machine à écrire, continue Édouard. Comme je suis assez négligent, je n'ai pas de copie de ma lettre.
- Je n'ai pas non plus une copie de ma carte, dit Françoise Faucher, tout sourire. Vous connaissez ma fille, Catherine?
- Comment ne pas la reconnaître? Aussi belle que sa mère! lance Édouard Rousseau.
- Vous êtes très gentil, merci.
- Voici Louis Lortie, je crois. Bonne fin de soirée.
- À vous aussi, réplique Françoise Faucher. Je vais chercher parmi mes paperasses pour voir.
- Alors, à bientôt peut-être. Si jamais vous trouvez mon texte, je suis membre de l'UNEQ.

Louis Lortie revient. Les gens applaudissent pendant que les retardataires se hâtent. Le silence descend sur la nef. Lortie garde les yeux fermés, le chef attend son signal. Le chant des oiseaux se répercute dans l'église. Après quelques secondes, Lortie ouvre les yeux, puis opine de la tête pour signifier qu'il est prêt. Il joue le concerto numéro Un de Brahms, trois mouvements difficiles, touffus, exigeants, plus de quarante-cinq minutes de musique. Un silence solennel règne pendant tout le concerto, joué sans partition, les gens retenant presque leur souffle, comme s'ils étaient conscients de participer à un événement extraordinaire. Le concert se termine avec une ovation soutenue, le chef d'orchestre regardant Louis Lortie avec admiration, l'air de dire: «Quel génie!» Odile se rappelle maintenant: en route pour le concert, Édouard lui avait expliqué que Lortie avait remplacé le pianiste prévu au pied levé, à trois ou quatre jours d'avis. Le chef d'orchestre avait alors raison de hocher la tête d'incrédulité.

Louis Lortie salue, souriant sobrement, puis quitte lentement la scène. Il est 21h30 quand Odile et Édouard se retrouvent sur le parvis.

- On marche un peu? propose ce dernier.
- Volontiers. Il fait tellement beau.
- Alors, vous avez dû être surpris de recevoir mon message avec votre texte à La Presse.
- Beaucoup. Je me rappelais ce que j'avais écrit, mais de retrouver le mot à mot me fait vraiment plaisir. Et je vais pouvoir le mettre dans mes archives.
- Parce que vous avez des archives, maintenant? se moque gentiment Odile.
- J'essaie, répond Édouard en riant. Vous êtes déjà venue à ces concerts?
- Oui, mais ça faisait longtemps. Merci beaucoup de m'avoir invitée. Et alors, Françoise Faucher? questionne Odile.
- Étrange, n'est-ce pas? En fait, j'ai eu un choc.
- Ça vous inquiète?
- Non. Je trouve ça fascinant. Pourquoi tous ces gens à qui j'ai écrit ou de qui j'ai parlé passent dans ma vie, parfois trente ans après? Je ne comprends pas.
- Et ces compliments, tout de suite?
- Elles sont belles, non?
- Oui.
- Alors, pourquoi ne pas leur dire? L'autre jour, j'écoutais Radio-Canada et l'animatrice, un peu nunuche, parlait de Claude Léveillé qu'elle avait interviewé quelques années auparavant. Elle disait que Léveillé avait tout de suite entrepris l'opération charme.
- Et alors?
- Comme si Léveillé jouait un jeu et qu'elle avait percé tout de suite son stratagème. Comme si elle était au-dessus de ça, ça étant le sexe, évidemment. C'est très méprisant, je pense. C'est réduire Léveillé à cette seule dimension: *il ne veut que coucher avec moi et toute sa conversation est de la frime.*

-Je comprends.

-Son expression même est dédaigneuse: *l'Opération charme*. Comme si Léveillée était un politicien qui lance la cassette. Elle n'a rien compris. Léveillée est comme René Lévesque, ou Rémi Girard dans les *Invasions barbares*. Comme moi aussi, finalement. Les hommes de notre génération et de notre éducation, on ne lance pas d'opération charme, on aime les femmes, c'est tout.

-C'est ce que je disais à ma fille en parlant de vous.

-Vous parlez de moi? demande Édouard Rousseau en s'arrêtant pour la regarder.

-Oups! dit Odile en riant.

-Et que lui dites-vous?

-Que, quand je suis avec vous, je me sens femme, voilà.

-Denys Arcand, dans *Les Invasions barbares*, dit exactement ça, à mon avis: *notre héritage, celui des baby-boomeurs, c'est l'amour qu'on a pour les femmes et la littérature*.

Odile le regarde. Il lui sourit de ce sourire timide d'adolescent un peu effarouché. Que va-t-il se passer?

-Écoutez, dit Édouard, j'ai une idée. Au lieu d'aller dépenser de l'argent dans un restaurant, je vous invite chez moi. J'ai du vin, du pain, du fromage et du chocolat. Ça vous tente?

-Oui, ça me ferait beaucoup plaisir.

-Mais je vous préviens: mon appartement n'est pas en ordre comme le vôtre. De plus, j'ai une surprise.

Ils se dirigent vers le nord de la ville et arrivent bientôt dans la Petite Italie, près du marché Jean-Talon. Quand Odile entre chez Édouard Rousseau, elle constate immédiatement un certain désordre, mais elle décide que c'est un désordre sympathique. «Quand je vais dire ça à ma fille, réfléchit-elle, elle va rire de moi». Elle entend soudain de la musique.

-Ça ne vous dérange pas? demande de loin Édouard.

-Pas du tout, répond-elle. Vous n'avez pas de livres? continue-t-elle, cherchant une bibliothèque.

-Comme je l'écris dans *L'écrivain analphabète*, explique Édouard en revenant vers elle, je ne lis presque plus. J'ai donné la plupart de mes livres à des amis, des bibliothèques ou des écoles.

-Pourquoi ne lisez-vous plus?

-Je ne sais pas. Parfois je commence, mais je perds de l'intérêt assez rapidement. Je saute des mots, quelques fois des paragraphes entiers. Je pense tout le temps à ce que j'écris.

Après une brève visite de son appartement, Édouard met sur la table du salon du fromage, du pain, et invite Odile à s'asseoir sur le canapé, à sa droite. Puis, il sert le vin.

-Sans façon, dit-il, bon appétit.

-Merci.

-Je veux revenir sur quelque chose que vous avez dit, l'autre jour.

-Allons-y!

-Vous avez parlé de l'enfance et du fait que nos parents, avec toutes leurs mises en garde, nous offrent en fait un mode d'emploi du bonheur.

-Je me souviens.

-Vous avez dit que c'était là le premier mode d'emploi.

-Oui.

-Il doit donc y en avoir un second.

-Vous écoutez vraiment ce que je dis.

-Je suis écrivain, ne l'oubliez pas. On ne peut pas écrire si on n'écoute pas les gens. Vous verrez tantôt. On dirait que vous avez réfléchi beaucoup à toutes ces choses.

-Deux mariages et vivre seule ensuite devraient vous amener à réfléchir, non? Si on n'apprend rien de nos expériences, on refera toujours les mêmes erreurs. En anglais, on dit: *Fool me once, shame on you. Fool me twice, shame on me*. Vous êtes écrivain. Vous avez dû y songer aussi.

-Pas vraiment. Je ne suis pas très rapide. Par exemple, j'ai mis plus de cinquante ans à me rendre compte que j'aime les femmes comme vous, avec les épaules droites.

Odile reste interloquée, rougissant un peu.

-Vous n'êtes vraiment pas vite, se rattrape-t-elle, souriant.
 -Non, admet-il en riant franchement.
 -Donc, le second mode d'emploi, commence Odile. La comparaison m'est venue en écoutant une interview d'un grand comédien. Vous avez déjà entendu raconter comment les acteurs approchent un rôle?
 -Je crois, oui.
 -Ils doivent apprendre toutes leurs répliques par cœur, n'est-ce pas? Et même celles des autres, finalement.
 -D'accord.
 -Toutefois, quand ils arrivent sur scène pour jouer la pièce devant un vrai public, ils doivent tout oublier.
 -Sommes-nous toujours dans le sujet?
 -Les hommes ne comprennent jamais rien, s'esclaffe Odile pendant qu'Édouard allonge la main pour prendre la sienne.
 -Explique-moi donc en détail pour que je comprenne bien, dit-il.

Odile regarde sa main dans celle d'Édouard. Son cœur s'emballe. Elle ouvre ses doigts et les entrecroise avec les siens.

-Les comédiens, commence-t-elle, en fixant son hôte dans les yeux, disent que, pour rendre leur personnage crédible, ils doivent réagir et parler comme s'ils n'avaient jamais entendu ce que les autres personnages leur disent. Donc, ils doivent d'abord apprendre tout par cœur, puis l'oublier.

-D'accord.
 -C'est pareil en amour, non? On sait ce qui nous plaît chez un homme. Plus on vieillit, plus on le sait en détail. En même temps, pour être vraiment disponible, on doit oublier ces exigences, elles ne doivent pas devenir des conditions. Les conditions sont des barrières. Pour être surprise, étonnée, charmée, ou même blessée, les barrières doivent disparaître. Ainsi, le comédien se mettra à pleurer, comme s'il entendait la réplique assassine pour la première fois.

-Alors, si je te dis que tu es très jolie, qu'arrivera-t-il?
 -Je me mettrai à pleurer, rétorque Odile, les larmes perlant déjà au coin des yeux.
 -Ce n'est pourtant pas une réplique assassine, souffle Édouard, tirant doucement la main d'Odile vers lui pour y poser un baiser.
 -Oui, c'en est une.

Édouard s'approche, lui donne un baiser sur la joue gauche, puis sur la joue droite, puis reprend sa position. Odile l'observe intensément, son regard allant de ses yeux à sa bouche. Après quelques instants, Édouard prend sa bouche. Il l'explore lentement, mordillant ses lèvres, aspirant sa langue, léchant ses dents. Savourant ce baiser qui ne semble pas vouloir finir, Odile se dit: «Je le savais. Mon dieu qu'il embrasse bien!»

-Je rêve de faire ça depuis longtemps, murmure Édouard quand il laisse finalement sa bouche.

Au même moment, comme si tout avait été prémédité, commence l'inoubliable chanson de Mouloudji:

*Un jour tu verras
 On se rencontrera
 Quelque part, n'importe où
 Guidés par le hasard*

*Nous nous regarderons
 Et nous nous sourirons
 Et la main dans la main
 Par les rues nous irons*

*Un aveugle jouera
 De l'orgue de barbarie
 Cet air pour nous sera
 Le plus beau, le plus joli*

- Voilà notre chanson, chuchote Édouard.
- Nous sommes de vrais adolescents, réplique Odile en riant.
- Je t'ai annoncé tantôt que j'avais une surprise pour toi. Tu veux voir? demande-t-il.
- Oui.
- Reste bien assise, je reviens.

Il va dans son bureau pendant qu'Odile promène ses yeux autour de l'appartement. Elle s'y sent bien. Elle entend une imprimante qui se met en marche et le bruit caractéristique des feuilles qui en sortent. Elle en compte machinalement cinq. Édouard revient, s'assoit dans un fauteuil, devant elle, avec la table qui les sépare.

- J'ai éteint la radio. Tu es prête?
- Oui.
- Écoute et ne dis rien, ça va? Ça s'appelle *La plus belle saison*.

Édouard met ses lunettes et commence lentement la lecture:

La plus belle saison

-Y'ont pas touché àà pock.

Odile sursaute, fait mine de vouloir dire quelque chose, mais Édouard met son index sur sa bouche. Il poursuit, lisant lentement, articulant bien.

Y, c'était Toronto, Chicago, Détroit, n'importe lequel des dix-sept autres clubs de la Ligue nationale de hockey. Comme un immense fourre-tout dans lequel on entasserait indistinctement toutes sortes de choses sans valeur, ce Y les englobait tous. Ils défilaient au Forum de Montréal et en repartaient battus, défaits, écrasés, humiliés. Encore aujourd'hui, elle revoit Scotty Bowman marchant derrière le banc du Canadien, mains dans les poches, menton relevé, l'air un peu dédaigneux, comme pour dire aux adversaires:

-Vous savez, on est obligés de jouer contre vous, mais tout le monde sait très bien comment tout ça va finir.

C'était la grande année, 1976-1977, au cours de laquelle le Canadien de Montréal, dans une saison de quatre-vingts matchs, avait obtenu soixante victoires, un record, et subi seulement huit défaites, pour un total de cent trente-deux points, un autre record. Le Canadien avait aussi remporté la coupe Stanley, battant Boston quatre parties à zéro en finale. Pour sa part, Guy Lafleur avait raflé le championnat des compteurs avec une fiche de cinquante-six buts et quatre-vingts aides, se méritant les trophées Art Ross, Conn Smythe, Hart et Lester B. Pearson. Un balayage jamais vu, ni avant ni depuis.

Après chaque victoire, dans toutes les maisons du Québec, résonnaient ces paroles, comme un refrain:

-Y'ont pas touché àà pock.

Tout commence par le Y initial, fondu avec le verbe pour former une seule syllabe, *Yon*, escamotant la liaison *ll-z-ont* ou *Y-z-ont*, correcte, très française évidemment, mais sans doute fastidieuse pour les Québécois, pressés d'aller au fond des choses, soucieux d'arriver rapidement à l'essentiel. Puis survient une seconde fusion, ce *à la* qui devient simplement *àà*, étiré, allongé, avec peut-être une légère inflexion de la voix à peu près au milieu, comme une blanche à deux temps. Finalement, *pock*, plus court que rondelle, plus sonore que disque, opaque comme l'objet, reproduisant parfaitement le bruit qu'il fait en frappant la bande. Quelle poésie que le parler québécois, se dit aujourd'hui Odile, en même temps si efficace, sans flafla, sans détour, allant directement au but.

Elle avait six ans. Les samedis soir où le Canadien jouait, elle pouvait veiller pour regarder le match. Au début de la partie, assise au milieu de ses frères et de ses oncles, elle entendait les noms

de ces joueurs, Lapointe, Lafleur, Savard, Cournoyer, Lemaire et Dryden qui apparaissaient une soirée par semaine sur le petit écran.

Le plus spectaculaire et le plus flamboyant était évidemment Guy Lafleur. Quand il prenait la rondelle dans sa zone pour lancer une de ses montées à l'emporte-pièce, cheveux au vent, la voix de René Lecavalier se faisait plus dramatique, son crescendo pressentant l'exploit qui allait suivre. Ses frères et ses oncles se levaient alors l'un après l'autre pour crier:

-Vas-y, Guy.

Lafleur franchissait la zone centrale en un éclair, laissant dans son sillage un ou deux adversaires maladroits et patauds. Au moment où il traversait la ligne bleue adverse, tout le monde était debout dans le salon, si bien qu'Odile ne voyait plus la télévision. Si alors Lafleur déjouait un défenseur puis, après une feinte magistrale, poussait la rondelle dans un filet désert tellement le gardien avait été berné par sa manœuvre, les cris d'encouragements devenaient une clameur unanime.

Au Québec, on peut vanter les champions, énumérer leurs qualités, leurs forces, leurs habiletés, rappeler leurs hauts faits, décrire leurs exploits, mais le plus beau compliment qu'on puisse faire est:

-Y niaise pas aèk la pock.

Encore ce Y initial, désignant maintenant une seule personne. Puis niaiser, verbe québécois qui, dans ce tour négatif, veut dire: *qui ne fait pas de gestes inutiles, qui ne s'enfarge pas dans les fleurs du tapis, qui va droit au but*. Ensuite, ce merveilleux aèk, réduction de deux syllabes dans une. Peut-être est-ce l'hiver qui est à l'origine de toutes ces contractions. Parler dehors quand il fait moins trente n'est pas évident. Les muscles de la diction s'engourdissent et on ne peut qu'escamoter certaines lettres. De plus, on est sans doute pressés d'en finir pour rentrer à l'intérieur, au chaud. Comment alors reprocher aux Québécois cette langue conditionnée par le climat et le mode de vie?

Quand Odile ne voyait plus la télévision, ses frères et ses oncles se levant à tout bout de champ, elle allait s'asseoir sur son père, qui se balançait doucement dans sa chaise berceuse. Chaque fois, elle lui disait qu'elle resterait éveillée jusqu'à la fin. Chaque fois, elle s'endormait. À la fin de la partie, son père la portait vers son lit. Elle entrouvrait alors un œil et demandait:

-On a gagné?

Et son père répondait invariablement:

-Y'ont pas touché àà pock.

Ces paroles étaient de la musique à ses oreilles, comme une comptine qu'on répète pour endormir les enfants. Qui était donc ce Y ce soir-là? Elle ne s'en souvenait pas et peu lui importait. Elle pouvait refermer les yeux, rassurée, apaisée, parfaitement heureuse: Canadien avait gagné, tout était en ordre, le monde était à l'endroit.

Les larmes coulent sur les joues d'Odile. Elle a baissé la tête, foudroyée, percée à jour, comme si Édouard l'avait toujours connue, comme s'il exposait tous ses secrets.

Aujourd'hui, elle ne peut entendre cette expression sans repenser à son enfance, et même, à son adolescence. Elle avait perdu sa mère lorsqu'elle était encore jeune. Son père avait élevé seul ses trois enfants. Elle était la plus jeune, la seule fille.

Quand elle s'était mise à fréquenter les garçons, il y avait donc ces trois hommes qui veillaient jalousement sur elle, qui la protégeaient, allaient la reconduire et la ramenaient. Elle n'avait qu'à téléphoner de l'endroit où elle se trouvait et aussitôt, c'était le branlebas de combat:

-Qui va chercher Odile? demandait l'un.

-J'y vais, disait immédiatement un autre.

Toutefois, elle grandissait en grâce et en beauté, comme on disait à une autre époque. Les prétendants se faisaient nombreux et pressants. Elle était grande, épaules droites, tignasse rasta châtain et yeux bleus, avec un de ces sourires qui aurait pu la faire accuser aujourd'hui de contribuer

au réchauffement climatique. Quand un nouveau garçon la ramenait d'un premier rendez-vous, son père et ses frères l'attendaient, assis dans la véranda, toutes lumières éteintes, savourant la fraîcheur bienvenue des soirées de juillet. Quand ils voyaient leur petite sœur arriver sur le trottoir, par la gauche, les garçons se mettaient à faire des blagues sur le nouveau prince charmant, leur père essayant, pas très fort, de les faire taire. Quand elle ouvrait la porte, ils cessaient toute conversation, faisant de gros efforts pour ne pas rire. Elle les dévisageait alors l'un après l'autre, l'air sévère, en lançant:

-Je ne suis plus une petite fille.

Ils ne disaient mot.

-Je n'ai plus besoin de votre protection.

Ils restaient toujours muets.

-J'ai dix-sept ans, vous savez.

Silence total encore. Après un bon bout de temps, elle esquissait un sourire et ajoutait, en regardant son père:

-Y'a pas touché àà pock.

C'était chaque fois une explosion de joie dans la véranda.

-Tu as passé une belle soirée? lui demandait son père.

-Oui, papa.

-Tu ne t'es pas endormie avant la fin? lançait un de ses frères pour la taquiner.

-Un peu, confessait-elle à mi-voix.

Ils pouffaient alors tous de rire, complices, à l'unisson.

Combien a-t-elle eu de prétendants avant de tomber en amour la première fois? Elle ne le sait plus. Elle a même oublié comment la plupart s'appelaient. Comme ces équipes adverses qui défilaient au Forum. Et, pour les innombrables occasions où elle a dit *Y'a pas touché àà pock*, combien de fois a-t-elle pu affirmer: *Y niaise pas aèk la pock*?

Quelle est la plus belle saison de la vie? se demande-t-elle ce soir en attendant le retour de sa fille de dix-sept ans, sortie avec son premier amoureux. Est-ce ma jeunesse, protégée, couvée, quand j'étais absolument certaine que rien de mal ne pouvait m'arriver? Est-ce mon adolescence, quand je me suis mise à fréquenter les garçons et que je pouvais dire à mon père et mes frères en rentrant: *Y'a pas touché àà pock*?

Elle se souvient surtout des yeux de son père, tellement aimants et en même temps, un peu tristes. Aujourd'hui qu'elle est mère, elle connaît la source de cette tristesse: son père savait qu'elle rentrerait un jour en pleurant. Il savait surtout qu'alors, il ne pourrait plus rien faire, qu'il ne pourrait plus la défendre, ni la protéger, ni la sauver. Elle devrait apprendre par elle-même. Elle devrait, comme Guy Lafleur, s'élancer, cheveux au vent, surmontant sa peur, pour se jeter corps et âme dans la mêlée, risquant le tout pour le tout, visant l'exploit, mais s'exposant à avoir mal, tellement mal.

Elle est assise dans le salon, à écouter du Mozart. Il est presque minuit. Elle regarde par la fenêtre les flocons qui tombent doucement. C'est la première neige de décembre, celle que les Québécois attendent, qui les fait chaque année retomber en amour avec l'hiver.

Elle est seule. Elle a été mariée une douzaine d'années. Un jour, elle constata qu'elle aimait partir au travail seulement à la pensée de revoir ce collègue, pour son sourire, pour ses yeux sur elle. Certains matins, elle choisissait une jupe courte et elle sentait cette chaleur naître au fond de son ventre à l'idée qu'il la regarderait. Bientôt, il y eut un premier lunch en tête-à-tête. Encore là, elle jouait un peu, certaine de ne pas tomber. Il l'avait ramenée au travail et, dans la voiture, avant qu'elle ne puisse dire *Merçi*, il avait pris sa bouche, encore et encore. *Y niaise pas aèk la pock*, s'était-elle dit, complètement chamboulée. Tout ensuite avait déboulé très vite.

Elle était allée voir son père et lui avait tout raconté.

-Et ton mari? lui avait-il demandé.

-Y touche pus àà pock depuis un bon bout de temps, avait-elle répondu, essayant bravement de sourire à travers ses larmes.

Personne n'avait applaudi, ni son père ni ses frères, quand ils avaient appris la nouvelle.

-Et l'autre?

Elle avait bien pris son temps, réfléchissant, cherchant les bons mots.

-Je me sens comme Guy Lafleur, avait-elle dit, hochant la tête, incrédule.

-Tu veux jouer comme lui?

-Qu'est-ce que tu veux dire?

-Sans casque protecteur?

-Oui, avait-elle murmuré, frémissant de peur.

-Vas-y.

Et elle avait vécu cette si belle saison une autre fois. Non, la plus belle saison n'est pas l'enfance ni l'adolescence. La plus belle saison est bien la vie adulte, quand on connaît l'amour, le vrai, risqué, dur, impitoyable, cruel, mais en même temps enivrant, tellement exaltant qu'on a l'impression de voler.

Une voiture s'arrête devant la maison. À travers les vitres, elle distingue la tête de sa fille, reconnaissable entre toutes avec sa chevelure rasta. Les chiens ne font pas de chats, se dit-elle, les yeux soudainement dans l'eau. La rue est vide, aucun passant, aucune circulation, comme si le monde s'est arrêté. Le jeune homme descend et vient ouvrir la portière de la passagère. Sa fille sort et Odile les voit tous les deux approcher de la maison. Elle les perd de vue quand ils arrivent sur le porche. Quelques secondes passent, puis elle entend la porte qui s'ouvre.

-Bonsoir, dit-elle doucement.

-Ah! Bonsoir, maman.

-Tu as passé une belle soirée?

-Il est gentil, concède sa fille. Je vais dormir. Bonne nuit, maman.

-Bonne nuit, ma chérie.

Malgré l'heure tardive, elle décroche le téléphone.

-Papa, dit-elle, c'est Odile.

-Ta fille est rentrée?

-Oui.

Elle entend son père respirer au bout du fil. Après quelques secondes, elle murmure:

-Y'a pas touché àà pock!

Édouard Rousseau pose son texte, fait le tour de la table et va rejoindre Odile sur le canapé. Elle essaie de reprendre ses esprits, les épaules encore secouées, le visage inondé de larmes. Il les essuie doucement, une à une. Il ne dit mot, attendant qu'elle retrouve son calme. Après quelques minutes, elle murmure:

-Comment sais-tu tout ça?

-Je ne savais pas. J'ai imaginé. C'est à peu près ça?

-Ce n'est pas à peu près, c'est exactement ça. On dirait que tu me connais depuis toujours. Comment tu fais?

-Ce sont les mots qui m'amènent là, seulement les mots. Les mots semblent contenir des secrets. On les écrit, ils s'ouvrent comme des écrins et on découvre des trésors. Les mots ont de l'imagination, on dirait, ils en suggèrent d'autres. On n'a qu'à laisser aller ses doigts sur le clavier pour les transcrire. Quand tu as dit cette phrase de ton père *Y'ont pas touché àà pock*, et que ta fille répétait les mêmes choses aujourd'hui, toute la nouvelle est apparue dans ma tête. En arrivant ici, je l'ai écrite en transposant les événements à l'époque de Guy Lafleur.

-On voit que tu aimes profondément le parler québécois. Tu n'emploies jamais de ces mots franchouillards

qu'on retrouve dans certains de mes romans de femmes. Tu es le plus québécois des auteurs que je connaisse.

-Merci. Et toi, tu m'étonnes chaque fois avec tes réflexions sur la vie. Tu donnes un tout nouveau sens à l'expression *femme d'intérieur*.

Édouard se penche vers elle et prend sa bouche, longtemps, encore et encore, avant de glisser sa main sous le chemisier de lin.

-Tu niaises pas aèk la pock, rigole Odile.

-Je te porterais bien jusqu'au lit, chuchote-t-il.

-Je suis assez grande pour m'y rendre toute seule.

Rendus dans la chambre, ils restent debout près du lit. Édouard entreprend de déboutonner le chemisier d'Odile, tout en l'embrassant dans le cou, sur les épaules, les bras, découvrant bientôt les seins libres.

-Les femmes aussi ont un mode d'emploi, murmure Odile. Tu sembles connaître le mien parfaitement.

Ils font l'amour comme Odile ne pensait plus pouvoir le faire encore dans sa vie. Édouard se révèle un amant tendre et posé. Une fois qu'il est en elle, elle étend les bras en croix, les yeux fermés, un sourire sur les lèvres.

-Je suis la Voyageuse, murmure-t-elle, je suis un cerf-volant. Fais-moi monter au ciel.

Toutes sortes de pensées lui traversent l'esprit pendant qu'Édouard éparpille des baisers sur son corps, descendant lentement sur son ventre. Combien de temps passe? Elle n'en a aucune idée. Elle garde les yeux fermés, flottant au gré des caresses. Elle plane et en même temps, ne peut s'empêcher de songer à sa fille quand elle va lui annoncer que son vieil écrivain fait l'amour comme un dieu. Elle sent bientôt cette marée qui monte en elle, irrésistible et lente, nouvelle et ancienne, retrouvée, revisitée, rajeunie. Son corps se met à trembler de partout, un chant rauque sort de sa gorge et elle jouit bientôt très fort. Maintenant, elle a besoin de lui en elle. Elle le garde serré contre elle, bougeant doucement, essayant de le maintenir le plus longtemps possible dans ces instants qui doivent durer une éternité. Il gémit, les yeux fermés. Puis il s'abat en pleurant. Ils restent ainsi, le souffle court, lui la bécotant dans le cou, riant comme un petit garçon. Après plusieurs minutes, ils se séparent et se regardent.

-Tu restes avec moi toute la nuit? demande-t-il en prenant à nouveau sa bouche.

-Oui. Je n'ai pas du tout envie de me rhabiller et de partir. Je suis très heureuse dans tes bras et dans ton lit.

-Tu as faim? Tu veux boire quelque chose?

-Je ne dirais pas non à un petit verre de grappa. Et de l'eau aussi, s'il te plaît.

Édouard se lève et elle le regarde sortir de la chambre. Démarche assurée, taille mince, fesses rondes... «Qui dit que seule la jeunesse est sexy?» réfléchit-elle. Elle est soudain transportée à la Galerie de l'Académie, à Florence, devant le David de Michel-Ange, qu'elle a vu à plus d'une occasion. Chaque fois, elle avait tourné plusieurs minutes autour de la sculpture, admirant ce corps musclé de jeune homme, incrédule devant tant de beauté. Le retour d'Édouard interrompt sa rêverie. Elle n'en est pas déçue. Au contraire, elle ressent une joie qui la surprend. Elle met quelques secondes à définir son bonheur: «Je suis heureuse, se dit-elle finalement, je ne suis pas nostalgique, je ne rêve pas de jeunes amants. Je vis mon âge. Je ne veux ni chirurgie ni Botox. J'ai un amant, il me trouve belle, il veut me faire l'amour. Je le trouve beau, je désire son corps et son sexe».

Elle a toujours aimé les sexes d'hommes. Elle se souvient de son ravissement devant la première érection qu'elle a vue. Elle avait seize ou dix-sept ans. Le garçon et elle s'étaient mis nus seulement pour se regarder. Ils étaient à un ou deux mètres l'un de l'autre. Quand elle avait vu ce membre se gonfler et s'élever tout seul, elle avait ri en battant des mains. Quelle était donc cette magie? Et c'était elle la source de cet émoi?

Elle s'était approchée, avait tendu la main et saisi le sexe du garçon, découvrant pour la première fois cette peau plus douce que la soie. Elle n'eut plus qu'un désir:

-Je peux continuer? avait-elle soufflé.

Le garçon, médusé, n'avait fait qu'acquiescer. Après quelque temps, il s'était mis à trembler de partout, émettant des grognements rauques, devant même s'agripper à Odile pour rester debout. Bientôt, un liquide chaud s'était répandu. Elle l'avait recueilli dans sa main libre, tout en s'exclamant en riant:

-Il y en a beaucoup!

Quand elle avait raconté ça à ses amies, elles avaient réagi négativement. Depuis, elle a toujours trouvé les femmes trop sévères avec les hommes. Elle, pour sa part, n'a jamais eu peur d'eux ni de leur sexualité. Elle ne s'est jamais sentie diminuée parce qu'un homme la détaillait ou lui faisait des avances. Elle était capable de dire simplement non, sans penser chaque fois à appeler la police.

Elle n'a jamais non plus été de celles à planifier tout de suite mariage et sécurité. Encore aujourd'hui, elle voyait tant de gens se méfier de la passion, essayer de la mettre en boîte, de la contrôler, d'obtenir d'abord des garanties. Certains hommes l'avaient quittée parce qu'ils ne pouvaient accepter la liberté dont elle faisait preuve.

-C'est ça, leur disait-elle. Retourne chez ta maman.

Elle se promenait souvent nue dans la maison et se faisait bronzer nue. Elle n'était pas frivole, loin de là. Elle n'aguichait jamais les hommes. Elle était libre. D'ailleurs, cette liberté qu'elle avait avec son corps avait été la cause de la rupture avec son dernier amant. Il ne pouvait accepter qu'une femme de son âge aime autant le sexe. Et quand il s'était étonné du hâle uniforme de sa peau de juillet, elle avait rétorqué:

-L'hiver, je suis blanche partout, non? Pourquoi je ne serais pas dorée partout l'été? Je ne suis pas un zèbre.

Dégustant la grappa, Odile et Édouard se regardent de temps en temps, souriants.

-Tu avais prévu tout ça? demande-t-elle.

-Prévu, non. Espéré, oui. Je te désire depuis un bon bout de temps. Tu connais Phillip Roth, l'écrivain américain?

-Comme ça, de nom. Jamais lu.

-C'est lui qui dit: Le plaisir sexuel existe à tout âge et il est normal, à tout âge aussi, de désirer les femmes et d'avoir le goût de les toucher. Ce qui est anormal, c'est de ne pas les désirer. Et ce qui est encore plus anormal, c'est de nous faire croire qu'on ne devrait plus les désirer. Tu parlais tantôt de la beauté intérieure.

-Beurk!

-Nous, les hommes, on nous parle de la sérénité, de la fameuse sérénité. Dans les deux cas, c'est simplement le sexe qu'on veut évacuer.

-Tout ça est tellement inattendu. Je menais ma petite vie tranquille et, du jour au lendemain, je me retrouve dans ton lit.

-La vie est bien faite, non?

-Oui.

-Quand je t'ai rencontrée, tu cherchais?

-Non. Je fais confiance à la vie.

-Et avant?

-Avant toi?

-Oui.

-En fait, après mon premier mari, j'ai été longtemps seule avec ma fille. Je me sentais bien comme ça. J'ai eu des relations, je ne suis pas une femme qui a fait vœu de chasteté. J'aime le sexe. Je peux aussi m'en passer. À cette époque, donc, je ne voulais pas faire entrer un autre homme dans ma maison. Quand ma fille a terminé son cégep, elle a voulu prendre un break, comme elle disait. Depuis toujours, je lui répétais que le 21^e siècle serait celui des langues, que le fait de parler plusieurs langues serait un atout majeur. Elle m'a annoncé qu'elle voulait apprendre l'espagnol... en Espagne. J'étais prise à mon jeu, n'est-ce pas?

-Pas mal futée, ta fille.

-Oui. Heureusement, j'avais des amis à Madrid. Le tout s'est arrangé rapidement et elle est allée passer une année là-bas.

-Tu étais donc libre...

-Oui. J'avais rencontré un type super. On s'est fréquentés et éventuellement, il a emménagé avec moi. Tout allait très bien. On parlait même de mariage. Mais je voulais attendre que ma fille revienne. Avant la fin de son année en Espagne, ma fille m'annonce qu'elle veut maintenant apprendre l'italien.

-Une autre année en Europe?

-Voilà.

-Alors on s'est mariés. Ça marchait très bien, on était très heureux. Peu après, j'ai décidé de devenir travailleuse autonome. Je me savais assez compétente et je ne voulais plus travailler pour quelqu'un d'autre. C'est là que les choses se sont gâtées.

-Pourquoi?

-D'abord, parce que je travaillais beaucoup pour mon ex-mari, devenu millionnaire un an ou deux auparavant en lançant une gamme de produits naturels. Je traduisais toute la documentation de sa société. Je lui parlais donc souvent, je devais parfois le rencontrer, alors...

-Jalousie?

-Oui. Je me souviens qu'un après-midi, je suis allée rencontrer mon ex pour revoir la matière à traduire et finalement, on a soupé ensemble. Je suis revenue à la maison vers 8h00 du soir; mon mari m'avait attendu pour manger. Quand je lui ai dit que j'avais déjà soupé, et avec mon ex en plus, il a très mal réagi. Il est allé manger seul dans un restaurant. Il a bu une bière et une bouteille de vin. Au retour, il a eu un accident. Ça a créé tout un drame entre nous.

-C'était un émotif?

-Très sensible, oui. Éventuellement, je me suis mise à gagner plus d'argent que lui, ce qui n'a rien arrangé. Il ne pouvait l'accepter. Tout cela a empoisonné notre vie et on s'est séparés.

-Ce fut le dernier homme dans ta vie?

-Oui. Le pire, c'est que mon millionnaire d'ex-mari a perdu sa société quinze ou dix-huit mois plus tard. Je n'ai plus jamais travaillé pour lui.

-Ça s'est raccommodé avec ton deuxième?

-Non. On ne peut revenir en arrière, dans la vie, n'est-ce pas? Et toi, que s'est-il passé avec ta femme?

-Comme la majorité des couples, j'imagine. La routine, l'éloignement graduel, la perte de désir, l'ennui, n'avoir plus rien à se dire. La vérité, finalement, je crois, c'est qu'elle méprisait en secret ce que je faisais, l'écriture. Ou plutôt, elle me mésestimait pour mon absence de succès populaire. Rendus à ce point, nous n'avions d'autre option que le divorce. Et toi, avec ton premier mari, c'est arrivé comment?

-Contrairement à toi, ça n'a pas été graduel du tout. Quand ma fille est née, du jour au lendemain, il a perdu tout désir pour moi. Après un certain temps, j'ai commencé à regarder ailleurs. À mon bureau, il y avait un type pas mal sexy qui me tournait autour.

-J'avais donc raison dans ma nouvelle?

-Oui. Et j'en ai réellement parlé à mon père. Il me faisait tellement rire. Il me disait que je devais envisager le problème comme si j'étais un coach de baseball. *Quand ton troisième but est pourri*, expliquait-il, *tu ne peux le remplacer que si tu en trouves un meilleur*.

-Il était drôle, ton père.

-Oui. Quand j'étais petite, on regardait le patin artistique. Quand les juges mettaient les notes, 5,5; 5,4; 5,5; 5,4, mon père disait: *Qu'est-ce que tu en penses, Odile? Ils sont tous fous, ces juges: elle ne mesure pas plus que 5,3*. Même quand j'étais adulte, pour me faire rire, il disait ça. Je pouffais chaque fois. Finalement, quand j'y pense aujourd'hui, mon père a plus ou moins façonné ma philosophie de la vie. Il me demandait:

-Odile, quelle sorte de personne veux-tu être? Une personne qu'un simple petit bonheur réjouit et que seul un grand malheur peut vraiment affecter, ou une personne qu'un petit malheur démoralise alors qu'il lui faut une énorme joie pour lui arracher un sourire? Tu seras beaucoup plus heureuse si tu choisis la première option.

J'ai choisi la première option.

Au matin, Odile s'éveille à 7h10. Elle entend au loin le cliquetis feutré d'un clavier. Elle sourit. «*Édouard qui écrit déjà*». Elle referme les yeux, contente de repenser à la soirée précédente, si belle, et à la nuit entre les bras d'Édouard. «*Quel merveilleux amant*».

Elle regarde de nouveau sa montre. 7h35. «*J'ai dormi encore*», se dit-elle. Elle se lève et se dirige vers le bureau d'Édouard. Elle l'aperçoit de dos, concentré, tout à sa tâche. Devant lui, sur le mur, elle découvre la reproduction du tableau de Vermeer, *Le peintre à l'atelier*, dont il parle dans sa nouvelle *L'écrivain analphabète*. Quand il fait une pause, il lève la tête et regarde le tableau pendant quelques secondes. Puis il se penche et se remet à taper. Odile ne sent chez lui aucune anxiété, aucune fièvre. Elle s'approche sans bruit.

-Une autre nouvelle? chuchote-t-elle, l'entourant de ses bras et l'embrassant dans le cou.

-Bonjour, dit-il en se retournant.

Odile s'assoit sur lui.

-Je me disais justement que ce serait tellement joli si tu arrivais toute nue comme ça.

-Les grands esprits se rencontrent. Je peux savoir ce que tu écris?

-Ça s'appelle *Moments et passages*. Tu restes toute la journée avec moi?

-J'aimerais bien, mais...

-Tu as du travail?

-Oui. Dans travailleur autonome, il y a travailleur.

-Tu manges quand même avec moi?

-Oui. Et il y a ma fille qui va sûrement s'inquiéter. Elle a certainement téléphoné plusieurs fois depuis hier soir.

Édouard allume le poste de télévision pour écouter RDI matin. Ils s'installent pour déjeuner et écoutent distraitement le présentateur qui parle des réductions faites par le gouvernement conservateur canadien, de la sacrosainte économie qui est devenue le mot passe-partout de tous les politiciens.

-Ce qui est le plus fascinant, commente Édouard, c'est que tous ces gens pensent que la culture est une partie de l'économie.

-C'est pas ça?

-Qu'est-ce qui a causé la débâcle financière aux USA en 2009?

-Je ne sais pas. L'appât du gain?

-Exactement. Les deux valeurs fondamentales de la société états-unienne sont, premièrement, comme je le dis souvent, le puritanisme et, deuxièmement, l'appât du gain. Ce sont là leurs valeurs culturelles. Elles constituent le prisme à travers lequel ils regardent le monde.

-Les Américains! Avec leur face joufflue de bébé, même à trente ans, ils boivent trop de lait et ne se masturbent pas assez.

-Tellement vrai, s'esclaffe Édouard.

-Excuse-moi, je ne voulais pas t'interrompre.

-Pas grave. Donc, la culture n'est pas une partie de l'économie, c'est l'économie qui est une partie de la culture. Quand notre gouvernement conservateur coupe dans la culture, il n'applique pas des politiques économiques, mais bien des politiques culturelles. Il dévoile sa vision du monde. Tu te souviens de la ministre Lemieux, il y a quelques années? Elle avait dit que l'Ontario n'avait pas de culture.

-Oui, je me souviens. Elle a dû se rétracter, non? dit Odile, qui termine son café et se lève.

-Oui, le lendemain. Si elle s'était documentée, toutefois, elle aurait pu confirmer sa position en ajoutant que, parmi les dix émissions préférées du Canada anglais, neuf sont américaines, alors qu'au Québec, les neuf émissions préférées des Québécois sont faites au Québec. Mais que fais-tu? cherche à savoir Édouard.

-Je m'approche pour mieux t'écouter, murmure Odile en s'asseyant sur lui, le bécotant dans le cou et prenant ses mains pour les poser sur ses seins.

-Le Québec est la seule province qui exporte des produits culturels, continue Édouard. En 2003, notre surplus était de trois cent quarante-trois millions. Tu veux savoir ce que faisait l'Ontario pendant ce temps?

-Non. Dis-moi vite ce que l'Ontario faisait, murmure Odile en dirigeant maintenant une de ses mains entre ses cuisses.

-Elle importait des USA... commence-t-il, obligé d'arrêter pendant qu'Odile l'embrasse.

-Viens me le dire au lit, chuchote-t-elle.

-Pour deux milliards de dollars par année... s'esclaffe Édouard, pendant qu'elle le tire par la main pour l'emmener dans la chambre.

De retour chez elle, Odile trouve huit messages de sa fille, quatre pendant la soirée d'hier, jusqu'à minuit, et quatre autres ce matin. Elle regarde l'heure; il est passé 10h00. Elle ouvre son ordinateur, déjà un message d'Édouard, avec un texte attaché. «*Ma fille d'abord*», se dit-elle.

-Allo?

-Bonjour, chérie.

-Maman!!!! Où étais-tu? J'étais morte d'inquiétude.

-J'étais au lit.
-Au lit? J'ai téléphoné vingt-trois fois!
-Chez Édouard.
-Ah, mon espèce!
-C'était divin. Et deux fois plutôt qu'une.
-Deux fois?
-Oui, hier soir et ce matin.
-Dans ton cas, c'est double axel!
-Comme disait ton grand-père...
-Y niaise pas aèk la pock.
-Voilà. Il a aussi écrit une magnifique nouvelle où il parle de toi et de moi. Il me l'a lue et je me suis mise à pleurer.
-C'est triste?
-Non, c'est beau, très beau.
-Et au lit?
-Il fait très bien l'amour aussi.
-Tant mieux. Au moins, l'une de nous deux se tire en l'air.
-Ciao, ma belle, j'ai du travail en retard.
-Bonne journée.

Elle s'assied devant son ordinateur et, le cœur battant, clique sur le message d'Édouard.

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet:

Pièce jointe: Voyageuse3.doc (45K)

Bonjour, chère Odile,

Tu sais pourquoi je te fais traduire tous mes textes?

C'est la quatrième raison, je l'ai découverte récemment, et c'est la plus importante de toutes: **pour que tu restes près de moi.**

J'ai passé une magnifique soirée et une nuit inoubliable.

Je t'embrasse partout 😊.

Édouard.

Odile est toute remuée de ce courriel. Dans sa tête, les équations de son mode d'emploi se placent.

Question

1. Est-ce qu'il m'aime?

2. Est-ce que je l'aime?

3. Dois-je lui dire tout de suite?

Réponse

Oui.

Oui.

??

Pour l'instant, elle répond:

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet:

Bonjour, très cher Édouard,

Aujourd'hui, travail. Ce soir, je sors avec ma fille. On se voit demain?

Odile

xxx

La réponse d'Édouard arrive immédiatement.

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet:

Pièce jointe:

Comme c'est dur. Toute une journée et une nuit sans toi.

Demain matin, rendez-vous avec mon éditeur. Devrais être de retour vers midi.

Édouard qui rêve de la prochaine nuit dans tes bras

xxx

«Toute une journée et une nuit sans lui, c'est vrai, se dit Odile. Mais demain, quand on se retrouvera, ce sera magnifique. Faisons d'abord le travail. Une autre suite à la voyageuse!» Elle en est ravie et savoure déjà en pensée le plaisir qu'elle va vivre.

Si par une nuit d'hiver une voyageuse (3)

Comment lui annoncer la nouvelle? Ou plutôt, vu qu'il y en a deux, par laquelle commencer? Al-
lons-y donc d'abord avec celle qui devrait lui faire plaisir. Peut-être que la deuxième passera mieux.

-Maman?

-Oui?

-Tu m'écoutes?

-Je t'écoute toujours, tu le sais bien.

-J'ai rencontré quelqu'un.

-Ah!

-C'est tout l'effet que ça te fait?

-Dis toujours.

-Une femme.

-J'espère bien.

-Comment? Tu es homophobe?

-Je te demande bien pardon!

-Sais-tu ce que ça veut dire, au moins?

-Je suis homo-rien. Passons. Il est à peu près temps que tu te cases.

-Me caser... quel mot.

-Ben quoi? C'est vrai. Tu sais, je t'ai un peu harcelé à ce sujet, mais au fond, c'était normal que ça prenne du temps.

-Pourquoi?

-Mais, pour trouver une femme à ton niveau, intelligente comme toi, cultivée et tout.

-Je la connais depuis quelques mois.

-Et tu ne m'en avais pas parlé?

-Non, tu sais, ces choses-là, c'est tellement fragile au début. On n'ose pas en parler de peur que ça ne marche pas.

-Et ça marche?

-C'est extra, elle est adorable.
 -Comment se nomme-t-elle?
 -Chantal.
 -Quel joli prénom. Je suis sûre qu'elle est tout à fait charmante. Qu'est-ce qu'elle fait dans la vie?
 -Elle est professeure de physique au secondaire.
 -Ah.
 -Qu'y a-t-il?
 -Rien... professeure au secondaire, c'est très bien.
 -Tu aurais préféré avocate ou architecte?
 -Si elle est bien pour toi.
 -Je suis aussi professeur.
 -Oui, mais tu écris. Tu ne resteras pas longtemps simple professeur.
 -Simple professeur? Qu'est-ce que ça veut dire, simple professeur?
 -Rien. Alors parle-moi d'elle.
 -L'autre nuit, on regardait la Grande Ourse.
 -C'était tellement charmant, cette idée qu'on avait trouvée ensemble.
 -Ensemble?
 -Oui, avec ces marches, derrière, pour y monter.
 -Si tu veux. Eh bien, dis-je en me préparant au combat ultime, tu ne crois pas que ça ressemble davantage à un cerf-volant?
 -Un quoi?

La voix, avec cette montée subite vers l'aigu, où l'on sentait la volonté de ne pas basculer vers la stridence, annonçait que la discussion serait serrée.

-Un cerf-volant.
 -Tu as changé d'idée?
 -Non... oui... un peu.
 -Oui, non, un peu, qu'est-ce que ça veut dire?
 -Chantal disait...
 -Ah, voilà! J'aurais dû m'en douter. Le premier jupon qui passe te fait changer d'idée.
 -Chantal n'est pas le premier jupon, comme tu dis. C'est toi-même qui disais que je devais rencontrer...
 -Ce n'est pas une raison pour balancer ta mère par-dessus bord.
 -Je ne te balance pas par-dessus bord.
 -C'est classique. Le fils gâté rencontre une femme et sa mère n'existe plus.
 -Mais voyons, maman, c'est normal.
 -C'est normal d'écarter ta mère du revers de la main?
 -Personne ne t'écarte. Chantal peut voir un cerf-volant dans la Grande Ourse, ça ne veut pas dire que tu n'as pas le droit d'y voir autre chose. Je t'ai expliqué tout ce que les peuples y voyaient, toutes ces interprétations différentes.
 -Tu as écrit ce texte avec moi dedans, et tu vas maintenant tout réécrire?
 -J'ai déjà commencé...
 -Voilà les mercis qu'on a de nos enfants.
 -Mais voyons, maman.
 -Y'a pas de *Voyons, maman*. Évidemment, je ne suis plus dans ton histoire.
 -Dans la deuxième, non.
 -J'aurais pu mettre ma main au feu. Et il y aura sûrement **cette** Chantal.
 -Ce n'est pas **cette** Chantal. C'est Chantal, tout simplement.
 -Puis-je demander pourquoi ce n'est plus la diligence des rêves?
 -Eh bien, on était... c'était la nuit... tu sais...
 -Je sais que c'était la nuit, puisque vous regardiez la Grande Ourse.
 -Oui, bon, alors, pendant... en plein milieu...

- En plein milieu?
- En plein milieu, tu sais...
- Tu ne perds pas de temps. Les hommes... tous pareils!
- Donc, en plein milieu, elle me dit soudain: *Tu n'y es pas du tout.*
- Pas surprenant, ton père n'y était jamais non plus.
- Mais, elle ne parlait pas de ça. Papa? Non?
- Évidemment. Les hommes!
- Comment, les hommes?
- Ils ne sont jamais bons dans ces choses.
- Tu en as connu plusieurs?
- Ne change pas de sujet.
- Pauvre papa.
- C'est ça. Prends-le en pitié, maintenant. T'inquiètes pas, je ne lui ai jamais dit.
- Pourquoi?
- Nous, les femmes, on a appris à souffrir sans dire un mot.
- Alors tu gardais le silence pendant...
- Pas toujours.
- Alors, il le faisait bien... des fois?
- Pas vraiment. Pour lui faire plaisir, quelquefois, je... réagissais.
- Maman, tu m'étonnes.
- L'objectif premier est l'harmonie dans le couple.
- Chantal ne garderait jamais le silence.
- Aujourd'hui, elles crient pour rien.
- Chantal ne crie pas.
- Tu vois l'effet que tu lui fais? Exactement comme ton père.
- Mais elle ne parlait pas de ça.
- De quoi, alors? En plein milieu de la chose, elle te dit: *Tu n'y es pas du tout*, et tu penses qu'elle ne parle pas de ça?
- J'ai pensé qu'elle parlait de ça, mais elle parlait de la Grande Ourse.
- Alors, pendant que vous le faites, elle regarde les étoiles? Mon pauvre garçon, exactement ce que je disais... comme ton père!
- Mais vas-tu m'écouter à la fin?
- Je ne fais que ça.

Après avoir pris une grande respiration, je réussis à continuer.

-La Grande Ourse, tard dans la nuit, se trouve davantage à la verticale et ressemble effectivement à un cerf-volant.

-Mais, que faites-vous la nuit? Vous ne dormez pas?

-Oui, maman, on dort. Mais, parfois, on se réveille.

-Alors, vous faites ça en plein milieu de la nuit et vous pouvez aller travailler le lendemain matin?

-C'était peut-être un samedi matin.

-En tout cas, elle t'a bien emberlificoté avec son histoire de cerf-volant. Saignez-vous à blanc pour vos enfants, passez des nuits blanches à vous faire du souci pour eux, écoutez leurs histoires où ils vous mettent en vedette et, dès qu'une étrangère passe, dehors, la mère! Ils réécrivent leur histoire pour plaire à cette nouvelle venue dont ils ne savent rien.

-On se connaît très bien.

-Donc ça fait longtemps et tu ne m'en avais jamais parlé.

-Je te l'ai dit, je voulais d'abord être certain.

-Et tu l'aimes?

-À la folie.

-Tout de suite les grands mots!

-Elle est drôle, sexy.

-N'en jetez plus, la cour est pleine.

-Elle m'a plus qu'emberlificoté, elle m'a enfirouapé. Tu connais ce mot?

-Bon, le voilà encore avec sa science! Tu veux reconquérir ta mère?

-Si on veut installer une corde à linge à un arbre, doit-on entourer l'arbre avec la corde ou planter un crochet directement dans le tronc?

-Les vieux plantaient un crochet dans le tronc, mais j'imagine que tous les écolos cœurs-saignants voudraient qu'on ne le fasse plus.

-Eh bien, les écolos se trompent. Si on entoure le tronc avec la corde, celle-ci finira par étouffer l'arbre alors que, si on plante un crochet, celui-ci sera peu à peu absorbé par l'arbre et ne nuira jamais à sa croissance.

-Alors je suis cette corde qui entoure et étouffe, j'imagine?

-Mais, de quoi parles-tu? Qui a dit ça?

-Tous ces sous-entendus.

-Je ne sous-entends rien. Enfirouaper vient de l'anglais «in fur wrapped». C'est un très bel exemple d'un mot typiquement québécois. Le français d'ici est donc un arbre dans lequel on a planté cette expression anglaise «in fur wrapped». L'arbre a peu à peu ingéré cette expression étrangère et l'a transformée en mot français qui signifie plus ou moins: charmer, séduire.

-Alors Chantal est un crochet, finalement.

-Mais qu'est-ce que tu racontes? Je ne parle pas de Chantal.

-Mais si. C'est tellement évident que tu ne le vois pas.

-Ah!

-Tu es en amour, n'est-ce pas?

-Oui.

-Très amoureux?

-Je n'ai jamais vécu ça.

-Alors Chantal est ce crochet nouvellement planté dans ton cœur et dans ta chair, non?

-Euh... oui... peut-être. Je n'avais pas pensé à ça.

-Ta mère n'est pas folle, tu sais. Je suis déjà passée par là. Quand le crochet de l'amour se plante dans notre cœur, on ne sent rien. On a simplement l'impression de flotter.

-Oui, c'est ça.

-C'est quand on retire le crochet que ça fait très mal. Quand ton père est... quand il m'a... lorsqu'il nous a... quittés...

-Maman, ne pleure pas.

-Avec le temps, on croit qu'on a réussi à passer par-dessus, mais dès qu'on en parle, c'est comme si on enlevait le crochet encore une fois.

Odile termine la lecture, profondément touchée par cette fin tellement vraie. Elle se souvient du fiasco de son deuxième mariage. Ce crochet de l'amour qu'on arrache lui avait fait vivre de tels déchirements. Elle se rend compte qu'elle n'y a pas pensé depuis... Édouard. Tout ce qu'elle ressent maintenant, c'est de la joie. La douleur a disparu.

-Édouard, murmure-t-elle en souriant. Comme la vie est belle.

Elle se remémore ce passage de *La plus belle saison*:

«Quelle est la plus belle saison de la vie? Est-ce ma jeunesse, protégée, couvée, quand j'étais absolument certaine que rien de mal ne pouvait m'arriver? Est-ce mon adolescence, quand je me suis mise à fréquenter les garçons et que je pouvais dire à mon père et mes frères en rentrant: Y'a pas touché à pock?»

Non, la plus belle saison n'est pas l'enfance ni l'adolescence. La plus belle saison est bien la vie adulte, quand on connaît l'amour, enivrant, tellement exaltant qu'on a l'impression de voler.»

Elle décide de lui écrire. Elle clique sur sa messagerie, ouvre la fenêtre familière, réfléchit, hésite, débute, annule, recommence, jongle avec toutes sortes de mots et de phrases, supprime tout. Après quelques instants

à rêvasser, elle esquisse un sourire et ces mots si simples coulent de ses doigts:

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet:

Je t'aime.

O.

xxx

Elle clique joyeusement sur *Envoyer*. Édouard est maintenant devenu un besoin, une nécessité physique. Elle a faim de ses mains, de sa bouche, de ses dents qui mordillent ses épaules, de son sexe en elle, de son rire après, comme un gamin, quand ils reprennent leur souffle et qu'il la bécote. «Comment vivre sans ça? se demande-t-elle. Comment font-elles, toutes ces femmes qui restent seules, qui se félicitent même de ne plus vivre avec un homme?»

Chapitre VII

Aux actualités à RDI, qu'Odile écoute maintenant au réveil, habitude adoptée chez Édouard, on répète les mêmes nouvelles que la veille; les conflits à l'étranger, les gangs de rue et la bourse qui monte d'un point ici et descend de deux là-bas. «Quel est l'intérêt, se demande Odile, de scruter tous les jours ces indices qui varient au millimètre?» Au passage, elle note les fautes de français. Auparavant, elle écrivait pour les signaler. Mais elle a abandonné, car il y en avait trop. «Au lieu de gens compétents en français, avait-elle maugréé, continuez à embaucher des jolis minets qui ignorent les accords, qui ne savent pas faire les liaisons et qui disent *La levée* du jour.»

La météo terminée, elle se lève. «Premièrement, une bonne douche», se dit-elle. Après le shampoing et le savon, elle se rince à l'eau chaude puis, brave, même l'hiver, elle pousse le mitigeur vers l'eau froide, de plus en plus froide. Bientôt, la peau hérissée, les pointes des seins durcies, tremblant de toutes parts, elle crie, coupe l'eau, sort de la douche, s'enveloppe dans une grande serviette et se frictionne vigoureusement. Puis, elle enfle une robe d'intérieur.

«Maintenant, un bon café», murmure-t-elle en se dirigeant vers sa cuisine, frissonnant encore. Elle met le moulin en marche, remplit le filtre avec le mélange frais moulu. D'une poussée circulaire de la gauche vers la droite, elle insère le porte-filtre sous la machine. Elle place ensuite une tasse sous les orifices du porte-filtre et appuie sur un bouton. Bientôt, deux filets de liquide noir remplissent la tasse du précieux breuvage, offrant en surface cette belle couleur crème d'un café réussi.

Puis elle se fait à déjeuner. Elle se souvient soudain: elle doit terminer la traduction de «La Voyageuse», reçue la veille. «Il est tôt, se dit-elle, j'ai le temps». Elle mange, déguste son café, décide de s'en préparer un second, puis se rend à son piano pour son heure quotidienne de pratique. Elle se dirige ensuite vers son bureau. Les travaux de traduction pour Édouard sont de plus en plus faciles. Elle est maintenant habituée à son style, à son rythme, à son souffle. Après deux heures, elle est satisfaite du résultat. Elle se prépare à envoyer le tout lorsqu'elle se souvient soudain qu'Édouard est absent ce matin. «Attendons donc», murmure-t-elle. Elle fait le tour de la maison, replaçant ceci, ramassant cela.

Vers midi, elle rallume le poste de télévision. Aux nouvelles, on parle d'un suicide raté la veille. Un homme est arrivé à un restaurant avec une femme et, après avoir accompagné celle-ci jusqu'à la porte de l'établissement, il est retourné à sa voiture pour payer le parcomètre. Au même moment, une femme s'est jetée du haut de l'édifice avant de tomber directement sur l'homme en question, le tuant sur le coup. La suicidaire est à l'hôpital et, ironie du sort, on ne craint pas pour sa vie. Le présentateur continue ainsi:

-La malheureuse victime se nomme Édouard Rousseau, écrivain montréalais...

Odile est en état de choc. Sa tête tourne, ses mains sont devenues de glace, elle tremble de partout. Elle réussit à éteindre le poste et regarde tout autour d'elle, cherchant quelque chose à quoi se raccrocher. Elle a l'impression de tomber dans le vide, sans fin, comme un astronaute ayant perdu contact avec son vaisseau. «Édouard est mort, se répète-t-elle, Édouard est mort». Elle erre dans toutes les pièces, essayant de rester calme, mais peu à peu, la douleur naît dans son ventre. Elle sent ses entrailles qui se déchirent, comme si quelqu'un prenait plaisir à l'éventrer, très lentement, pour la faire souffrir davantage. Elle s'abat sur le canapé, se met en boule, se relève et téléphone à sa fille.

-Allo?

-Fabienne, c'est moi. Viens vite.

-Pourquoi?

-Édouard est mort.

-Quoi?

-Vite!

Une vingtaine de minutes plus tard, quand Fabienne arrive près de la porte de la demeure de sa mère, elle entend le piano. Elle reconnaît la pièce: c'est la cantate de Bach. Elle ne frappe pas, ne sonne pas: elle écoute. Elle ne sent aucune hésitation, aucune brisure dans le rythme. Les notes se succèdent, en tempo. «Est-ce un disque?» se demande-t-elle.

Elle prend sa clé et ouvre en silence. Elle traverse l'entrée, passe la tête dans le cadre de la porte du salon

et découvre un spectacle qui la laisse sans voix: sa mère joue, penchée sur le clavier, faisant une avec le piano. «Elle est si courageuse», se dit-elle. La pièce se termine bientôt, Odile joue les derniers accords lentement et, à la fin, laisse ses mains sur le piano, la pédale forte enfoncée, l'écho se répercutant dans la pièce pendant plusieurs secondes.

Finalement, elle lève la tête et Fabienne découvre le visage de sa mère, ruisselant de larmes. Odile a joué toute la pièce sans manquer une note, voyant sans doute à peine le clavier, essayant de contrôler son chagrin, toute à sa volonté de ne pas céder à l'effondrement. «Ce ne serait pas elle, se dit Fabienne, si elle se mettait à crier de désespoir». Alors qu'elle s'approche d'elle, Odile se lève et se jette dans ses bras.

-Comment tu fais pour jouer du piano? demande Fabienne.

-Ç'a été plus fort que moi. En t'attendant, je tournais en rond. J'ai vu le piano et je suis allée tout de suite m'asseoir pour jouer. Mes doigts ont commencé le Bach, c'était comme si je n'avais pas le choix. Tu sais, la première fois que je l'ai joué devant Maud sans me tromper, c'était deux jours après le premier souper chez moi avec Édouard. Quand j'ai eu fini, elle m'a demandé si j'étais amoureuse. C'est là que j'ai pris conscience que je l'aimais.

Odile se met à marcher en long et en large, s'essuyant les yeux constamment, et raconte ce qu'elle a appris aux nouvelles.

-Que vas-tu faire, maintenant? demande Fabienne.

-Vivre! Il est mieux d'avoir connu Édouard que de ne pas l'avoir connu, n'est-ce pas? Qu'est-ce que Félix chante dans *Le petit bonheur? Or un matin joli Mon bonheur est parti sans me donner la main...* Qu'est-ce qui vient après?

-Enfin que je me suis dit, il me reste la vie, je pense.

-Voilà.

-Oui, mais je veux dire: de connaître l'amour... une autre fois...

-À mon âge, tu veux dire?

-Excuse-moi.

-Ne t'excuse pas. C'est vrai que les femmes de mon âge ont peu de chances de trouver un homme qui les aime.

-Mais, maman, tu es toute belle. Et tu l'étais encore plus depuis Édouard.

-C'est faire l'amour qui rend belle. Je suis plus belle et plus heureuse d'avoir couché avec Édouard. Je crois qu'il n'y a rien de plus touchant qu'un homme en amour. Tu deviens le centre de l'univers, tu es la seule personne au monde qu'il voit. Il te téléphone, t'apporte des fleurs, des chocolats, te mange des yeux, te couvre de cadeaux, de baisers... Je ne sais si les femmes peuvent aimer comme ça. Les hommes aiment comme des gamins, sans compter et sans réfléchir. Et quand il te fait l'amour, alors... si tu savais... murmure Odile.

-Raconte-moi, s'il te plaît. Je n'ai jamais connu ça.

-Si je peux te donner un seul conseil, Fabienne, un seul, ne dis jamais non à l'homme que tu aimes et qui t'aime. Nos grands-mères ont été élevées à ne jamais dire non à la famille. Moi, je te dis: ne dis jamais non à l'amour.

-C'est un progrès, j'imagine.

-Énorme. Plus tu diras oui à ton amant, plus il t'aimera. Plus tu le laisseras te prendre, plus il te prendra. Si tu savais les folies qu'on a faites, dans les parkings de restaurant, sur le Mont-Royal, sur la terrasse et ici même... On se permettait tout. Il me prenait avec tellement de fougue, parfois; j'en frissonne encore.

-Chère maman.

-C'était comme si on avait vingt ans, enchaîne Odile, souriant au travers de ses larmes.

-Et tu souris... Je t'admire, tu sais. Tu regardes toujours ce que la vie te donne, jamais ce qu'elle t'enlève.

-C'est mon mode d'emploi du bonheur. Cette femme qui a tué Édouard ne voyait que ce que la vie lui enlevait. Tu connais Michel Phaneuf?

-Le spécialiste du vin?

-Oui.

-Il a remporté plusieurs prix avec ses guides sur les vins, même le prix du meilleur guide au monde en 2010. Au monde, tu te rends compte? Eh bien, cet homme au sommet de son art a vu, en moins de trois ans, toute sa vie s'écrouler: sa femme meurt d'un cancer, lui-même survit de justesse à un infarctus et il apprend peu de temps après qu'il est atteint de Parkinson. Que fait-il devant cette accumulation de malheurs? Il s'épanche dans un livre larmoyant pour montrer seulement la misère de la vie humaine, comme dans tous

ces romans de malheur? Non! Il se tourne plutôt vers la photo et publie un recueil intitulé *Instants de beauté*, qui chante justement la beauté du monde. Et que dire de Jean-Claude Lauzon: il transforme la pauvreté et les malheurs qui ont marqué sa jeunesse pour nous offrir *Léolo*, chef-d'œuvre maintenant considéré comme l'un des cent meilleurs films de l'histoire du cinéma.

-Tu vas aller au salon, au service?

-Non, je ne crois pas.

La sonnette de la porte se fait entendre.

-Ça doit être mon oncle Jean-Pierre, dit Fabienne.

-Comment? s'écrie Odile en étouffant un sanglot.

-Je l'ai appelé avant de venir ici. J'aurais pas dû?

-Mon Dieu, souffle Odile, comme sur le point de paniquer.

Elle se précipite dans sa cuisine et se dirige vers l'évier. Elle ouvre l'eau froide et s'asperge plusieurs fois le visage, comme à son habitude. Elle s'éponge sommairement, lisse ses cheveux et ses yeux vers l'arrière. Quand elle revient dans le salon, son frère est là. Elle reste pétrifiée, grimaçant sous l'effort de ne pas s'effondrer, puis court dans ses bras et fond en larmes. Elle reste là longtemps, secouée de gros sanglots, lui la berçant doucement.

-Là, là... murmure-t-il. Ça va aller.

-Jean-Pierre, tu es si gentil de venir, réussit-elle à articuler.

-Tu es ma sœur préférée, dit-il, essayant d'alléger un peu l'atmosphère.

-Je l'aimais.

-Je sais, Fabienne m'a tout dit.

-Tu l'aurais aimé aussi. Y niaissait pas aèk la pock, continue Odile, essayant bravement de sourire, avec des hoquets dans la voix.

-J'en suis certain.

Odile se remet à marcher dans le salon, incapable de rester assise.

-Tu sais, commence son frère, j'ai fouillé dans la boîte de papa. Je n'avais jamais regardé là-dedans. J'ai trouvé d'autres lettres aux journaux que papa avait gardées, dont trois d'Édouard Rousseau, d'ailleurs.

-Je les veux, s'écrie Odile.

-Oui, je sais, je les ai apportées.

-Et papa avait gardé tout ça?

-Édouard Rousseau devait être un homme comme papa, avec les mêmes idées, les mêmes convictions.

-Oui. Maintenant que j'y pense, ils se ressemblaient, confirme Odile. Ils avaient les mêmes idées sur la langue québécoise, c'est certain.

-Et papa aurait sûrement aimé te voir avec Édouard Rousseau.

-Il aurait enfin approuvé mon choix d'homme?

-J'en suis certain, sourit son frère.

-Ça va aller, maintenant, vous pouvez partir si vous avez affaire, dit Odile, rassérénée.

-Tu es sûre? demandent en chœur sa fille et son frère.

-Oui, ne vous en faites pas.

-En fait, je dois retourner au travail, annonce sa fille.

-Odile, je peux rester encore, si tu veux, fait savoir son frère.

-Tu es gentil, mais je peux prendre soin de moi-même, dit Odile, forçant un sourire. Je suis une grande fille, maintenant. Et je veux être seule pour lire les textes que tu m'as apportés.

-Je comprends. Bon courage.

-Ciao à tous deux.

Après leur départ, Odile pousse un soupir de soulagement. «Enfin seule», murmure-t-elle. Quand il y a du monde, elle a plus de difficultés à contrôler ses larmes. Elle prend l'enveloppe que son frère a apportée et va s'asseoir dans le salon. Elle ouvre et trouve les textes d'Édouard. Dans l'un, il se porte à la défense du français

parlé au Québec. Odile reconnaît tout de suite son amour de la langue québécoise, son refus de la dénigrer et son attachement à nos racines. Elle y entend aussi l'écho du *Speak White* de Michèle Lalonde. Quant aux deux autres textes, ils reprennent plusieurs des idées qu'Édouard avait exposées lors de leurs conversations.

Dans la chronique nécrologique du surlendemain, Odile lit tous les détails quant aux obsèques d'Édouard. «Devrais-je aller au salon? se demande-t-elle encore. Je vais sans doute me mettre à pleurer. Mieux vaut éviter tout ça. De toute façon, ça ne ramènera pas Édouard».

Chapitre VIII

Le téléphone sonne chez Odile alors qu'il est 9h25.

-Allo?

-Oui, bonjour. Je voudrais parler à madame Odile Saint-Germain, s'il vous plaît.

Pétrifiée, Odile n'arrive pas à répondre. Elle doit se retenir de demander: «Édouard?» La même voix, les mêmes intonations, exactement les mêmes mots.

-Madame Saint-Germain?

-Oui, dit Odile, la voix brisée.

-Je suis Claude, le fils d'Édouard.

-Bonjour, parvint-elle à prononcer.

-Nous avons trouvé votre nom dans l'ordinateur de mon père, avec ses textes et vos traductions. Nous avons aussi trouvé toutes sortes de choses écrites par lui où il parle de vous, de vos... amours. Je crois que je dois moi aussi vous présenter mes sympathies.

-Merci, murmure Odile en sanglotant. À vous aussi.

-Est-ce qu'on peut se rencontrer... aujourd'hui... ce soir?

-Euh... oui.

-Parfait. Je vous envoie l'adresse par Internet, ça va?

-Oui.

Après cet appel, Odile tourne en rond dans son appartement, le cœur battant, terrorisée. Elle téléphone à sa fille.

-Fabienne, tu es libre ce soir?

-Non.

-J'ai besoin que tu m'accompagnes.

-Où?

-Je dois rencontrer un des fils d'Édouard et je ne veux pas y aller seule.

-Je viendrai, maman, ne t'en fais pas. À quelle heure?

-Je t'attends à 7h00.

Sa fille sonne à la porte vers 19h15. Odile sursaute. Elle regarde l'heure, s'éveillant de la transe où elle est plongée. Elle a travaillé tout l'après-midi sans arrêt, sans manger, se perdant dans ses dictionnaires, ses lexiques, ses glossaires et ses répertoires. Elle va ouvrir.

-Tu es prête? demande sa fille.

-Non, pas du tout. Je n'ai pas vu le temps passer.

-On a rendez-vous à quelle heure?

-8h00. Je me prépare en vitesse.

-Quel âge il a, ce fils?

-Je ne sais pas... trente-cinq, quarante ans.

Après une quinzaine de minutes, elles se mettent en route. C'est Fabienne qui conduit. Après avoir garé la voiture, elles se dirigent vers la terrasse où elles ont rendez-vous. Lorsqu'elles y sont, Odile repère tout de suite le fils d'Édouard.

-C'est lui, là-bas... Mon Dieu, c'est comme si je rencontrais Édouard à trente-cinq ans, chuchote Odile.

-Il est vraiment beau, commente sa fille.

Elles approchent. Claude, voyant ces deux femmes venir vers lui, se lève pour les accueillir.

-Bonsoir. Madame Saint-Germain? dit-il, la main tendue. Je suis Claude.

-Oui, bonsoir. Voici ma fille Fabienne.

-Bonsoir, dit Fabienne. Mes sympathies.

-Bonsoir. Merci.

- Vous prenez quelque chose?
- Un kir, je crois. Toi, Fabienne?
- Oui, un kir, ça va.

Pendant quelques instants, personne ne dit mot. Odile ne peut s'empêcher d'observer Claude chez qui elle retrouve ces manies d'Édouard qui la charmaient tant, cette façon de hocher la tête, son sourire timide d'adolescent effarouché et, en même temps, ses yeux qui regardent directement l'interlocuteur.

- Votre frère est-il comme vous? demande-t-elle, la voix tremblante.
- Que voulez-vous dire?
- Vous êtes un sosie d'Édouard.
- Non, mon frère ressemble plus à notre mère.
- Édouard m'avait dit que vous aviez décidé de faire votre vie en anglais?
- Pauvre papa. C'était vrai.
- Vous vivez en Californie, je pense?
- Oui.
- Je vais être franche. Je dois dire que je vous en ai voulu, réplique rapidement Odile dans un murmure.
- Pourquoi?
- Toute cette situation... votre frère et vous, ses petits-enfants unilingues anglophones... ça faisait beaucoup de peine à Édouard.
- Je sais.
- J'aimais beaucoup votre père, confesse Odile.
- Je sais. J'ai lu le dernier message que vous avez adressé à mon père.

Odile sursaute, fixe Claude un instant, tentant de retenir ses larmes.

- C'est vrai, dit-elle. J'avais oublié.
- Je m'attendais à vous voir au salon.
- J'y ai pensé, mais je ne crois pas que j'aurais été à ma place, répond Odile. Après tout, je suis une étrangère.
- Une autre femme est venue.
- Qui? sursaute Odile.
- Celle qui était avec lui le soir de sa mort.

Odile baisse la tête, secouée par un sanglot.

-Ce n'est pas du tout ce que vous croyez, explique Claude. Elle a une dizaine d'années de plus que vous. Cette femme a été le premier amour de mon père lorsqu'il avait dix-huit ans. À l'époque, elle a dû partir avec sa famille à l'étranger, ce qui a causé leur rupture. Elle est revenue au pays il y a un an ou deux; d'abord à Québec, puis à Montréal. Ils s'étaient croisés sur la rue il y a dix jours, je crois. Lors de leur rencontre, cette femme lui a rappelé la lettre qu'il lui avait écrite quand ils ont dû se laisser, à l'âge de dix-huit ans.

- Mon Dieu, la première lettre, lance Odile. Il l'avait sûrement oubliée.
- Qui garde une copie d'une lettre d'amour? ajoute Fabienne en prenant les mains de sa mère.
- La liste serait donc complète, dit Odile. Pauvre Édouard... il avait peut-être raison.
- Que voulez-vous dire? demande Claude.

Odile lui raconte cette histoire à propos des gens à qui Édouard avait écrit et qui revenaient dans sa vie.

- Mon père croyait à ces superstitions? demande Claude.
- Non.
- Et vous?
- Moi non plus. Mais on dirait qu'il avait quand même pressenti la chose.
- Cette femme a demandé qui vous étiez.
- Moi? Pourquoi? s'exclame Odile.
- Édouard lui avait parlé de vous avec des étoiles dans les yeux, a-t-elle dit.

Odile sourit au travers de ses larmes, hochant la tête. Ils restent silencieux pendant quelques minutes,

jusqu'à ce que Fabienne relance la conversation en disant:

-Excusez-moi... tout à l'heure, quand ma mère a parlé de votre décision de vivre en anglais, vous avez répondu: «C'était vrai».

-Oui... c'était vrai.

-Qu'est-ce que vous voulez dire? Pourquoi parler au passé?

-J'ai décidé de revenir au Québec, à Montréal même.

-Pourquoi?

-C'est la mort de mon père, je crois. Tout à coup, j'ai senti que j'avais des racines.

-Édouard n'aura pas eu la joie de vivre ce moment, commente Odile.

-Non, je sais... c'est triste.

-Mais vous êtes marié, non? questionne Fabienne.

-Voilà une autre chose... on ne s'entend plus vraiment.

-Désolée.

-Je le sais depuis un bon bout de temps, mais avec les enfants, je me disais qu'il fallait que je reste. La mort de mon père a précipité les choses. Quand j'ai appris son décès, tout à coup, le français s'est mis à me manquer. Je n'avais jamais vécu ça. Du jour au lendemain, j'ai eu besoin d'entendre parler français, d'entendre chanter en français... je ne pouvais plus supporter cette voix nasillarde qu'ils ont tous. Croyez-en mon expérience, une dizaine d'Américaines klaxonnant du nez toutes ensemble constituent un moyen de torture très efficace!

-Vous en avez assez du *Speak white*? cherche à savoir Odile.

-Pardon?

-C'est le titre d'un poème de Michèle Lalonde qui parle de l'anglais et du français au Québec.

-Je ne connais pas ce poème, confesse Claude.

-Ce n'est pas de votre génération.

-Vous pouvez me faire parvenir tout le texte?

-Certainement.

-Je ne cherche pas d'excuses, continue Claude, mais vous savez, quand on est jeune, on ne sent pas ses racines. On croit qu'on peut vivre n'importe où.

-Édouard aurait été tellement heureux de vous voir revenir.

-Je sais. Mais ses petits-enfants apprendront le français, ne vous en faites pas.

Odile baisse la tête, sentant encore les larmes lui monter aux yeux.

-Excusez-moi, dit-elle.

Elle se lève pour se rendre aux toilettes et revient au bout de cinq ou six minutes.

-Ça va? demande Claude.

-Oui, le rassure-t-elle. Je vous écoute, et je crois entendre Édouard.

-Je découvre aujourd'hui que je prends de plus en plus de plaisir à ressembler à mon père. Puis-je vous demander quelque chose?

-Oui.

-Un dernier texte à traduire.

Odile accuse le coup, frissonne et hoche la tête. «Comme la vie est cruelle», se dit-elle. Puis au bout de quelques secondes, elle répond:

-Oui, je peux faire ça.

-Je vais vous payer.

-Il n'en est pas question, coupe-t-elle.

-Excusez-moi, dit Claude. Ça s'appelle *Moments et passages*. C'est son dernier texte, je crois. Il date déjà de quelques semaines.

-Je connais le titre. J'étais là, je pense, quand il l'a commencé. Je ne l'ai jamais lu, toutefois. Envoyez-le-moi.

-Merci beaucoup. Écoutez, je dois y aller. Ça m'a fait très plaisir de vous rencontrer. Merci pour tout ce que vous avez fait. Je vous envoie le texte. Et merci aussi pour mon père. Il vous aimait.

Odile ne peut répondre. Elle regarde le fils d'Édouard, essayant de sourire au travers de ses larmes. Ils se

serrent la main et voilà, il est parti.

Revenue chez elle, Odile va devant son ordinateur et aperçoit un message d'Édouard. Son cœur s'emballa, juste avant qu'elle se souvienne que son fils avait parlé d'un dernier texte à traduire.

De: Édouard Rousseau (Édouard.Rousseau@moncourriel.qc)

À : Odile Saint-Germain

CC:

Objet:

Pièce jointe: Moments.doc (41 K)

Bonjour, madame Saint-Germain,

Comme je vous l'ai dit, je vous fais parvenir le dernier texte de mon père. Prenez votre temps.

Merci beaucoup.

Claude Rousseau

Secouée de sanglots, Odile double-clique sur le titre *Moments*. Elle se souvient de ce merveilleux matin chez Édouard, après leur première nuit d'amour. Il lui avait dit qu'il travaillait à ce texte.

Moments et passages

Aimez-vous mieux les «moments» ou les «passages»? Un beau moment est-il préférable à un beau passage? L'un est-il supérieur à l'autre? Quelle est la différence?

-Réfléchissons un moment, propose le professeur friand de maïeutique.

-Un moment, s'il vous plaît, demande le préposé au téléphone.

-Un moment et je suis à vous, dit le vendeur.

-J'aimerais un moment seul avec vous, implore le jeune amant transi.

Même quand on dit «On a attendu un bon moment», ce moment ne dure jamais longtemps. On peut se faire du mauvais sang pendant un bon moment. Comment ce moment peut-il alors être «bon»?

«Plaisir d'amour ne dure qu'un moment», a écrit Florian.

En Hollande, je suis resté de très longs moments à contempler certains tableaux de Vermeer. C'était vraiment de très bons moments, mais ils n'ont pas duré. Un bon moment est toujours trop court.

À cet égard, un mauvais moment ne dure pas plus longtemps.

-Encore un petit moment, aurait murmuré madame du Barry, au moment de monter sur l'échafaud, voyant venir ses derniers moments.

-Ce n'est qu'un mauvais moment à passer, a peut-être rétorqué le bourreau, un moment compatissant, empathique comme on dit dans le langage psychologisant qui sévit depuis un bon moment dans notre société.

Après un moment, trouvant sans doute que ça faisait déjà un moment ou voyant peut-être approcher le moment de sa pause, le bourreau a forcément dit:

-C'est l'heure.

-Votre heure de déjeuner? a pu alors continuer madame du Barry, espérant gagner encore quelques moments.

-C'est le temps, a alors essayé de corriger le bourreau, regrettant de s'être embarqué un moment dans ces acrobaties linguistiques.

-Oui, le temps est incertain... a-t-elle peut-être lancé, s'accrochant désespérément à la vie qu'on allait lui enlever d'un moment à l'autre.

-Le moment est venu, trancha (!) subitement le bourreau, coupant (!!) court aux minauderies

dilatatoires utilisées depuis un moment.

Quand le couteau de la guillotine a entrepris sa course descendante, madame du Barry a-t-elle eu le temps de se dire: «Je n'ai plus un moment à moi»? Une fois la tête coupée, a-t-elle vécu un moment d'absence?

Le moment de la mort est sûrement le plus grand moment de la vie. L'agonie est certainement un très mauvais moment à passer. Évidemment, elle peut durer un bon moment.

Qu'est-ce donc qu'un moment?

Par définition, un moment est fugace, éphémère. Le moment s'enfuit, disparaît, s'évapore, se volatilise, cesse. Il passe, il est déjà passé, il ne reviendra jamais. Il reste une impression, une odeur, un souvenir. Ce souvenir disparaîtra graduellement, le visage de nos parents, celui de notre premier amour.

Quels sont les synonymes de moment? Il y en a certainement des dizaines. Tous les mots signifiant temps sont probablement synonymes de moments, mais finalement, quand on y pense un moment, le dénominateur commun de tous ces synonymes est «instant».

«On a eu de beaux moments», disent les amants, au moment de se laisser, souhaitant sans doute avoir pu arrêter le temps pendant ces moments. Étrange comme ces beaux moments, qui ont pu durer un assez bon moment, apparaissent, vus de loin, comme de trop courts instants.

«Je n'ai fait que passer un moment dans ta vie», chantait Fernand Gignac.

Un moment, bon ou mauvais, est toujours limité dans le temps.

Lors de grands événements, ne dit-on pas: le temps s'est arrêté un moment?

Au bout du compte, un moment est plus ou moins synonyme d'immobilité. Curieux, quand même, car l'étymologie latine de moment est «mouvement». L'anglais a conservé ce sens avec le galvaudé «momentum», si cher aux sportifs.

Après ces moments à jouer avec le concept de moment, passons maintenant quelques moments avec passage.

Qu'est-ce qu'un passage? Sûrement le contraire d'immobilité, puisque passage est d'abord un mouvement, l'action, le fait de passer. Ou une traversée: le passage d'une berge à l'autre, le passage des Alpes, du Rhin.

A-t-on déjà traversé la Manche à un passage à gué?

On peut attendre le passage d'un convoi, l'heure de passage d'un train. Il y a du passage, peut-on dire dans la cohue de l'heure de pointe. On peut acheter du pain au passage, attraper des bribes de conversation au passage.

Une femme peut prendre un amant de passage. Cet amant est peut-être devenu un amant de passage parce qu'il a connu un passage à vide. Moment à oublier, s'il en est un. Penaud, il a déguerpi comme un oiseau de passage. Ou alors le mari lui a fait subir un passage à tabac.

Pour un amant de passage, un passage à vide suivi d'un passage à tabac peut devenir un rite de passage.

Dans *La Grande Bretèche*, ce récit de Bianchon qu'on trouve dans *Autre étude de femme* de Balzac, l'amant de passage avait accédé à la chambre de madame de Merret. Surpris par le mari, l'amant dut se réfugier, pour un moment, pensait-il, dans le cabinet qui servait de garde-robe. Monsieur de Merret conçut quand même certains soupçons. Madame de Merret, modèle de vertu et de foi catholique, jura à son mari, en baisant le crucifix même, qu'il n'y avait personne dans le cabinet. Elles sont si belles quand elles mentent: leur poitrine se soulève d'indignation, elles s'offensent, elles pleurent, elles vibrent de vérité. D'ailleurs, Balzac décrit ainsi la réaction de monsieur de Merret devant les protestations de bonne foi de sa femme:

« ... jamais sa femme ne lui avait paru ni plus pure ni plus religieuse qu'elle semblait l'être en ce moment. »

Madame de Merret fut si parfaitement convaincante que son mari, la prenant au mot, fit murer la porte du cabinet. Il resta ensuite pendant vingt journées auprès de sa femme, jour et nuit. Dans les premiers moments, comme le dit Balzac, quand un bruit se faisait entendre dans le cabinet muré, le mari disait tout de suite à sa femme: «Vous avez juré sur la croix qu'il n'y avait là personne».

L'amant mourut dans le cabinet, après un bon moment, évidemment, à vivre sans doute de très mauvais moments.

On peut se frayer un passage, donc se créer un chemin de force, ou livrer passage, c'est-à-dire s'enlever courtoisement du chemin. Dans notre société, le civisme est disparu depuis un bon moment: aujourd'hui, devant une porte, les jeunes ne livrent plus passage aux adultes.

Le passage est mouvement, mais aussi un lieu, un espace, concret, visible.

Paris compte plusieurs passages couverts: passage Jouffroy, passage Molière, passage Bourg L'Abbé, passage des Panoramas, passage des Princes, etc. On peut donc s'arrêter un moment dans un passage couvert. On peut passer un moment sous la pluie, mais dans un passage, la pluie peut durer un bon moment, on n'en a cure.

Quand il n'est pas couvert, le passage peut être clouté, à niveau, piétonnier.

Un moment n'est jamais un espace. Pour donner une idée de la longueur d'un moment, on peut dire «l'espace d'une heure, l'espace d'un après-midi, l'espace d'une soirée, l'espace d'un été», mais cet espace n'est ni palpable ni tangible. Un passage est vide, mais on peut toucher ses murs, on peut le mesurer, l'arpenter. Les synonymes de passage sont «allée», «charmille», «col», «corridor», «couloir», «détroit», «trouée», «voie», etc. À Lyon, on peut trabouler un pâté de maisons, c'est-à-dire le traverser par un passage. À Milan, la galerie Vittorio Emanuele relie la place du Duomo à La Scala. Vous pouvez y déambuler un bon moment. Toutefois, si vous vous laissez séduire par toutes ces affolantes vitrines offrant la dernière mode italienne, votre portemonnaie y passera certainement de très mauvais moments.

Un passage est-il toujours en ligne droite? On pourrait le penser. Mais vous oubliez le déambulateur, cette galerie qui tourne autour du chœur d'une église.

Un passage est donc à la fois un mouvement et un lieu, il est temps et espace, abstrait et concret. Quand le passage est un lieu concret, on peut y repasser autant de fois qu'on le veut, le revoir des milliers de fois, y revenir, y entrer, en sortir, seul ou avec d'autres.

Finalement, nous arrivons à ces passages qui sont des fragments d'une œuvre, un morceau, un paragraphe, une citation. Dans *À la recherche du temps perdu*, Swann ne vit que pour ces moments où il reconnaît, «secrète, bruissante et divisée, la phrase aérienne et odorante qu'il aimait». Chaque fois qu'il entend ce passage de la sonate de Vinteuil, il est transporté.

Vous me voyez venir depuis un bon moment, évidemment. Parlant de passages, nous en arrivons nécessairement à la littérature. Écoutez ce passage:

Elle arrivait toujours en retard naturellement, sortant peut-être à l'instant de quelque rendez-vous galant dans une chambre aux volets clos, mais je m'efforçais de ne pas penser à cela lorsque les pétales de sa bouche, merveilleusement fraîche et jeune, se pressaient sur mes lèvres et tentaient d'apaiser toute la soif de l'été. L'homme qu'elle venait de quitter rôdait peut-être encore dans sa mémoire; son corps était peut-être encore couvert, par endroits, du pollen de ses baisers. Melissa! Mais cela importait si peu de toute manière; seule comptait alors la forme souple de son bras s'appuyant sur le mien, et je goûtais un bonheur sans mélange et pur de tout secret.

Le Quatuor d'Alexandrie, Lawrence Durrell

Ou celui-ci:

Vivre avec Anna était aussi simple, aussi agréable, que descendre une longue côte à vélo par un après-midi d'été. L'air de la vie sifflait doucement à vos oreilles et une brise aux odeurs de foins coupés vous caressait le visage. Les heures et les jours s'engrenaient sans la moindre secousse, et la nuit, lorsque vous ouvriez les yeux, vous éprouviez ce précieux sentiment d'avoir trouvé votre place sur cette terre.

Une vie française, Jean-Paul Dubois

Le moment ne reviendra jamais, mais un passage peut faire renaître ce moment autant de fois qu'on le veut. Le seul moyen de retrouver un moment est dans un passage. Le passage donne de la durée au moment. En fait, il lui confère l'éternité. Voilà pourquoi le passage est supérieur au moment. Voilà pourquoi nous relisons certains passages, souvent des dizaines de fois durant notre vie. Que ces passages soient tristes ou heureux, nous sommes transportés.

Au fond, l'écrivain doit écrire comme Vermeer peignait. À l'aide de cet instrument d'optique appelé «camera oscura», Vermeer parvenait à discerner les petits détails, nuances, teintes, carnations, reflets, reliefs, modelés, et à reproduire ensuite cette qualité tactile des étoffes, des tissus, cette touche en pointillé, ce chatoiement, cette irisation de la lumière, cette apparence des matières, onctueuse, moelleuse, lisse ou nacrée comme chair de femme. De la même façon, après avoir longtemps regardé par sa «camera oscura», qui est peut-être simplement le prisme du souvenir (n'est-ce pas Gauguin qui disait qu'on ne devait peindre que de mémoire?), l'écrivain doit chercher et trouver les mots, les phrases, les sons et les images, les fondre dans le creuset de son style, les polir et les repolir afin de reproduire, non pas le moment, mais bien cette qualité tactile du moment. Le passage bien écrit recrée la fébrilité, l'émotion, l'état de désir, l'âme même du moment. Et on peut le revivre autant de fois qu'on le souhaite.

Finalement, si le moment est essentiellement immobilité, le passage est véritablement une machine à voyager dans le temps.

«Comme Édouard aimait les mots, réfléchit-elle, tous ces sens qu'il leur trouvait, ces contextes différents où il les plongeait pour les faire briller différemment. Pour lui, les mots étaient une matière, une pâte à modeler».

Elle relit le texte, cherchant le ton qu'elle pourrait utiliser en anglais pour en reproduire l'effet. «Aussi bien m'y mettre tout de suite, se dit-elle. Ça va m'occuper l'esprit». Plus elle cherche, moins elle trouve. Elle se bute à ces jeux de mots, ces acrobaties, ce tourbillon. «Comment faire?» se demande-t-elle. Elle reste là, incapable de commencer quoi que ce soit. «On verra demain», se dit-elle après quelques minutes, et elle ferme boutique.

Elle se dirige vers le bar, se verse un verre de grappa, sa boisson préférée, se rend sur sa terrasse et s'allonge sur sa chaise. La nuit est calme, il ne fait pas froid. Machinalement, elle promène son regard dans le ciel et trouve la Grande Ourse. Les larmes la surprennent. «C'était notre constellation», murmure-t-elle. Son mode d'emploi lui revient en mémoire, qu'elle doit maintenant modifier.

<u>Problème</u>	<u>Cause</u>	<u>Solution</u>
1. J'ai le cœur en charpie	Édouard est mort	Vivre
2. Je me retrouve seule	Édouard est mort	Vivre
3. Vais-je connaître l'amour encore?	Je ne suis plus jeune	Vivre

Sa réponse est toujours la même: VIVRE. Elle se souvient de sa conversation avec Édouard lors de leur premier rendez-vous. «Êtes-vous donc immunisée contre les peines?» lui avait-il demandé. Elle avait répliqué qu'elle espérait en vivre d'autres, car vivre une peine, c'est quand même vivre.

Le lendemain matin, après un sommeil envahi de modes d'emploi flottant tout autour d'elle, se défilant quand elle essaie de les attraper, les lettres se liquéfiant devant ses yeux, elle est heureuse de se lever et de se diriger vers la douche. Elle termine à l'eau froide, selon son habitude, pour bien se fouetter, se secouer. Elle espère ainsi passer une bonne journée. Après le déjeuner, elle fait son heure de piano, puis retrouve son ordinateur et son travail. Elle reprend le dernier texte d'Édouard, le relit du début à la fin, pose ses doigts sur le clavier, mais rien ne vient. Elle reste là, attendant le déclic qui fera jaillir le flot des mots. Un sourire naît sur ses lèvres. «Cher Édouard», murmure-t-elle. Elle ouvre la boîte de dialogue de son courrier électronique et écrit:

De: Odile Saint-Germain (Odile.Saint-Germain@moncourriel.qc)

À : Édouard Rousseau

CC:

Objet: Moments et passages

Bonjour Claude,

J'ai bien essayé, et je dois m'avouer vaincue. Je suis incapable de traduire ce texte en anglais. Ce n'est pas ma compétence qui est en jeu. Depuis hier soir que je cherche, et je ne trouve pas. Votre père a écrit là un texte purement français, qui s'inspire de l'essence même du génie de la langue française. *Moments et passages* est spécifiquement français, donc intraduisible.

Peut-être Édouard avait-il atteint le sommet de son art. Il nous laisse ce qu'il a créé de plus beau et de plus inspirant, ses nouvelles et ses romans.

Portez-vous bien.

Odile Saint-Germain, traductrice

Chapitre IX

Odile a retrouvé sa routine. Elle a ramené la sonnerie de son ordinateur à *Muet*. Elle ne recevra plus de nouvelles d'Édouard. Elle se concentre du mieux qu'elle peut, mais parfois, l'émotion la submerge. Elle se lève alors, va dans la cuisine et, selon cette habitude si ancienne, s'asperge plusieurs fois le visage d'eau froide, s'éponge, reprend son souffle, repousse ses cheveux et lisse ses yeux vers l'arrière. Puis elle retourne devant son ordinateur et se replonge dans la traduction, se forçant à rester dans le moment présent. À peine rassise, elle entend la sonnette de la porte. Heureuse de la distraction, elle va ouvrir.

-Bonjour, maman.

-Fabienne? Ça va?

-Oui, merci. Et toi?

-Je me débrouille.

-Tu me fais un café?

-Bien sûr. Ça me fait plaisir de te voir. Tu vas me changer les idées, mais que fais-tu ici, à cette heure?

Elles se rendent dans la cuisine. Odile prépare les cafés tout en observant sa fille, qui ne cesse de marcher en long et en large, faisant mine d'examiner les plantes, jetant un coup d'œil par les fenêtres, fébrile, s'asseyant, se relevant, incapable de rester en place. Odile reconnaît ses propres manies, sa façon de se déplacer, de se pencher. Les larmes lui montent encore aux yeux: «Ma fille... se dit-elle, comme elle me ressemble».

-Que se passe-t-il? demande-t-elle finalement. Tu me sembles tendue.

-Tu sais ce qui m'arrive? commence Fabienne en s'asseyant finalement, mais sur le bout de la chaise, comme si elle devait se lever tout de suite.

-Non, dis-moi.

-Claude m'a téléphoné.

-Claude?

-Le fils d'Édouard. Nous sortons ensemble, ce soir... pour la deuxième fois.

-Mais comment?

-Au resto, l'autre jour, quand tu es allée aux toilettes, on a un peu parlé. Il me regardait comme jamais on ne m'a regardée. J'étais complètement subjuguée. Juste avant que tu reviennes, il m'a demandé mon numéro de téléphone. Deux jours plus tard, il m'a téléphoné et on est sortis.

-Ça s'est bien passé?

-Pour tout te dire, je me sens un peu mal dans cette histoire.

-Pourquoi?

-Je me sens mal pour toi. Sortir avec le fils d'Édouard, tout de suite après...

-Il ne faut pas, voyons. Il est gentil?

Fabienne ne répond pas. Elle garde les yeux fixés sur sa tasse de café, comme si elle ne pouvait regarder sa mère en face.

-Mais tu trembles? murmure Odile.

Jamais Odile n'a vu sa fille agitée de la sorte. La voilà qui se lève soudain. Elle fait quelques pas dans la cuisine, repassant devant les mêmes plantes et les mêmes fenêtres. Elle jette un coup d'œil à sa mère, esquisse un sourire qui se fige et hausse les épaules.

-Fabienne?

-Oui? répond celle-ci, donnant l'air d'être sur le point de pleurer.

-Que se passe-t-il?

-Je crois que je l'aime, sanglote Fabienne d'une voix à peine audible.

-Mais c'est merveilleux!

-Je n'ai jamais vécu une chose pareille. Tu te rappelles quand je te demandais comment je saurais que c'est le véritable amour?

-Je t'ai répondu: tu vas le savoir.

-Eh bien, tout ce que je sais, c'est que je tremble et que j'ai peur. Je n'ai jamais eu peur de ma vie.

-Je t'ai déjà dit ce que je vais te dire, mais tu ne m'as certainement pas écoutée. Jusqu'à maintenant, tu vivais dans une forteresse et personne ne pouvait te faire mal. Tu te souviens de ça?

-Oui.

-Et tu avais aménagé des portes que tu contrôlais, par lesquelles tu laissais entrer qui tu voulais.

-Et un jour arrivera quelqu'un, continue Fabienne, qui ne passera pas par les portes ordinaires, qui exigera que j'abatte toute la muraille.

-Donc, tu t'en rappelles?

-Oui. Tes phrases me sont revenues il y a seulement quelques jours, avec l'arrivée de Claude dans ma vie. Il est en train de tout bouleverser. Et je dois abattre le mur?

-Si tu l'aimes, oui.

-Je crois que j'en suis rendue là.

-Mais...

-Il y a toujours un mais?

-Oui. Que s'est-il passé à Troie?

-Une fois à l'intérieur, les Grecs ont massacré les Troyens.

-Voilà.

-Voilà quoi?

-Quand tu aimes quelqu'un, quand tu l'as tellement dans la peau que tu abats toutes tes protections, tu laisses entrer jusqu'au plus profond de ta chair et de ton âme la seule personne qui peut te faire vraiment mal, la seule personne qui peut même te tuer.

-Je comprends. Il me fait déjà mal et je ne sais même pas s'il m'aime.

-S'il peut te faire mal, c'est que tes murailles sont tombées. Tu l'aimes, donc?

-Oui.

-Alors, vas-y, Fabienne, fonce. Si le moment se présente, dis-lui. Il n'y a pas d'autre moyen. Tu te mets devant lui et tu lui dis: je t'aime. S'il te rejette, ça fera mal comme un diachylon qu'on arrache... rapide, bref, terminé. La douleur, ce n'est rien, crois-moi.

-Merci, maman. Je me sauve.

-Ma fille est donc amoureuse? questionne Odile.

-Oui, maman. Je n'ai jamais été aussi heureuse.

Fabienne donne deux gros baisers sur les joues de sa mère, ramasse ses effets et sort. Odile la regarde par la fenêtre: elle se dirige vers sa voiture, gambadant comme une enfant, flottant au septième ciel.

Elle revient devant son ordinateur et cherche l'endroit où elle était rendue dans sa traduction. Elle pose ses mains sur le clavier, mais ses doigts ne lui obéissent plus. Ils frétilent, comme agités par un désir, une envie de bifurquer, de prendre une route de traverse, d'aller voir ailleurs. Elle se relève, marche un peu et prend conscience soudain qu'elle n'a plus mal. «Aurais-je déjà oublié Édouard?» se demande-t-elle. Pourtant non. Elle pense à lui, elle le revoit dans ses bras, elle goûte encore sa bouche, elle le sent même en elle, elle entend sa voix, son petit rire après l'amour. «D'où me vient cette fébrilité? s'interroge-t-elle. Tout son corps vibre, comme quand on se met nu devant quelqu'un pour la première fois. Elle a froid, elle grelotte. En même temps, tout son être bouillonne, son ventre, sa tête, son cœur. Jamais elle ne s'est sentie ainsi. Elle se rassoit. «La vie me prépare quelque chose», conclut-elle. Bientôt, les mots se mettent à débouler, venus elle ne sait d'où. Les phrases s'écrivent toutes seules, comme si elle n'avait pas le choix.

Jamais elle n'est blasée. Jamais elle ne s'ennuie. Au réveil, quand elle ouvre les yeux, elle sourit. Elle ne comprend ni comment ni pourquoi certaines gens peuvent se lever de mauvaise humeur. Pour elle, hier est effacé, disparu, oublié, comme s'il n'avait jamais existé. Demain, hypothétique, imaginaire, chimérique, ne l'intéresse pas non plus. Seul compte aujourd'hui: le compteur est à zéro, le calepin vierge, le ciel sans nuage, l'horizon dégagé.

«Le premier paragraphe est un cadeau, disait Édouard, et on en a ensuite pour des mois ou des années à découvrir un à un tous les trésors qu'il recèle. Comme la vie».

Édouard Rousseau naissait quinze mois plus tard, fils de Fabienne Saint-Germain et Claude Rousseau, petit-fils d'Odile Saint-Germain et Édouard Rousseau.

